GENERAL LIBRARY
AUG 31 1904

11e Année. N° 16. 15 Août 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Claude Ferval[1].	*Vie de Château* (1re partie).	665
Bernardin de Saint-Pierre.	*Apologie*.	708
Noël Bernard.	*La Matière et la Vie*.	729
André Beaunier	*Picrate et Siméon* (3e partie)	751
Henry Bargy.	*Collèges et Universités aux États-Unis*. – II. .	806
Kaunitz.	*Mémoire sur la Cour de France* (1752). – II. .	827
Henri Potez.	*W.-B. Yeats*. – II.	848
Victor Bérard	*Questions extérieures*. – *Angleterre et Russie*. – I.	867

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

LA VIE D'UN SIMPLE, mémoires d'un métayer, par **Émile Guillaumin.**

Il est impossible de lire ce livre sans penser à cet admirable *Jacquou le Croquant*, de M. Eugène Leroy, que *la Revue de Paris* a publié naguère, — et que M. Émile Guillaumin n'a peut-être pas lu. — *La Vie d'un simple* nous est contée d'un style toujours précis et familier, sans recherche, sans mots rares, sans phrases compliquées. L'auteur a connu de près la vie des champs, non seulement pour avoir regardé vivre les paysans, mais parce qu'il est lui-même un paysan, et parce qu'il a mené parallèlement, dans son petit village d'Ygrande, le labeur physique et le labeur intellectuel. *La Vie d'un simple* est non seulement un bon livre, et des plus émouvants, mais un document précieux.

LA NOUVELLE-ZÉLANDE, par **le comte de Courte.**

La Nouvelle-Zélande attire l'attention du monde par les audaces de sa politique intérieure. Mais elle mérite bien plus encore la visite du touriste et du *globe-trotter* par les admirables aspects de ses lacs, de ses volcans, de ses forêts, de ses monts étranges et de ses peuplades encore tatouées. Consul de France, l'auteur a longuement séjourné en ces îles, dont il nous offre aujourd'hui une merveilleuse description, accompagnée d'illustrations qui rendent présentes à nos yeux cette nature et cette humanité.

UN MALE, par **Camille Lemonnier.**

Il faut relire, en cette nouvelle édition, curieusement illustrée par Geo-Dupuis, ce beau roman, l'un des premiers que nous donna un écrivain vigoureux et fécond. *Un Mâle* est un livre puissant, parfois brutal, « tout ensemble rude et attendrissant », comme disent les Rosny dans leur préface. Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont admiré l'une des plus récentes œuvres de M. Camille Lemonnier, ce *Petit homme de Dieu* si pittoresque et si touchant : *Un Mâle* faisait prévoir déjà quel romancier deviendrait l'auteur. On ne peut relire sans émotion ce récit où tous les personnages, « dans leur simplicité et leur complexité rustiques..., résument une race entière, évoquée par un grand et noble artiste ».

LES OISEAUX DES CHASSEURS, par **Albert Bass.**

Nos chasses aujourd'hui sont modestes : sans aller jusqu'à chasser « la rate-penatte, comme gens de Toulon », ou la casquette, comme ceux de Tarascon, il faut d'année en année nous contenter d'un gibier moindre. Chasses au chien d'arrêt ou même chasses sans chien deviennent nos plus grands exploits : caille, perdrix, gelinotte, faucon, bécasse, bécassine et râle deviennent les victimes de nos hécatombes; l'auteur nous décrit amoureusement les mœurs de chaque espèce et les ruses à employer.

LA DÉMOCRATIE DEVANT LA SCIENCE, par **C. Bouglé.**

Cette étude fait suite à une précédente étude du même auteur sur les *Idées égalitaires*. M. C. Bouglé, dont les lecteurs de cette revue connaissent le talent si ferme et si précis, nous invite aujourd'hui à nous prononcer avec lui « sur la valeur de l'esprit démocratique, sur le bien ou le mal dont il est capable, sur les progrès ou les décadences dont il sera responsable ». Esprit vigoureux et réfléchi, M. C. Bouglé arrive, par des chemins différents, à des conclusions analogues à celles qu'avaient dégagées M. Fouillée et M. H. Michel dans leurs ouvrages sur la politique et la pédagogie : tout son livre est consacré à paralyser, « en brisant les équivoques qui étaient ses armes, cet adroit effort pour mettre aux prises les deux grandes forces contemporaines et pour exploiter, contre l'attraction de la démocratie, le prestige de la science ».

AME D'ARGILE, par **Marie-Anne de Bovet.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur de cette œuvre à la fois alerte et dramatique, dont l'un des personnages au moins, M. Mornans, est l'un des plus originaux qu'on ait fait vivre dans un roman moderne. *Ame d'argile* est une de ces œuvres écrites de primesaut, où les jolis détails accourent sous la pensée de l'auteur, où abondent non seulement les piquantes observations sur les mœurs, mais aussi les discussions spirituelles sur les choses de l'actualité : certaines conversations entre les personnages sont de véritables chroniques où l'auteur, finement, sans avoir l'air de rien, s'arrange pour faire triompher ses idées personnelles. C'est l'un des romans les plus curieux de Marie-Anne de Bovet, écrivain charmant, divers, infatigable, qui dernièrement publiait avec un juste succès *Autour de l'Étendard*.

GUTZKOW ET LA JEUNE ALLEMAGNE, par **J. Dresch.**

Depuis quelques années, nos jeunes savants commencent à faire de l'Allemagne contemporaine ou récente l'objet de leurs études et, dans les thèses autrefois réservées aux auteurs et personnages vénérables de la double antiquité, voici qu'enfin les auteurs et personnages du monde actuel se font une place. Gutzkow a joué un grand rôle dans la direction que prit la Jeune Allemagne de 1830 à 1852. Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, son influence est peut-être difficile à retrouver ; pourtant cette Allemagne serait impossible à comprendre si l'on ne recherchait à leur source, dans Gutzkow, maintes idées aujourd'hui transformées qui, néanmoins, viennent de lui, — et de nous, Français, par son intermédiaire. — Il faudrait que le public donnât toute son attention à tel chapitre de ce livre : *La Prusse dénoncée à l'Allemagne du Sud.*

VIE DE CHATEAU

I

Depuis la veille, une rafale assaillait les hauteurs de la vallée de l'Indre. Les peupliers courbaient leurs mâts flexibles avec le bruit de la soie qu'on déchire. L'averse, toute la nuit, avait martelé les vitres et les toits du château, battu la terre, et délayé par les chemins une bouillie noire où macéraient les dernières feuilles de l'automne. Entre les ais mal joints de la vieille bâtisse le vent d'ouest poussait sa plainte inapaisée, sifflante et gémissante. On avait entendu sur le pavé de la cour plusieurs écroulements d'ardoises emportées. Cette lamentation des choses résonnait lugubrement dans la chambre mortuaire où le marquis de Rochemont venait d'expirer. On avait déjà disposé auprès du lit des chandeliers et le grand Christ en argent de la chapelle. Deux sœurs de l'Espérance, à genoux, voiles baissés, dans l'attitude des pleureuses antiques, avaient passé la nuit en prières auprès du corps.

Maintenant, le jour commençait à poindre, et l'on attendait le fils du défunt. Le lieutenant Hubert de Rochemont, averti par dépêche du mal qui avait subitement frappé le marquis, accourait en toute hâte; mais il y a loin de Lunéville, où était sa garnison, jusqu'au pays de Touraine, et il aurait la douleur d'arriver trop tard pour revoir son père vivant.

Le château de Rochemont était un de ces manoirs, construits au temps des Valois, comme il s'en trouve encore quelques-uns sur le vieux sol de France : des bâtiments peu élevés, très hauts seulement de toiture, des fenêtres ouvragées en dentelle de pierre, et deux tourelles coiffées d'éteignoirs à la pointe effilée. La couleur brunie des murs ajoutait à ce bijou d'architecture un air de mélancolie. Son caractère d'ancienneté aristocratique était renforcé par une grosse tour féodale, plus vieille que lui de deux cents ans. La nappe de lierre qui l'enveloppait à demi menaçait de l'envahir peu à peu, de l'étouffer sous sa vie parasitaire. Au-dessus de la porte, le double écusson des Bastarnay et des Rochemont, soutenu par un linteau ornementé, dessinait entre deux licornes ses formes héraldiques bizarres. Ces armes, devenues à peine déchiffrables, avaient été sculptées là, lorsque Henri II fit don du castel à Louise de Bastarnay, cousine de la belle Diane, à l'occasion de son mariage avec François de Rochemont. Depuis lors, leurs descendants conservaient pieusement ce souvenir de la faveur royale, arrondissant tour à tour ou rétrécissant le domaine, selon les hasards de leur fortune.

C'était une tradition dans cette ancienne maison que l'aîné restât au service jusqu'à ce qu'il héritât du bien de famille.

Hubert avait été élevé par sa mère en véritable enfant gâté. La marquise, de santé débile, n'eût pas souffert qu'on éloignât d'elle son fils unique. Elle lui apprit à lire, en le serrant contre elle sur la chaise longue où s'étalait la robe vague de ses perpétuelles convalescences. Malgré les efforts de la pauvre femme pour le retenir à son côté, Hubert ne songeait qu'à rejoindre les garçons du village. A leur exemple, il mettait bas sa culotte, plongeait dans l'eau jusqu'à la ceinture, en rapportait d'épineux fagots d'écrevisses qu'il regardait ensuite rougir dans leur bouillon aromatisé. On lui donnait dans les fermes un morceau de pain bis garni de rillettes qu'il préférait aux confitures du château et qu'il dévorait accroupi sur une pierre. Le dimanche, habillé d'une petite veste courte et d'un pantalon bouffant aux genoux, il accompagnait ses parents au banc seigneurial de l'église. Avant d'entrer sous le porche, son père lui passait une pièce blanche

qu'il déposait sur le plat d'argent des quêteuses. Ses camarades de la semaine le regardaient avec respect. Lui, dans ses beaux vêtements, ne semblait plus les reconnaître. Il revêtait en même temps le sentiment de sa dignité, mesurait les distances, et la conviction se formait en lui d'appartenir à une race d'élite où les hommes sont faits pour commander, où les femmes ont des teints de lait, la voix douce, et des souliers mordorés.

L'ex-colonel, son père, avait pour la marquise des attentions toutes galantes. Il lui offrait le bras pour l'accompagner en promenade : timide, elle l'acceptait, mais ne dépassait pas le tour de la charmille. Lorsqu'elle était étendue, il épaississait une masse de coussins derrière ses épaules. De fait, il fréquentait peu la maison. Botté haut, culotté de peau de daim, sanglé dans une tunique à brandebourgs qui affectait des airs d'uniforme, il courait tout le jour ses propriétés, soit sur un méchant bidet gris, soit flanqué d'une paire de braques, et généralement le fusil aux mains. « Un propriétaire vigilant trouve toujours, disait-il, quelque oiseau malfaisant ou quelque bête puante à détruire. » On l'entendait sans cesse grommeler contre les institutions modernes, les accusant d'avoir doublé le prix de la main-d'œuvre et diminué le rendement de l'agriculture. Il négligeait de leur attribuer le nouveau chemin carrossable qui, en lacets blonds, montait du village à sa demeure; en revanche, pas une gelée d'avril, pas une grêle funeste aux récoltes, qu'il n'en accusât la franc-maçonnerie sur qui le Ciel versait sa malédiction.

Lorsque Hubert eut sept ans, on lui donna un précepteur, l'abbé Rathier, prêtre libre, courtaud, rougeaud, qui s'était fait une spécialité d'éduquer de jeunes aristocrates. Il en avait déjà mené deux jusqu'à la limite du baccalauréat; mais aucun ne l'avait franchie. Ses élèves, engagés à dix-huit ans, se répétaient la phrase dont il avait pansé leur amour-propre :

« Il est inutile de lutter contre la mauvaise volonté des examinateurs : on ne veut plus de jeunes gens comme il faut. »

L'enfant aima tout de suite ce maître qui lui parlait de ses aïeux et lui racontait l'histoire de France comme un tournoi riche de bravoure et d'exploits auquel ils avaient pris part. Il lui montrait un Louis XIV dieu du passé, sorte de majesté

terrestre répandant ses bienfaits sur son peuple, et sur ses courtisans les rayons de sa gloire. Ces récits frappaient l'imagination du jeune Rochemont, l'habituaient à croire aux interventions royales dans le sort des hommes, à une Providence des nobles qui les dispensait de tout effort et leur fournissait à point les ressources de leur luxe et de leur apparat.

Il est probable que l'enseignement du latin, mêlé au son du cor et à tous les genres d'exercices auxquels un petit gars peut s'associer, n'eût mené celui-ci qu'à la lisière des examens, si la mort de sa mère, qui s'éteignit un soir d'automne, ne l'eût brusquement enlevé à cette existence facile. Ce fut grand dommage, car la défunte était douce, sensible, et, à défaut de science, elle lui eût appris à préférer les êtres aux choses. Son père le conduisit au collège, à Paris. Hubert y pâtit comme tous ceux qui n'ont pas, dès l'enfance, été pliés aux sévères disciplines, mais son ennui, du moins, le contraignit au travail. Il n'aimait ni les camaraderies, ni le bruit des rues, auquel il n'avait pas été accoutumé. Lorsqu'une fois par mois le marquis laissait Rochemont, sa tunique à brandebourgs et ses bottes pour faire sortir le collégien, tous deux trouvaient la journée longue. Rien ne les intéressait du mouvement parisien, ils ne parlaient que des affaires de chez eux. Hubert s'informait du renouvellement des baux de ferme, du tracé d'un chemin vicinal, ou des procès de braconnage. Il inscrivait sur un calepin le nombre des faisans abattus à chaque tiré; il savait toujours en quelle partie du domaine le cerf était allé se faire prendre. Ses souvenirs, son cœur, ses espérances, tout était demeuré à Rochemont, sa pensée y revenait sans cesse. Toutefois, il se souciait peu d'y habiter avec son père, dont l'humeur, en vieillissant, devenait fort morose. Pendant les soirées de vacances, le marquis, silencieux, fumait sa pipe au fond d'un fauteuil à oreillettes, sans jamais initier son fils à ses préoccupations. Indifférents en apparence, ils n'avaient rien à se dire, et pourtant restaient dévoués l'un à l'autre. Hubert fut admis à Saint-Cyr. Parmi ses camarades, il passait pour un garçon médiocre, ignorant de la vie et sans avenir. Plutôt solide qu'élégant, de forte carrure, de visage médiocre, il n'attirait aucune sympathie particulière. Ses membres étaient faits pour le maniement des choses rudes, on ne les

sentait destinés à aucun rôle délicat. Une timidité invincible le rendait gauche et malheureux; dès qu'on le regardait, il aurait voulu disparaître dans un trou. Ses gestes n'étaient à l'aise que dans la solitude ou avec les animaux. La garnison de l'Est où il fut envoyé lui convint parce qu'il pouvait s'y enfermer à sa guise, en sauvage, sans faire de nouvelles connaissances.

Tous les ans, il passait deux mois de congé en Touraine. Là, sa physionomie devenait différente; il prenait une allure décidée, hardie même, son sourire n'était plus gêné : il était chez lui. Si chacun éprouve un épanouissement particulier à respirer son air natal, que dire de ceux qui ont pour berceau la terre privilégiée qu'on a surnommée « Jardin de la France »? La nature, au printemps, semble y avoir groupé toutes ses grâces. Elle s'y pare, comme une fiancée, des bouquets blancs du pommier, dont les pétales voltigent en plein azur. La vue s'y repose, à l'automne, sur les coteaux que rougit le vignoble et parmi les méandres d'un horizon gracieusement découpé. Il n'est pas de spectacle plus paisible que celui de la Loire coulant large et luisante autour de ses îlots dorés, si ce n'est l'étroite vallée que l'Indre fertilise de ses eaux lentes et pâles. Un rang de peupliers dessine le caprice des rives; les oiseaux accompagnent le bruit que fait la rivière en se brisant à la roue des moulins : tout est fraîcheur et mélodie dans ce val onduleux. Çà et là une végétation aquatique égaie la monotonie des prés : la nuance douce des amaryllis accompagne la clochette mauve du colchique; à fleur d'eau, les nénuphars et les joncs tissent le magnifique décor de leur tapisserie mouvante. C'est au milieu de cet enchantement que l'officier se plaisait en longues promenades. De presque tous les points du pays, il voyait se profiler sur le ciel les faîtages pointus de son castel et il pouvait admirer l'étendue magnifique du domaine promis à ses espérances. Il aimait à voir le détail des collines meublées d'arbres centenaires, le clocher gothique où dormait la cloche fondue pour son baptême et, sur la rive opposée, le mélancolique château de Geyssac. De tous côtés le paysage lui parlait des êtres chéris.

Aujourd'hui, il revenait l'âme déchirée. Dès la gare où la voiture était allée le chercher, anxieux, bouleversé, il avait interrogé son vieux serviteur :

— Est-ce grave ? Que dit le médecin ?

Au silence de cet homme il avait compris que le malheur était consommé.

Lorsqu'il entra dans la chambre aux tentures rougeâtres, la face de son père pâlissait avec cette indéfinissable majesté qu'ont les visages morts. Les mains de cire avaient abandonné la vie. Hubert s'abattit sur le cadavre, le prit à pleins bras et le baisa au front en sanglotant; puis il accomplit le pieux devoir de la veillée funèbre, assis dans un fauteuil. Il restait abîmé dans cette sorte de douleur immobile et craintive que nous cause le terrible appareil du trépas.

Les funérailles terminées, le cercueil déposé au caveau familial, on songea aux affaires d'argent. La succession s'annonçait désastreuse. Quelle ne fut pas la surprise du jeune marquis en apprenant que, d'un riche héritier, il se trouvait métamorphosé en pauvre hère ! Le coup était rude et le jeta dans un abattement désolé. Il refusa de voir personne, à l'exception de Me Tardibois, le notaire de Tessé-sur-Indre chargé de la liquidation. Qui lui eût dit que le vieux tabellion, dont il avait tant raillé dans son enfance les hauts cols et la tabatière à ressort, deviendrait l'arbitre de sa destinée ? C'était lui pourtant qu'il attendait, perdu en réflexions dans la bergère profonde où s'endormait jadis le défunt marquis. Ce fauteuil, certes, avait dû être fort beau et l'on distinguait encore au dossier les restes d'un velours à ramages qui disait son ancienne splendeur; mais le bois s'écaillait par places, comme d'ailleurs celui des autres meubles du salon.

Les bottes tendues à un feu clair où brûlaient de longues bûches entourées de mousse sèche, — ces bûches qu'on taille aux branches cassées des arbres et qui pétillent de sève, — le jeune homme songeait. Il songeait, en écoutant gémir la tempête acharnée à ses murs depuis trois jours, au bouleversement de sa propre existence. Pour la première fois, la similitude qui s'établit entre les choses extérieures et les événements de l'âme le frappait. Il se sentait pareil aux grands arbres ployés, tordus, dénudés par le vent. Allaient-ils être déracinés ? Lui-même, resterait-il sur le vieux sol héréditaire auquel il était si fortement rivé?... Garderait-il cette demeure

de ses pères, parvenue à lui à travers les âges, et que chaque génération avait emplie de son mobilier et de l'immuable famille des portraits? Sur la vétusté des objets proches de la ruine, il promenait un regard navré, le regard qu'on a pour des parents aimés dont on aperçoit subitement la vieillesse. Il ne se rappelait pas à quel moment il avait commencé d'entrer en relation avec les images naïvement peintes des ancêtres : les uns tout raides dans leurs justaucorps, d'autres somptueusement vêtus, encerclés de vieux cadres dont la dorure tombait. Il s'était surtout lié, tout enfant, avec une dame poudrée dont le joli sourire narquois essayait de faire croire aux délices sans pareilles du siècle où elle avait existé. Longtemps Hubert n'en avait rien cru : pour les êtres jeunes, c'est l'avenir qui est beau. Il s'émouvait aujourd'hui de la contempler toute joyeuse, avec son air de dire : « Tu vois bien que j'avais raison ! Mon époque valait mieux que celle-ci. »

Le passé, de toute sa force, l'enchaînait. Était-ce donc à lui qu'allait se briser la suite des générations dont il était l'anneau vivant? Faudrait-il renoncer au rêve, pourtant modeste, auquel son cœur s'était si longuement accoutumé? La candide Charlotte de Geyssac l'obligeait à s'interroger. Cette tendre enfant habitait une gentilhommière dont le pigeonnier pointait de l'autre côté du vallon. Elle n'avait jamais quitté la Touraine. Son éducation parmi de nombreux frères et sœurs l'avait formée aux devoirs sérieux. C'était une belle créature, bâtie solidement, avec la poitrine un peu forte et la démarche calme, sûre, des personnes de bonne race. Elle avait ce petit accent de terroir qui est comme un chant où se reconnaissent ceux d'une même contrée. Chaque année, pendant le congé qu'Hubert passait à Rochemont, il la revoyait et sentait s'accroître la conviction que le vrai bonheur était au fond de ces yeux clairs, dans leur limpidité de source. Il savait les qualités antiques et la vertu tranquille de cette fille simple qu'un mot de lui aurait suffi pour lier à son destin. Sa sécurité même l'avait retenu de le prononcer. Pourquoi se hâter, quand l'avenir est certain? Il pensait à Charlotte comme un voyageur pense à la patrie où l'attend un établissement définitif. Ses espérances, ses projets graves, il les gardait dans ce repli du cœur où se cachent les tendresses

familiales, sorte de reliquaire qu'on ouvre, aux instants de péril, lorsque tout sombre autour de nous.

Hubert était à une de ces heures où le sort se décide. Selon ce qu'on allait lui déclarer, il resterait propriétaire de Rochemont et pourrait y maintenir son foyer, ou ce serait le dernier dépouillement, l'exil des garnisons lointaines et l'indéfinie servitude des grades.

L'averse zébrait encore l'atmosphère; on entendait les gouttières s'emplir de clapotage et les cheminées gémir d'une plainte continuelle. Le jeune homme plusieurs fois s'était levé pour explorer l'interminable avenue : toujours rien que les quatre rangs de sapins montant la garde devant le château. Pourtant Me Tardibois a promis de terminer aujourd'hui l'inventaire et d'en apporter le résultat. Il n'est pas homme à se laisser arrêter par le mauvais temps. N'a-t-il pas depuis un demi-siècle l'habitude de courir les routes en toute saison, dans le cabriolet à roues jaunes, qu'avec l'étude de Tessé il a hérité de son père?

Enfin un point noir bouche la perspective, et, à travers l'impitoyable réseau de pluie, brille la capote du bizarre attelage. Le petit rossard au trot dépasse la grille rouillée de la cour, s'arrête dans le gravier boueux, et, de la carapace en cuir, émerge un vieillard propret, leste, cravaté de blanc, qui serre sous son bras la serviette professionnelle. On n'eût pas donné soixante ans à Me Tardibois. Plutôt que vieux, il paraissait d'une autre époque et, soigneusement conservé dans sa redingote hermétique, à l'abri des larges ailes de son chapeau de soie.

Sur sa figure rougie par le grand air, à son maintien un peu raide, on devinait des mœurs villageoises, et deux petits yeux gris, perçants, investigateurs, jetaient derrière leurs lunettes des étincelles de malice.

Il aborda son client avec une inclination profonde et la courtoisie surannée des vieilles gens de province.

— Monsieur le marquis, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Bonjour, monsieur Tardibois, veuillez me donner tout de suite des nouvelles.

Le bonhomme fit signe que tout était là, dans le portefeuille aux angles blanchis. Sans se presser, il en tira une liasse de papiers et la posa sur le bureau.

— Je puis, à quelques chiffres près, vous rendre compte de la succession que vous m'avez fait l'honneur de confier à mes soins.

Hubert, l'ayant fait asseoir sur le fauteuil rond qui tournait le dos aux fenêtres, lui dit :

— Je pressens, monsieur, que vous n'avez rien de bon à me communiquer.

Le notaire étala devant lui un plan colorié du domaine : les bois de Rochemont se massaient en vert foncé à côté des pelouses en vert tendre; les bâtiments étaient indiqués en épaisses lignes de laque coupées à angles droits; de tous côtés, les larges espaces des fermes et de leurs dépendances dessinaient des plans géométriques.

Il exposa la situation.

— Voici, — fit-il, en traçant un cercle restreint autour du château; — à l'exception du parc et d'une dizaine d'hectares cultivés, toutes les terres sont grevées d'hypothèques. C'est moi-même, hélas! qui ai eu le chagrin de dresser ces actes funestes. Et maintenant, quel qu'ait été mon zèle pour reculer l'instant de l'échéance, les créanciers exigent leur remboursement.

— Eh bien, il faut vendre ce qu'il me reste de valeurs mobilières, et les désintéresser.

— Hélas! monsieur le marquis, ainsi que vous allez le constater dans ce dossier, il vous reste à peine de quoi payer les menues dettes de la succession. La vente des immeubles est donc inévitable.

A cette nouvelle qui dépassait ses plus fâcheuses appréhensions, l'héritier devint tout pâle, et ses jambes fléchirent. Il y eut un silence où l'on n'entendit que le sifflement de la tempête. La poussée du vent était si forte qu'on pouvait se demander si les murs lui résisteraient.

Hubert, enfin, se retrouva en état de parler.

— Voulez-vous m'expliquer, maître Tardibois, où s'est englouti mon patrimoine? Car enfin je ne comprends pas : mon père vivait le plus casanièrement du monde, on ne lui connaissait aucune habitude coûteuse, il n'avait rien d'un débauché. A quoi tant d'argent, qu'a dû laisser mon grand-père, a-t-il pu être dépensé?

— Tant d'argent! tant d'argent!... n'exagérons rien... Si monsieur votre père fut un homme rangé, on n'aurait pas pu en dire autant de votre aïeul. C'était, j'en conviens, un fort beau cavalier; mais, sous les dehors les plus séduisants, les plus chevaleresques, il cachait un égoïsme implacable, et c'est lui qui, lambeau par lambeau, a commencé de dévorer votre héritage. Aussi bien à Rochemont qu'à Paris, il menait un train considérable : équipages magnifiques, valetaille poudrée, et des fêtes dont les environs gardent encore une mémoire éblouie. Aucun avertissement ne put enrayer cette fureur de plaisirs, cette incurable légèreté. A sa mort, la fortune était déjà réduite des deux tiers... Cela n'empêcha pas votre père de suivre le penchant de son cœur et d'épouser mademoiselle d'Ivernoy sans dot. Ils durent vivre modestement, ainsi que vous le constatiez tout à l'heure...

— Eh bien, — interrompit Hubert, — je ferai comme eux. Ce qui a suffi à mes parents me suffira.

— Ah! si monsieur le marquis avait écouté mes conseils!... Malheureusement, il était en proie à une passion qui, pour être plus honnête, n'est pas moins ruineuse que celle du luxe.

— Que voulez-vous dire?

— Oui, il s'adonna aux entreprises agricoles. Il croyait à leur réussite, avec la confiance du joueur qui risque sa fortune sur un coup de Bourse. Il prétendait que le bien-fonds doit enrichir son propriétaire, et il engraissait le sien en redoublant la mise au jeu. Il fit des essais d'élevage, puis d'assolement. Il laboura comme on spécule. Hélas! la terre devait le ruiner aussi sûrement qu'une spéculation. Seuls les paysans peuvent tirer d'elle plus qu'ils n'y sèment. Votre père eut l'imprudence de se substituer à ses fermiers et il vit successivement péricliter ses tentatives. Il n'y eut pas d'engrais chimique qu'il n'amalgamât au sol, pas de machine d'un nouveau modèle qui, à grands frais, n'en défonçât les friches, ne hersât les prairies, fauchât le blé ou battît le grain. Dès qu'il pensait découvrir un perfectionnement aratoire, il partait, voyageait, explorait les galeries de machines, achetait, achetait toujours. La gare de Tessé-sur-Indre s'encombrait d'engins formidables qu'il fallait plusieurs jours pour monter sur roues et que des ouvriers de Paris pouvaient seuls mettre en mouvement, car l'obstina-

tion des paysans se refusait à s'en servir. C'était chaque jour de nouvelles inventions; elles devinrent la légende de la contrée. On venait de loin contempler les récoltes de Rochemont, et on s'en allait ricanant, car elles n'éclipsaient pas celles d'ailleurs. Tout cela devait aboutir aux pires désastres. Le marquis voulut lui-même réparer ses fermes : il construisit à cet effet une briqueterie dont le four lui brûla une coupe de bois; deux autres passèrent à des cahutes pour les gardes; et, lorsqu'il n'eut plus l'argent nécessaire au chauffage des machines, il fit abattre la grande futaie. Nulle expérience ne l'instruisit. Il avait foi dans la glèbe comme dans une femme aimée. Il lui consacra sa vie, s'endetta pour elle, et mourut sans s'être laissé détromper.

Sur un ton de reproche, Hubert s'écria :

— Eh! maître Tardibois, comment n'avez-vous rien fait pour éviter le malheur qui, aujourd'hui, fond tout à coup sur moi!...

— Au contraire, monsieur le marquis, j'ai employé tous les arguments pour détourner votre père de sa fatale manie. Mais il ne souffrait pas la contradiction: vous connaissiez son humeur atrabilaire. D'après ses idées de gentilhomme, on ne devait rien aliéner de son bien; c'était un devoir de consacrer tous ses efforts à l'accroître en étendue et en valeur. La première fois que je me risquai à lui donner respectueusement l'avis de vendre les fermes éloignées pour sauvegarder les plus voisines du château, je fus littéralement jeté à la porte. Sans l'attachement que j'ai voué à la mémoire de madame la marquise, on ne m'aurait pas revu dans cette maison. Mais la chère femme, prévoyant ce qui devait arriver m'avait, en mourant, recommandé de veiller sur vos intérêts!...

Hubert tendit au vieillard une main amicale. Me Tardibois la serra dans la sienne avec force et continua son récit :

— Bientôt ma présence redevint nécessaire. Une grange s'étant écroulée, il fallait une assez grosse somme d'argent pour la reconstruire. Où négocier un emprunt? Alors commença la série lamentable des prêts hypothécaires et le drame du papier timbré. Le marquis de Rochemont est mort avec la suprême satisfaction d'expirer dans la chambre de ses ancêtres, entouré des trois cents hectares qui portent

son nom. Mais à vous, son fils, que reste-t-il? Un vieux toit que menace la tempête.

Le jeune homme avait écouté l'étrange histoire de cette ruine avec une stupeur mêlée de respect. Plutôt que de maudire ce père désastreux, il se laissait aller à une sorte de pitié tendre, à une glorification de sa mémoire. Plus d'une ressemblance, d'ailleurs, les unissait l'un à l'autre. Les racines vivaces de leurs êtres s'étaient enchevêtrées dans le même sol; tous deux y avaient puisé cette sève orgueilleuse qui devait lutter contre la destruction. La conduite du vieux gentilhomme n'indiquait-elle pas à son rejeton la place où lui aussi devrait vivre et prospérer? N'était-ce pas son tour de pousser des branches, de s'enfoncer plus solidement au cru héréditaire et de s'y fixer pour toujours? Le jeune homme se remémora la lignée de ceux qui l'avaient précédé: il jugea nécessaire de se façonner à leur tradition. La tâche de conserver à tout prix son patrimoine s'imposa rigoureusement à lui. A la vérité, il eût saigné d'y renoncer.

Il prit une intonation d'énergie comme en trouvent les faibles qui ont besoin de renforcer leur résolution :

— Vendons ce qui est condamné, puisqu'il le faut. Mais je suis encore le maître du parc et du château de Rochemont. On ne m'arrachera pas ce dernier refuge.

Me Tardibois lui fit observer qu'après le règlement des dettes il ne lui resterait qu'à peine de quoi payer les impositions :

— De quoi vivrez-vous?...

En homme qui ne connaît rien aux choses, Hubert affirma que l'existence matérielle était peu coûteuse à la campagne et qu'on y pouvait subsister presque entièrement sur son bien. Ses goûts simples étaient ceux d'un hobereau à qui suffit un cheval avec deux ou trois chiens. Le produit de la chasse défraierait sa table.

Ces calembredaines heurtaient fort le bon sens de Me Tardibois. Il retira ses lunettes cerclées d'or, et se mit à en polir les verres entre le pouce et l'index, comme il faisait volontiers lorsqu'il n'avait rien à surprendre sur la physionomie de son interlocuteur. Qu'aurait-il découvert de nouveau sur celle du jeune homme? Ne connaissait-il pas son

caractère indécis et la faiblesse de cette nature bridée par trente ans de dépendance filiale? N'avait-il pas l'habitude de ses emportements spontanés et de ses prompts retours à des solutions pratiques? « Il ne s'agit, se dit-il, que de raisonner un peu ce grand enfant. »

— Je crains, mon cher marquis, que vous ne vous fassiez des illusions. Avec la dépréciation que subit en ce moment la propriété foncière, les fermes peuvent se vendre mal et couvrir à peine les emprunts. En ce cas, vous seriez obligé d'aliéner les quelques champs productifs qui sont libres d'hypothèques, et la partie coûteuse de la propriété demeurerait seule à votre charge.

— Ah çà ! monsieur Tardibois, où voulez-vous en venir?

— Oh ! c'est bien simple : j'ai à vous soumettre deux propositions, de nature chacune à vous tirer d'embarras. En premier lieu, je serai près de vous l'organe d'un riche banquier de Tours qui offre d'acheter le domaine de Rochemont dans sa totalité, avec parc et château, à un prix fort convenable... Je dois vous faire observer que cette proposition est avantageuse et que la terre morcelée n'atteindra pas au même chiffre de vente.

Le rusé bonhomme avait compté sur la crise qui éclata.

Hubert se mit à arpenter la pièce en faisant résonner sur le parquet ses souliers ferrés, et, d'un ton enflé, il s'écria :

— Sachez, monsieur, que personne ne me décidera jamais à vendre la maison où mon père et ma mère sont morts, tant que les créanciers ne viendront pas la saisir. Ces gredins peuvent se partager mes fermes, puisqu'ils y ont droit, ils sont libres de m'arracher mes bois et de me réduire à la pauvreté, mais je garde ma tanière.

L'œil du vieillard brilla sous ses sourcils broussailleux; un sourire détendit son visage parcheminé. Les choses en étaient au point qu'il avait souhaité.

— Il ne me reste donc — dit-il — qu'à me faire l'interprète d'une tout autre combinaison. Mais, auparavant, je tiens, monsieur le marquis, à ce que vous sachiez avec quel chagrin je vous aurais vu accepter la première. Personne, après vous, ne regretterait plus que moi de vous voir écarté d'une résidence illustre, venue à vous de si loin, où mes parents et moi avons toujours été accueillis sur le pied de la plus flat-

teuse familiarité. La signature de mon père et celle de mon grand-père certifient les contrats de mariage des vôtres. Pas un lopin de champ ne s'est ajouté à votre domaine, pas un, hélas! ne s'en est détaché, sans que le nom d'un Tardibois fût au bas de cet acte. Soyez-en sûr, monsieur le marquis, vous n'avez pas de dévouement plus fidèle que celui de votre serviteur.

Il disait vrai : ce notaire de vieille souche, comme il ne s'en rencontre plus guère qu'en province, était entièrement dévoué à son client. Outre qu'il l'avait vu naître et grandir sous ce toit où son propre couvert était mis une fois par semaine depuis plus de trente ans, des raisons personnelles l'incitaient à l'y maintenir. Par un attrait d'archéologue, assez fréquent chez ceux qui habitent les régions parées de souvenirs historiques, Me Tardibois aimait que les châteaux demeurassent dans les familles anciennes. C'est entre leurs mains soigneuses du passé que les pierres ajourées de la Renaissance, les cheminées hautes, les trumeaux aux tendres bergeries lui paraissaient le plus en sûreté. Il savait que les nobles sont les pieux gardiens des papiers d'autrefois, si chers à sa curiosité d'amateur. Lorsque l'ouvrage qu'il avait entrepris d'écrire : *les Bords de la Loire*, nécessitait quelque recherche minutieuse, il était certain de trouver des archives intactes au fond d'une bibliothèque privée, si elle n'avait pas, depuis des siècles, changé de propriétaire. Lui arrivait-il de perdre une piste, de ne pouvoir découvrir un détail, contrôler une date, il en accusait aussitôt les intrusions de la bourgeoisie dans la contrée. C'était sa façon d'être conservateur.

L'insistance qu'il mettait à agiter l'épouvantail de la vente obligatoire n'était donc qu'une feinte. Ce vieux bouquineur avait son projet. Il replaça ses besicles sur son nez pour regarder comment la sagesse allait faire son entrée dans une cervelle de lieutenant.

— Ne bondissez pas, ne vous récriez pas avant de m'avoir entendu jusqu'au bout... Veuillez me dire si vous seriez disposé à vous marier.

— Me marier?... certainement!... Mais en quoi cela remédierait-il à ma ruine?

Il croyait que le notaire faisait allusion au projet fort ébruité

de son mariage avec Charlotte de Geyssac. C'était vers elle qu'inclinait la pente naturelle de son esprit. Il la revit telle que pour la dernière fois elle s'était montrée, aux funérailles de son père, affinée par ses vêtements sombres. Comme elle lui avait paru ferme et grave dans ce deuil improvisé des enterrements!... Sa petite main noire avait été à lui généreusement parmi les mains indifférentes d'un défilé de voisins, et ses yeux remplis de pitié tendre avaient semblé dire : « Mon cœur est dans la peine avec le vôtre; rien ne vous atteint sans que j'en sois traversée. » Puis elle s'était éloignée avec cet air de confiance qui ne permettait entre eux aucune équivoque, bien qu'ils ne se fussent jamais avoué leurs espérances.

La voix futée de Me Tardibois rompit cette rêverie.

— Voici ce que j'ai à vous proposer. Un de mes clients, ancien entrepreneur, veuf, très honorablement retiré des affaires avec une grosse fortune, a auprès de lui une fille unique et adorée... Cette jeune demoiselle est extrêmement jolie. Élevée au Sacré-Cœur, elle paraît n'avoir été mise au monde que pour devenir marquise. Son père n'a d'autre loi que ses fantaisies. Il n'hésitera pas, j'en suis sûr, à accepter pour elle votre main si vous lui plaisez. M'autorisez-vous à m'occuper de l'affaire? Je n'attends qu'un mot pour vous dire le nom de cet estimable capitaliste.

— Tenez-vous-en là, monsieur : ce n'est pas ainsi que j'entends me marier.

Encore une fois, l'image de la vraie fiancée s'interpose avec force contre l'intruse, elle combat la rivale inconnue. Charlotte!... ses cheveux châtains, sa bouche sérieuse et l'air d'abondance répandue sur toute sa personne... Il l'aime, il a la certitude intime du bonheur avec elle. Il est sûr qu'elle le seconderait dans l'existence demi-paysanne à laquelle il va être réduit. Elle a été accoutumée à tant de privations chez ses parents! Ah! il faudra être modeste, mais comme on aura chaud, cœur contre cœur! Oui, épouser Charlotte, c'est cela qui est bon, qui est juste et noble ; c'est cela qu'il faut faire pour être heureux.

— Inutile d'insister, monsieur Tardibois: je suis décidé à ne me marier que selon mes sentiments.

Et, pour décourager le bonhomme de ce qu'il aurait pu dire encore, il aborda un autre sujet :

— N'avez-vous aucune nouvelle de ma tante Aubemer? Je suis surpris qu'elle ne m'ait rien témoigné à l'occasion de mon deuil.

Sur la réponse négative de Me Tardibois, dépité d'avoir échoué dans son sauvetage, Hubert continua :

— Savez-vous qu'il s'agit là de six cent mille francs qui pourraient me revenir un jour, si la dévote personne, qui vit douillettement comme dame pensionnaire dans une abbaye, voulait se rappeler que je suis le petit-fils de sa sœur? Malheureusement, sa brouille avec la famille date de loin, du temps où elle se fit enlever par un officier sans fortune qui l'épousa contre le gré de ses parents... Plus tard, quand elle perdit son mari qui mourut jeune, on lui offrit le pardon. Mais c'était une âme fière, et l'idée d'affronter le mépris chez les siens l'empêcha de revenir à eux. Maintenant que je reste seul de mon nom, n'ayant jamais été mêlé aux difficultés qui suivirent son enlèvement — c'était bien avant ma naissance! — elle se souviendra peut-être qu'on a des devoirs envers sa lignée. Pourquoi, me sachant pauvre et orphelin, ne me constituerait-elle pas son légataire universel?...

Et, avec la propension de son caractère optimiste, Hubert fit miroiter les chances qu'il avait de cet héritage. Lorsqu'il se croyait riche, la pensée ne lui en était jamais venue; mais, à mesure que le besoin créait en lui de nouvelles exigences, le magot de la tante s'approchait, reluisait, prenait de la réalité.

— Bah! — fit le notaire, — n'êtes-vous pas suffisamment renseigné sur les déceptions d'argent que ménage la mort des parents sans vous aller préparer de nouveaux déboires?...

Et il raconta combien il en avait vu de ces fortunes qu'on escompte s'en aller à des collatéraux sournois ou à des établissements charitables. Il cita l'exemple d'un vieux garçon riche qui avait vécu entouré de famille. On le choyait, il n'était pas un instant seul. Son neveu, gratte-papier à la mairie de Bourges, venait le voir tous les jours en sortant de son bureau; sa nièce s'ingéniait à lui confectionner de bons petits entremets, l'aîné des enfants lui lisait le journal. Toute économie était bannie de ce ménage d'employés : on y élevait la fille en

héritière. Eh bien! l'oncle était mort en laissant toute sa fortune à la ville de Bourges, à charge d'acheter un emplacement qui servît de cimetière aux chiens. Pendant plus de dix mois, les paperasses de ce legs encombrèrent le bureau du neveu qu'il frustrait. Comme son peu de zèle à terminer l'affaire fut signalé, ce fut un concurrent qui obtint l'avancement qu'on lui avait promis.

— Pour en revenir à madame Aubemer, est-ce qu'elle n'habite pas Caen depuis une trentaine d'années?

— Oui, elle s'est fixée en Normandie, qui était le pays de son mari, dans un couvent où je suis allé lui rendre visite à ma sortie de Saint-Cyr... C'était déjà une très vieille dame aux manières empesées, qui portait des mitaines et des bonnets à coques de rubans. Elle m'a, pendant une heure, parlé du régime que son médecin lui conseillait et qui s'accordait parfaitement avec l'ordinaire des religieuses. C'est même pour être sûre qu'on ne mêlerait rien de gras à ses aliments qu'elle s'est décidée à prendre logis dans le bâtiment de l'Abbaye-aux-Dames : une construction superbe où l'on doit vivre indéfiniment.

— Eh bien, soyez certain, mon cher marquis, que sa fortune ne sortira pas de là. Lorsque les gens d'église ont mis la main sur un capital, ils ne le laissent jamais retourner aux emplois profanes. C'est le bien de Dieu qu'ils défendent. Ne vous leurrez pas de chimères.

Enfin la pluie diminuait, n'était plus qu'une sorte de vapeur, une fine poussière d'eau voltigeant. La voûte des nuées s'élevait, semblait s'amincir. Soudain, par une fente élargie, un rayon de soleil filtra, descendit sur les prés, transforma l'aspect des campagnes. L'arc aux sept couleurs tendit sa courbe réconciliatrice, et le domaine fut illuminé d'une passagère splendeur. Sur les collines, les bois alternant avec les herbages nuancèrent l'horizon de la gamme infinie des verdures. L'odeur rafraîchie des foins saturait l'air. A gauche, on apercevait les tuiles rouges des communs lustrées à neuf par l'orage, et, à perte de vue, la plaine, la plaine où coulait l'Indre avec des bruits caressants.

Le notaire suggéra :

— Si nous profitions de l'éclaircie pour faire un tour, en attendant que ma voiture soit attelée?

— Volontiers, — dit Hubert, toujours prêt à enfoncer ses grosses bottes dans la terre détrempée.

Ils sortirent. Tout à coup, un même cri de désolation leur échappa :

— Regardez ! quel malheur !

Au milieu de la cour un chaos de gravats s'amoncelait. La tour du donjon, décapitée, dressait lamentablement sur le ciel la brèche de ses parois mutilées. En plusieurs endroits les murs lézardés ouvraient des bouches grimaçantes au pernicieux envahissement des eaux. Sur la pelouse, un orme centenaire gisait, les racines hors du sol, pareilles à une chevelure de géant. Partout des branches cassées, tordues, arrachées, attestaient l'affreuse victoire du vent.

Le spectacle de cette ruine, mille fois plus éloquent que les paroles, fit éprouver au malheureux propriétaire combien était intransigeante la force qui le dépossédait. Le sentiment de sa déchéance entrait en lui, comme avait fait l'ouragan dans ses murailles, bousculant tout, le contraignant aux concessions.

Me Tardibois, qui suivait son idée, demanda :

— Eh bien, qu'allez-vous faire ?

Parbleu ! la nécessité s'imposait assez clairement. Ne fallait-il pas éviter la perdition totale du château en relevant ce qui était écroulé ?... Mais comment ? avec quelles ressources ?... Le manque d'argent creusait son désespérant abîme. Hubert se sentit condamné. Est-ce que le mariage était possible maintenant, pour lui, avec une jeune fille dénuée de fortune ? Allait-il l'installer dans cette maison sans toiture ? L'idée ne lui vint même pas qu'il aurait pu se contenter de la solde d'officier qui donne du pain. Il se perdit en réflexions confuses, étant de ceux qu'une détermination épouvante, et qui comptent sur un secours surnaturel plutôt que sur leur propre effort dans les circonstances difficiles. Au lieu de se décider, il détournait son esprit du but ; il imaginait des moyens improbables d'être sauvé, de prodigieux emprunts, et retournait obstinément à l'espoir de l'héritage.

Mais toujours l'homme sensé qu'était Me Tardibois, avec la patience indifférente qu'il avait acquise au contact des paysans, ramenait son noble client au dilemme inéluctable : vendre Rochemont ou s'accrocher à la bouée libératrice du mariage.

Il ajoutait :

— Vous ne serez pas bien malheureux pour épouser une personne ravissante qui a déjà été demandée par beaucoup de jeunes gens de votre monde.

— Et si j'en aime une autre?

A quoi le notaire répliqua sans se troubler :

— Vous n'êtes pas plus libre de disposer de votre cœur que les rois et les princesses. Au rang que vous occupez dans la société, on se doit à son nom, à sa famille, à ses relations. Les raisons sentimentales viennent après.

Hubert secouait la tête, ayant l'air de dire : « Vous en parlez bien à votre aise, avec vos soixante ans ! »

Mais le bonhomme aimait à discourir.

— Les gens de votre espèce, tôt ou tard, à une génération ou à l'autre, en viennent à la combinaison de la dot et du titre. C'est un marché qui s'impose à une classe de personnes qui ne peuvent ni ne veulent travailler... Ce n'est pas votre faute : on vous a élevé ainsi. Vous ne seriez pas un gentilhomme si vous me disiez : « Je vais solliciter une place de bureaucrate, m'astreindre aux chiffres, faire et refaire des additions du matin au soir... » Non, chacun en ce monde doit remplir sa fonction. La vôtre est de rétablir le luxe primitif de vos ancêtres et leur ascendant sur ce pays. Avec la richesse vous aurez des amis, des alliés, des vassaux. Cette terre que votre père a défrichée, drainée, assolée, doit vous rendre le prix de son effort ; il n'est pas juste que d'autres en bénéficient. Qui sait si, au lieu de regretter vainement le moyen âge, comme tant de vos pareils, vous n'exercerez pas une influence sur votre époque? Là est la vraie mission du gentilhomme. Mieux placé que personne pour donner un conseil et mener à bien l'entreprise commune, il se doit à sa tâche. Rappelez-vous le vieil adage : « Noblesse oblige ».

Une attention soumise courbait l'esprit du jeune homme. Il se sentait peu à peu investi d'une dignité nouvelle et convié à quelque grand devoir social, tant il est aisé de s'attribuer un rôle, et de costumer en vertu son égoïsme!

— Eh bien! — accorda-t-il, — dites-moi le nom de la jeune fille que vous me destinez.

— Elle se nomme Germaine Lebouchard...

Et le marquis de Rochemont tomba dans le mariage d'intérêt comme dans un trou vaseux d'où l'on ne remonte pas.

II

La cérémonie avait été célébrée à la chapelle de la nonciature, devant cet autel privilégié où les nobles familles en deuil, unies par faveur, attestent ainsi leur intimité avec le Ciel. Le jour même, le nouveau couple prenait la route de Rochemont, d'accord pour y passer la majeure partie de l'année. La nuit était complète lorsque la voiture s'arrêta devant le perron. Des domestiques, des fermiers, des paysans se tenaient debout devant les portières avec des lanternes, et souhaitaient la bienvenue aux jeunes époux. Eux se regardaient, se souriaient, un peu gênés.

Le marquis se sentait fou d'allégresse à retrouver son château, ses pelouses, ses récoltes adolescentes. Les bâtiments avaient été remis à neuf pendant les fiançailles, par les soins de son beau-père M. Lebouchard, qui s'entendait en maçonnerie. Il voulut, dès le soir même, inventorier la maison et tout montrer à Germaine. Avec complaisance, il la promenait de pièce en pièce et lui racontait les anecdotes historiques qui se rattachaient à chacune. Elle, distraite, le suivait, ne pensant qu'à ce qui l'attendait dans sa chambre. C'était celle où avait expiré sa belle-mère et toutes les marquises de Rochemont depuis plus de trois cents ans. Le lit à baldaquin dressait, aux quatre angles, ses colonnettes finement cannelées, terminées de chapiteaux corinthiens. Elle le jugea sévère, Une courtepointe en soie amarante, brodée d'arabesques d'or, ressemblait à une page de missel. Au mur, des tapisseries flamandes très anciennes peuplaient ce lieu de personnages singulièrement graves.

Quand sa toilette de nuit fut faite, Germaine se glissa entre ses draps. Seule, dans cette grande pièce sombre, un frisson la glaça. Elle attendit, anxieuse, le cœur crispé, que son mari vînt la rejoindre. Ce ne fut pas tout de suite. Si ardent que fût le jeune homme à étreindre cette jolie fille dont il devenait

le juste possesseur, il acheva pourtant sa visite domiciliaire. Par sa fenêtre, il s'essayait à percer l'obscurité, à déchiffrer l'horizon chéri dès son enfance. La grande avenue se perdait dans l'ombre. Il se dit : « Demain, je verrai ma futaie, et si les blés commencent à jaunir... » Puis, il calcula que sa femme devait être couchée : il frappa légèrement à la porte. La serrure grinça et soudain il fut près du lit.

L'acte auquel Hubert avait peu réfléchi et qui absorbait toutes les pensées de la vierge l'intimida plus qu'il n'aurait cru. Le regard effarouché qui l'examinait, le corps réfugié à l'extrême frontière du matelas, n'avait rien d'encourageant. Il pressentit peut-être vaguement que, de cet instant, dépendrait le bonheur de toute sa vie. Il essaya de se faire caressant, tendre, implorateur ; mais, comme ses façons étaient maladroites, il ne sut pas provoquer chez la jeune femme l'élan qu'il attendait. Une peur instinctive la paralysait, la peur de quelque atroce désillusion. Alors, brusquement, pour en finir, Hubert s'approcha d'elle et couvrit son visage d'une multitude de baisers rapides, haletants, fous, qui devinrent presque des morsures. Son bras se fit volontaire pour la saisir, et, comme elle ne résistait pas, il disposa d'elle violemment, sans qu'elle comprît rien à ce qui lui arrivait.

Les premiers temps furent délicieux dans cette nouveauté de s'appartenir qui simule l'amour à s'y méprendre. Comme tant d'autres, les débuts de cette union furent noyés dans un flot de passion sensuelle. Hubert ne pouvait pas être indifférent au plaisir d'initier à l'amour une créature telle que Germaine. Son teint d'hortensia, ses cheveux de soie claire, sa bouche si ronde et charnue faisaient d'elle un type de jeunesse incomparable. Ses longs yeux bien fendus, un peu retroussés vers les tempes, et la fossette appuyée au menton animaient sa physionomie d'une gaieté malicieuse. Chacun de ses mouvements révélait une grâce particulière et des gentillesses félines.

Un zèle réciproque à se plaire inspira d'abord les nouveaux époux, faisant la femme exquise et complaisante, le mari empressé, attentif, complimenteur, et mettant d'accord leurs goûts et leurs opinions.

Ils s'abandonnèrent ensemble aux joies faciles de l'installation, ils s'amusèrent à orner leur intérieur. Tout les enchantait de ces détails puérils qui fondent le foyer où l'on devra vieillir. C'était entre eux une émulation à qui inventerait d'ingénieux aménagements.

Le château semblait renaître. Il reconquérait, chaque jour, un peu de sa splendeur d'autrefois. Le passé ressuscitait. Après le gros œuvre achevé, les sculptures reprirent aspect, puis vint le tour de l'intérieur. Des marchandises affluèrent de Paris. Ce fut un coup de baguette féerique. Partout les meubles de style remplacèrent les vieilleries mesquines dont chaque siècle avait déposé l'alluvion. Les boiseries furent grattées et repeintes, les dessus de portes éclaircis ; jusqu'aux portraits d'aïeules, tout reçut une couche de vernis.

Germaine avait le goût du bric-à-brac. Elle exhuma du grenier quatre panneaux de verdure où des animaux fantastiques parcouraient un paysage bleu, et elle en tendit les murs du salon. Elle découvrit, aux alentours, des coffres disloqués et des fauteuils vermoulus qu'elle fit réparer avec art. Les paysans, ayant appris qu'elle collectionnait un tas d'antiquailles, lui apportèrent tout ce que la contrée recélait en bois de rose et de violette.

Hubert regardait ces achats sans être capable de les apprécier ; il les touchait, les examinait sans nulle compétence, heureux seulement de cette richesse soudain récupérée. Parfois il lui arrivait de regretter l'ancienne simplicité de son habitation. Il se sentait moins à l'aise dans une salle remise à neuf, où le bronze et l'écaille s'appuyaient à des brocatelles, qu'entre les murs nus de ses granges. Il eût préféré un choix plus discret, mieux en harmonie avec les pièces étroites et basses, selon le style de l'époque. Une certaine rusticité eut été plus conforme à ses habitudes de retraite et au projet qu'il avait de vivre séparé du monde. Mais Germaine voulait l'élégance en toutes choses : elle rayonnait parmi les objets rares et les étoffes précieuses. Elle se réjouissait d'orner sa maison, par une extension du goût qu'elle avait de se parer elle-même. Importante et joyeuse, chaque fois qu'elle avait réalisé un nouvel embellissement, elle venait chercher auprès de son mari des félicitations. La plupart du temps, il ne lui accordait

qu'une attention négligente : aucun besoin raffiné ne le portait vers ce qui est beau, gracieux, décoratif. Il n'avait souci que de ses chevaux et du chenil. Aussi concéda-t-il le gouvernement domestique à Germaine sans lui en disputer la suprématie. Leur entente se fit à la condition que chacun laisserait l'autre gouverner son district à son gré. Hubert ne se lassait pas d'admirer son château ; il le contemplait de face, de profil, de trois quarts, avec une complaisance insatiable. Avait-il été près de le perdre, tout de même, ce pauvre Rochemont si malmené par la tempête!... Mais tel que le voilà consolidé à présent, il est capable d'abriter des générations et des générations. Et le marquis se félicite de son mariage. Ses regards émerveillés courent au long des pelouses ; ils glissent au delà de la rivière sur la nappe d'or du blé qui, grain à grain, va emplir ses granges. De chaque côté des allées, le taillis pousse dru, préparant les futaies de l'avenir. Des vaches rassasiées d'herbe se reposent dans l'enceinte des barrières blanches, pendant qu'autour d'elles de jeunes poulains s'élancent sans but d'un bout à l'autre des prairies. Partout la surveillance du maître s'étend sur ses terres imprégnées de soleil. Il ne se lasse pas du spectacle de cette abondance et il lui arrive de confondre ses joies de propriétaire avec la gratitude qu'il en doit à sa femme.

Parfois il l'étreint avec une ardeur débordante, où se confondent le bonheur d'être riche et la béatitude de posséder cette jolie chair vivante qui palpite. Germaine, toute pâle, ferme les yeux, attendant l'heure qui lui révélera l'infini des baisers, mais ses lèvres restent froides sous des caresses où elle devine peut-être la complexité des sentiments. Plus consciente chaque jour du désaccord de son ménage, elle cherche à le fixer dans la camaraderie ; elle examine quels avantages pratiques elle en pourra tirer.

La gloriole de porter un nom illustre ne se fait guère savourer dans la solitude. Il tardait à la petite marquise d'échapper à sa reclusion, de fréquenter les châtelaines voisines, ses égales, ou de leur laisser les cartes sur lesquelles son titre prestigieux était gravé. Elle avait hâte de faire craquer le sable des avenues sous les pieds de son attelage rouan et d'inaugurer les toilettes souples de son trousseau. Il avait été con-

venu que l'on commencerait les visites aussitôt l'année de deuil écoulée.

Ils allèrent d'abord chez les Cantelaur. La voiture roula longtemps dans un bois, puis contourna une pelouse et s'arrêta devant le château. C'était une de ces vastes demeures sans style, bâties au siècle dernier en pierres grisâtres ; une tour moderne la flanquait, pour l'ennoblir. Les fenêtres, les volets étaient clos : on se serait cru en face d'un couvent vidé par les vacances. Un domestique en gilet rayé, tablier blanc, demanda le nom des visiteurs.

Les jeunes gens eurent tous deux l'espoir qu'on allait leur dire : « Madame la baronne est sortie. » Germaine était un peu intimidée de paraître devant ces inconnus, et le marquis redoutait toujours d'avoir à se mettre en frais d'amabilité.

On les fit asseoir dans un salon glacial, où une odeur de moisi s'élevait du parquet. Des mouches bourdonnaient contre les vitres. Ils attendirent un quart d'heure, pendant que des bruits de pas se précipitaient au-dessus de leur tête. Ils en profitèrent pour inspecter le mobilier. Les fauteuils anciens étaient recouverts de tapisseries au gros point, récemment terminées, où des pivoines plaquaient leurs nuances vives sur un fond uniformément jaune. La cheminée monumentale, soutenue par des cariatides de bois grossièrement sculptées, étalait en son milieu un superbe écusson peint, surmonté du tortil des Cantelaur.

Deux personnages entrèrent, grands, grisonnants, solennels, sans âge précis, appartenant à cette classe d'êtres qui n'ont pas eu de jeunesse.

La baronne, en robe de laine grise sans garnitures, eut un regard hostile pour la mousse de linon et de dentelle qui habillait la jeune femme. La mode féminine l'offusquait, comme une provocation indécente. Le baron, dans son costume de velours anglais, son gilet fauve et ses *leggins*, avait l'élégance des gentilshommes campagnards qui restent membres du Jockey-Club. Ses cheveux très scrupuleusement séparés en deux collaient au crâne.

Après les présentations, qui furent cérémonieuses, les deux hommes causèrent à l'aise. L'un était du conseil général ; l'autre, aux prochaines élections, poserait sa candidature.

La politique sert de terrain d'entente aux gens d'une même société ; elle établit entre eux un lien encore plus solide que celui de la naissance, le seul qui les relie en un faisceau unique. La conversation, d'ailleurs, s'épuise vite, car on est d'accord sur les abominations du régime républicain, et tout se résume à proscrire les hommes et à condamner les faits dès qu'ils proviennent de cette secte impure.

Les femmes ont les bonnes œuvres. Germaine ne s'était pas encore occupée de ces questions. Elle détesta tout de suite ce qu'il y avait de réprimande doucereuse dans le ton de la baronne. Cette dame de province avait une manière de prononcer la diphthongue : « oi », qui prêtait à rire. Elle disait : « le Blésouais », pour désigner sa province natale, et son langage épais était pareil à celui des paysans. Quelqu'un qui n'aurait pas été averti des mœurs particulières, de certains traits de l'aristocratie rurale, s'y fût mépris : il eût inévitablement attribué les qualités de naissance, l'héritage séculaire du sang bleu, à celle de ces deux châtelaines qui symbolisait en sa gracieuse personne l'affinement de la race et la distinction des manières, tandis que la charpente osseuse de l'autre l'eût fait désigner comme un type de bourgeoisie vulgaire. C'est une erreur que de considérer la petitesse des extrémités comme un signe aristocratique. Des gens de cour peut-être eurent de fines attaches, entretenues par une élégante oisiveté ; mais les pieds et les mains des gentilshommes chasseurs, marcheurs, meneurs de bêtes, sont notablement plus volumineux que ceux des hommes adonnés aux professions libérales.

On passa la revue des voisins.

« Les Guerchain recevaient beaucoup, mais une sorte de société regrettablement mélangée. On rencontrait chez eux des gens de Tours, beaucoup d'étrangers, des Parisiens. La comtesse de Guerchain, elle-même, n'était-elle pas une de ces Américaines venues on ne sait d'où ?... »

La baronne laissait tomber ses mots avec le dédain dont elle eut nommé des tribus étrangères, des peuplades lointaines avec qui les gens de son espèce n'avaient rien de commun.

« Les Geyssac, certes, étaient l'édification du pays ; mais leur situation était si précaire !... Ils sortaient à peine de

chez eux... » — On parlait d'eux comme de malades qui auraient pu répandre une contagion : celle de la pauvreté, sans doute.

Germaine s'informa des châteaux environnants. Elle avait entendu vanter la magnificence de Belcourt.

— Oh ! oui ; une habitation superbe, construite par le fermier général du même nom sous Louis XIV, et demeurée depuis dans la famille... Malheureusement, on dit le domaine en vente. Qui acquerra cette merveille disproportionnée aux revenus d'aujourd'hui? Sûrement pas quelqu'un de notre monde ! Est-ce que les gens propres ont de l'argent, à une époque où les grands emplois leur sont refusés? Ce sera, sans doute, quelque financier juif. En ce cas, la question est tranchée. personne ne franchira plus la grille de Belcourt.

« Personne », pour madame de Cantelaur, signifiait ni elle, ni les Geyssac, ni trois ou quatre familles dont les traditions demeuraient inébranlables. Le reste ne comptait pas.

L'atmosphère humide du salon commençait à pénétrer Germaine dans sa robe de mousseline. Elle s'enrouait, et feignit de tousser. Le long monologue de son hôtesse, qu'elle s'était cru obligée d'écouter en petite fille déférente, l'avait agacée. Ces avis sur ce qui se fait, se pense, se dit « dans notre monde », et autres avertissements de ce genre, sonnaient dur aux oreilles de la récente marquise.

Elle esquissa un signal de départ en consultant son mari.

M. de Rochemont qui craignait que ses chevaux n'aient pas eu le temps de se reposer, fit un signe négatif. Il fallut reprendre la conversation. Chacun cherchait ses phrases. On exprima des généralités, on vanta la campagne.

— Est-ce que vous ne vous ennuyez jamais ? — interrogea Germaine.

La question étonna ces gens qui ne se l'étaient jamais posée à eux-mêmes. Ils racontèrent leurs menues habitudes avec une foule d'insignifiants détails, et montrèrent le souci de leur propriété. Toutes leurs actions étaient accomplies comme une tâche.

— Mais l'hiver, par les mauvais temps?

— Ah ! ce ne sont pas les occupations qui nous font défaut ! assura la dame du logis. Voyez plutôt : ces tapisseries sont

le travail de mes doigts. Je compte ainsi regarnir tous les fauteuils de la maison.

Et elle obligea la jeune visiteuse à admirer son ouvrage.

Pendant que Germaine se récriait avec politesse, son esprit, prompt aux calculs, imaginait quels milliers de points il avait fallu piquer dans le canevas pour y dessiner les fleurs joufflues et étaler partout, partout, ce fond d'omelette fastidieux.

Stimulé par l'exhibition des talents de sa femme, M. de Cautelaur, faussement modeste, dit en désignant la cheminée :

— Moi aussi, à mes heures, je m'occupe d'art.

Le marquis de Rochemont examinait, non sans considération, l'œuvre d'un de ses pairs. Il espérait vaguement qu'un jour, en s'appliquant, il prouverait au vulgaire qu'un gentilhomme peut, s'il lui plaît, réussir dans tous les genres, et que messieurs les artistes n'ont pas tant à faire les malins.

Enfin la voiture était avancée. On se félicita mutuellement sur ses résidences, et, avant de se séparer, on se promit d'excellentes relations de voisinage.

— Ouf ! — fit Germaine, dès qu'au tournant du parc elle se sentit balancée au pas rythmé de ses trotteurs. — Quelles sottes gens !... J'espère que nos autres voisins seront moins ridicules.

Elle se mit à rire en se moquant d'eux. Elle imitait leurs gestes, leurs intonations :

— « Et moi aussi je m'occupe d'art... » Ha ! ha ! ha !... « Les gens de la société... » Ha ! ha !... Mais que sont donc les autres gens ?

La mine d'Hubert le montrait contrarié. Il n'aimait pas la plaisanterie, ni surtout qu'on manquât de respect aux personnes bien nées. Cela froissait en lui une solidarité de caste.

L'été s'écoula sans autres distractions que l'échange des visites et la présence à dîner de Me Tardibois et de monsieur le curé, une fois par semaine.

Ce dernier était un vrai prêtre de campagne, ayant tout conservé du villageois : la force physique, le teint haut en couleur, et la gaieté toujours prête à célébrer le Dieu des braves gens, qui donne la vigne et fait mûrir le blé. Avec cela, pitoyable aux pauvres et actif à secourir ses ouailles. Il montait

la côte à pied en suant à grosses gouttes et s'épongeait avec un mouchoir à carreaux, sorti des profondeurs de sa soutane. Il acceptait volontiers un verre de vin et l'avalait d'un trait sans reprendre haleine. Il causait de tout jovialement, les deux mains croisées sur son ventre ; son gros rire les secouait sans les disjoindre, tant ses doigts étaient solidement noués. Rempli d'égards pour ses nobles paroissiens, il avait consenti à retarder d'une heure la messe basse pour que Germaine pût y assister, et elle se dispensait des vêpres, car les offices prolongés la fatiguaient. M. de Rochemont n'exigeait rien d'elle au delà de la stricte ordonnance de l'Église. Les cérémonies pieuses l'ennuyaient aussi, mais il tenait à l'exemple : il n'eût pas permis un bifteck à déjeuner, les jours de Quatre-Temps, ni qu'on se fournît de rien au village chez les commerçants libres-penseurs.

La jeune femme se prêtait volontiers à ces exigences : elle les considérait comme des rites de sa dignité seigneuriale. Toutefois, une certaine lassitude commençait à l'accabler. Ses occupations de maîtresse de maison l'ennuyaient. Lorsque vint l'époque de la chasse, les journées lui parurent interminables. Elle ne savait à quoi les remplir en l'absence de son mari. Lui menait sa vie sauvage, toujours en courses dans la futaie ou sur la plaine. Ces fatigues étaient suivies de repas solides et de sommeils où son corps s'alourdissait à vue d'œil. L'idée vint à Germaine de l'accompagner : ce serait l'occasion d'étrenner un de ces costumes courts qui font les femmes si accortes. Elle avait un petit air crâne et provocant qui lui allait à ravir, avec son chapeau tyrolien et sa veste masculine bombée à la poitrine. Mais Hubert était trop absorbé par ses chiens pour remarquer la toilette de sa femme. Il allait en avant avec son garde et ses bassets couplés. Ces braves animaux tiraient sur leurs colliers comme pour s'enfuir dans des directions opposées. Pourtant ils étaient bons amis : dès qu'on les détachait l'un de l'autre, ils ne voulaient plus se quitter et jouaient à se mordre en roulant dans la poussière. Leur maître les interpellait avec une voix courroucée et des yeux pleins de tendresse.

Germaine tenta vainement de s'intéresser au drame de la chasse. Le lancé du lapin, l'aboi enroué des bassets, les

vociférations du garde à l'embouchure du terrier ne réussissaient pas à la captiver. Le triomphe du coup de fusil final culbutant quelque petit derrière blanc au passage d'un layon lui semblait un jeu médiocre. Il lui venait un dédain pour ces grands enfants qui s'amusent à la poursuite d'innocentes bêtes fuyardes, quand le gibier humain est là, et la lutte entre égaux, l'homme contre la femme, le paysan en blouse contre le seigneur !

Assise dans le renfoncement que l'épaisseur des murs formait à chaque fenêtre, elle guettait le retour de son mari. De loin, elle l'apercevait marchant à côté du garde. Leurs habits de velours fauve, la charge du carnier, leurs démarches pesantes, les faisaient si pareils qu'elle hésitait longtemps à les distinguer l'un de l'autre. Hubert rentrait harassé de grand air, les bottes boueuses et la pensée réduite à néant par l'exercice. N'ayant plus le désir de plaire, il renonçait aux recherches momentanément adoptées pendant ses fiançailles; peu à peu le sans-gêne du gentilhomme fermier le gagna. Il avait cessé de se raser; sa barbe mal coupée lui gâtait le visage; ses mains toujours à l'air devinrent rouges. Il enlaidissait incroyablement. Germaine se murmurait à elle-même : « Mon mari !... Pourquoi l'ai-je épousé ?... » Comme il était vite devenu un étranger, quelqu'un à qui elle n'avait plus rien à dire ! Elle s'étonnait que deux êtres si différents eussent jamais pu éprouver l'un pour l'autre une certaine tendresse. Elle s'avoua qu'elle s'était mariée sans prévoir ce que serait l'homme, et seulement soucieuse du rang mondain où il l'exhausserait. Hubert de Rochemont ne lui avait pas déplu, et elle s'était dit : « Je serai marquise. » Maintenant cet avantage ne lui suffisait plus, elle regrettait l'amour : ayant accepté le mariage sans lui, elle se serait pourtant accommodée de l'avoir par surcroît; elle aurait trouvé juste, ne l'ayant pas choisi, qu'il vînt à elle spontanément. Elle accusait le sort de commettre envers elle un larcin en la privant de ce qu'elle avait dédaigné...

Octobre s'avançait. Après des matinées brumeuses, le soleil triomphait des brouillards. Son ascension dans le ciel était lente et vermeille. La forêt, peu à peu, s'avivait sous la lumière envahissante. Chaque arbre, sur cette prodigieuse

palette, mettait sa touche de pourpre ou d'or. Le vert avait disparu, mais la rouille ardente du chêne se mêlait au rouge vif des hêtres, Par places, le feuillage s'atténuait en demi-teintes dégradées jusqu'au jaune pâle des bouleaux, en laissant à découvert le réseau nombreux des ramures. Le soir on eût dit qu'une pluie de feu coulait entre les branches, et les transformait en un immense brasier. Puis tout s'éteignait, la forme survivait un instant à la couleur, pour s'évanouir à son tour dans une ombre nocturne.

Et, devant cette magie, la jeune femme demeurait indifférente. Elle était encore à l'âge où le bruit que fait notre cœur domine l'incantation mystérieuse des forêts : elle n'écoutait que la révolte de sa jeunesse enfermée. Persuadée, après six mois d'union, qu'elle n'avait plus à attendre la révélation des délices accordées à ceux qui s'aiment, elle rêva de les découvrir au moins par la lecture. Pendant des après-midi entiers, elle s'installait sur une bergère à bouquets, la tête appuyée à des oreillers de dentelle, les pieds recouverts d'un lampas qui la costumait de ses broderies fantasques, et elle voyageait au pays merveilleux du roman.

La bibliothèque de Rochemont était pauvre en volumes modernes. Il fallait remonter d'un siècle ou deux pour trouver quelque trace d'un goût littéraire dans la maison, — peut-être jusqu'à la jolie aïeule poudrée qui avait dû aimer au moins les histoires amoureuses de son temps.

Germaine feuilleta sans plaisir une belle édition de *la Princesse de Clèves*, reliée en cuir groseille tout décoré d'or : les subtilités scrupuleuses de cette âme timorée n'étaient pas pour lui plaire. Elle méconnut également *la Nouvelle Héloïse* : cet amour qui s'affirme en sermons et cède le pas à la vertu lui parut faux, déclamatoire, bon pour des élèves de rhétorique. Elle n'avait pas cet appétit de la douleur, ce besoin des larmes qui magnifie l'héroïne de Rousseau : les attendrissements romanesques de la noble Julie lui semblèrent proches du ridicule. Elle leur préféra Manon Lescaut, cette vraie fille d'Ève, espiègle et narquoise, un peu sa sœur : elle se sentait de cette même race fine, adroite et robuste que l'amour divertit sans l'asservir. Mais le livre qui devait la séduire, l'enchanter, lui apparaître comme l'arsenal de toutes les coquetteries, le code

savant du plaisir, et le réseau des ruses que la main des femmes embrouille et dénoue d'un si joli geste, fut *les Liaisons dangereuses*. Elle y découvrit la loi de sa propre nature, cet effréné désir de plaire qui lui rendait la solitude si aride. Une curiosité de jouissance et d'aventures la poussa vers l'inconnu. Elle prit tout à coup conscience de ses ressources aimables et se jura de ne les point laisser inemployées.

III

On s'amusait aux environs : il n'était question que de bals, de comédies, et des divertissements de tous genres qui, dans les châteaux, précèdent les réunions du printemps parisien. Les invitations affluaient chez le jeune ménage. Hubert avait déclaré que leur deuil était trop récent pour qu'il fût convenable de participer à ce mouvement mondain. C'était du moins le prétexte dont il se servait pour ne pas s'astreindre aux corvées de voisinage qui l'eussent mené à quinze, trente, et quarante kilomètres de chez lui. Ses refus excitaient une rancune au cœur de Germaine et redoublaient son envie de plaisir : elle s'enfermait dans sa chambre et faisait étaler sur son lit les merveilles inutilisées de son trousseau. Elle maniait les soies chatoyantes et caressait les velours dont elle aurait pu se parer. Devant ses écrins, elle se représentait son apparition dans une salle de fête. Quelle différence avec la campagnarde habillée court et fortement chaussée qu'elle était obligée d'être depuis son mariage! Ce n'était plus la même femme. Éblouissante et surnaturelle, celle-ci était une sorte de bouquet vivant qu'on osait à peine approcher, et qui embaumait ses alentours. Elle s'imaginait, la gorge et les bras nus, émergeant d'un minuscule corsage et d'une interminable traîne, ses cheveux blonds piqués d'étoiles en diamants, et des multitudes de regards fixés sur elle. Qui seraient ces admirateurs inconnus, elle l'ignorait, mais tous devaient être beaux, spirituels, attirants... Quand ce rêve se réaliserait-il?...

Vers la fin de novembre, en même temps qu'une invitation

à la Cordière, chez les Guerchain, Germaine reçut une lettre de son ancienne amie Elinor Ledstone, qui la suppliait de ne pas manquer l'occasion de se retrouver à ce bal. Un événement important se préparait dans sa vie, qu'elle serait heureuse de confier à Germaine avant que personne le sût... De quoi pouvait-il s'agir, sinon d'un mariage?... Est-ce que ce sujet n'était pas l'immuable fond de leurs causeries autrefois, lorsque, jeunes filles, et rapprochées par une analogie de situations, elles échangeaient leurs vues d'avenir?... Combien souvent ne s'étaient-elles pas fait punir, pour la longueur de leurs apartés!

Il n'en fallait pas tant que la promesse de cette confidence pour décider Germaine à fléchir la résistance de son mari : elle entama le siège de cette volonté débile par des escarmouches constamment renouvelées.

A la fin, comme Hubert en était encore à la période du désir, il se fit conciliant pour être lui-même exaucé. La récompense qu'il obtint en valait la peine...

A la date du bal, Germaine fit préparer sa toilette : un fourreau de satin ivoire qui la moulait comme une statuette adorable. Elle mit deux heures à s'habiller. C'était si gentil de déployer sur son corps les transparentes lingeries du soir : chemises ajourées à la hauteur des seins, pantalons finement plissés, jupons arrondis en écume idéale autour des jambes!

— Que madame la marquise est belle! — s'écriait sa femme de chambre Rosalie, à chacun des objets dont elle ornait sa maîtresse.

Celle-ci, debout devant la glace, souriait amoureusement au triple reflet de son être charmant et vif.

Elle s'égayait à l'idée que d'autres yeux allaient la contempler, elle s'adressait de petites mines de complaisance, comme à une amie. Successivement, elle présentait au miroir ses fins mollets rosés sous la soie transparente des bas, et elle agitait la pointe malicieuse de ses souliers d'argent. Ce déshabillé, d'une grâce galante et perverse, le faisait singulièrement pareil aux figures mignardes du XVIIIe siècle. On se serait attendu, comme en quelque gravure de Moreau, à voir derrière le pli d'une portière la tête d'un jeune homme ravi de concupiscence. Germaine, elle-même, n'eût été qu'à demi

surprise, si quelqu'un, par hasard, fût entré au moment où elle se sentait irrésistible. Lorsque son corsage fut lacé, ses bijoux en place au sommet de la tête et à son cou, elle se tourna de face et de profil pour savourer la satisfaction de multiplier son image. Mais son propre suffrage ne lui suffisait pas, quoiqu'il valût celui d'une foule. Elle souhaitait des regards rivaux du sien qui découvrissent en elle des beautés neuves écloses à la lumière des lustres. Elle exigeait la petite phrase flatteuse qui sur le front d'une femme se pose comme une aigrette décernée par un connaisseur : « Oh ! jolie, très jolie ! »

Il ne lui suffisait pas que Rosalie s'extasiât et lui prédît un « fameux succès ». Non, ce qu'il fallait à cette jeune guerrière, c'était de vaincre des admirations rebelles, d'agenouiller des désirs, d'affoler des cœurs mâles.

Son mari, résigné, la rejoignit au moment où elle quittait sa chambre. Elle ne put se tenir de lui montrer sa toilette avant qu'il la vît en public. Du geste d'un bel oiseau qui ouvre les ailes, Germaine écarta son manteau, et attendit.

Mais Hubert était de ces hommes pour qui le raffinement des élégances n'ajoute rien à la personne. Il ressentait même une sorte d'éloignement pour l'être anormal, déroutant, factice, qu'est une femme en atours. Ainsi déguisée, elle lui semblait une de ces nourritures compliquées qu'on voit à travers une vitre et qui vous coupent l'appétit.

— Quel plaisir pouvez-vous trouver à vous attifer ainsi, quand on est si bien au coin du feu, en robe de chambre?...

Germaine referma sa pelisse, dépitée de l'effet qu'elle venait de produire, et elle méprisa ce lourd comparse qui demeurait insensible à sa métamorphose.

« Quel pauvre homme! » pensa-t-elle.

Après deux heures de route à travers la nuit, pendant lesquelles Hubert avait ronflé dans son coin, la voiture s'arrêta devant la grille de la Cordière.

Le parc scintillait : on avait accroché des lampions à chaque branche, et l'avenue rappelait une rue de Paris les soirs d'illumination.

Le domestique annonça :

— Monsieur le marquis, madame la marquise de Rochemont !

Il y eut une rumeur dans le salon ; toutes les têtes se tournèrent vers la porte. La maîtresse de maison se leva et vint au-devant de Germaine, les mains tendues, le sourire épanoui, comme on accueillerait une fée. C'était une victoire d'avoir enfin délogé la jeune femme de sa retraite, de l'avoir amenée à sa place toute désignée, dans une fête. On le lui fit bien voir. Dans chaque groupe elle fut adulée, choyée, retenue. Mais Elinor s'empara d'elle, la prit à part : elle avait à lui parler.

De taille moyenne, plutôt étrange que jolie, Elinor Ledstone représentait en sa personne les deux races dont elle était née. Ses cheveux, drus et serrés comme une végétation tropicale, avaient des teintes bleues ou noires selon qu'ils réfléchissaient ou qu'ils absorbaient la lumière. Son teint d'une pâleur ardente se colorait à la moindre émotion ; ses yeux frais et naïfs comme ceux des filles du Nord trahissaient parfois l'impétuosité espagnole. Sa mère, née à Santiago-de-Cuba, d'une famille noble, appauvrie par la culture des cannes à sucre, s'était résignée à épouser un brasseur d'affaires yankee. Elle avait dû être belle et l'était encore. Son front large rappelait celui de sa fille, mais elle n'avait ni sa bouche violente, ni la maigreur nerveuse des bras. Sa stature pleine, son menton solide la révélaient hautaine, ainsi que le sont souvent les créoles, habitués au commandement des esclaves. Pourtant elle avait dû se plier à la volonté du maître intolérable et despote qu'était son mari, sous peine de retomber à la misère. Il mourut, un soir, de la rupture d'un anévrisme, et la réalité de cette délivrance parut à peine croyable à la veuve, tant était forte la joie mêlée de peur qui l'oppressait. Elle restait en possession d'une fille unique, héritière d'une des plus grosses fortunes de New-York. Comme elle avait atteint l'âge où les femmes n'ont plus d'autre rôle à attendre que celui de mères, Mrs. Ledstone transporta sur son enfant ses plus chères espérances. Dans son esprit, la première condition du bonheur était d'occuper un haut rang social : elle se jura de regagner pour Elinor celui que sa mésalliance lui avait fait perdre pour elle-même. Elle n'imaginait rien de plus terrible que d'être la femme d'un agioteur, et d'entendre constamment évaluer le prix des choses. Elle ne rêvait que

noblesse, émancipation, haute existence de luxe. Rien de ce programme ne pouvait être accompli sans qu'elle traversât l'Atlantique : en conséquence, le départ pour l'Europe fut résolu. Quelques semaines suffirent à liquider les intérêts qui auraient pu obliger l'héritière à revenir au pays natal, et Mrs. Ledstone s'embarqua pour Paris. Elle n'y connaissait personne ; mais, lorsqu'on dispose de trente millions, les relations ne se font pas attendre. La colonie américaine adopta chaleureusement l'arrivante, et la comtesse de Guerchain, en bonne compatriote, se chargea de l'introduire dans la meilleure société. Comme Elinor était encore trop jeune pour faire son entrée dans le monde, on lui choisit un couvent aristocratique où elle pût apprendre le français et se créer des amitiés utiles.

En ce moment, assise sur un sofa, elle était tout au plaisir de renouer avec Germaine et de lui ouvrir son cœur.

Elle débuta ainsi :

— Reconnais-tu ce jeune homme qui cause là-bas avec maman?

Germaine hésitait, car elle ne l'avait aperçu qu'une fois, au défilé de la sacristie, le jour de son mariage.

— Est-ce que ce n'est pas le prince de Prax?

— Oui, un cousin de ton mari. Dis-moi, comment le trouves-tu?

Il eût été bien difficile de ne pas trouver à son goût Armand de Prax. Il était le type parfait du gentilhomme en qui les grâces physiques et l'appétit constamment éveillé du plaisir se combinent pour séduire aussitôt. On ne pouvait le voir avec son visage harmonieux, fin, distingué, son corps svelte, cachant sous un aspect de mollesse une vigueur incroyable, sans être conquis. En l'examinant plus minutieusement, on aurait pu observer que la bouche, presque enfantine quand il souriait, marquait un certain désaccord avec les prunelles froides, lucides, bleues, de ce bleu particulier aux races finissantes; que le menton, un peu fuyant, contrastait étrangement avec les sourcils fermes jusqu'à la dureté. Mais cet ensemble était si charmant qu'on ne songeait guère à le détailler.

— Délicieux ! — déclara Germaine.

Elinor eut une expression d'extase :

— Ah! c'est que je l'aime... je l'aime...

— Est-ce que tu vas l'épouser?

Elle répondit :

— Oui. Il m'a mis ce soir au doigt ma bague de fiançailles.

Germaine eut un petit ton de reproche :

— Pourquoi ne m'en avoir pas parlé plus tôt?

— C'est que je n'osais pas croire à mon bonheur avant qu'il fût officiellement décidé. Pourtant, si quelque chose m'avait empêché d'épouser Armand, je suis sûre que j'en serais morte.

— Ah! ah! tu es toujours la même tête romanesque qui montait l'imagination à toute la classe. Te souviens-tu du jour où sœur Marthe te priva de parloir pour avoir dit tout haut, quand chacune exprimait son souhait de Noël : « Moi, je voudrais un mari qui m'emportât seule avec lui dans une île déserte où personne ne pourrait nous rejoindre... »

— Je n'ai pas changé d'avis.

Elinor disait vrai. Sans soupçonner les calculs de convoitise dont sa dot était l'objet, son cœur ingénu était tout à l'illusion qu'elle faisait « un mariage d'amour ». Elle n'avait rien des jeunes filles élevées pour la vie mondaine, rien d'appris dans les paroles, rien de convenu dans le geste, de faux dans le silence; son être pur et sincère contenait des trésors de loyauté. Elle s'était, par ses lectures, façonné un idéal personnel, absolu, grave, qui devait la jeter tout entière aux bras de son époux. Où était-il, celui qui s'emparerait d'elle si complètement?... Longtemps elle se l'était demandé; elle avait souvent cru entendre le battement d'un cœur inconnu répondre au sien. Mais aucune image ne s'était fixée. Sa mère, qui se méfiait de cette imagination romanesque, avait adroitement écarté les prétendants sans fortune. Elle n'admettait pas qu'on détournât sa fille du mariage qu'elle lui destinait. Avec un soin d'araignée, elle avait tissé dans l'ombre le fil de ses négociations. Elle s'était entendue avec la princesse douairière de Prax : on avait déterminé, d'une part, le chiffre de l'héritage qui revenait à Elinor; de l'autre, le montant des dettes à solder pour le compte du prince. Et c'est seulement après l'accord des deux mères qu'Armand avait été autorisé à « faire sa cour ».

Bien vite, Elinor entendit la voix qu'elle attendait lui crier : « C'est moi. Désormais tu ne seras plus seule, nous serons deux, dont les âmes ne formeront qu'une âme... » Elle devint amoureuse aussi rapidement que l'avaient été avant elle, et que le seront toujours, les pauvres petits cœurs sans défense, pris au sortilège d'un mauvais sujet. Ne dirait-on pas qu'une volupté, faite du trouble de toutes les femmes, se lève autour de ceux-là, et les fait plus attrayants ?

Armand était un homme trop avisé pour ne pas employer plus d'art qu'il n'en fallait à leurrer une âme de vingt ans. Avec un imperturbable sérieux, il entrait dans les vues de sa fiancée, il lui promettait un foyer intime, tel qu'en sa naïveté elle ne cessait de le dépeindre. Et, d'ailleurs, elle lui plaisait, cette petite aux yeux ardents, à la bouche entr'ouverte. Il rafraîchissait son esprit blasé auprès de cet enthousiasme jeune, et se sentait emporté vers Elinor par un de ces élans qui le jetaient successivement vers toutes les femmes offertes à son désir. Avec une conviction exaltée, il lui répétait :

— Je vous aime ; vous êtes celle que j'ai choisie. Si vous consentez à être ma femme, chacun de mes jours sera consacré à vous rendre heureuse.

Indifférente aux propos flatteurs, aux sourires et aux félicitations qu'elle éveillait sur son passage, Elinor avait entraîné son fiancé à l'écart. Parmi la rumeur des paroles banales qu'échangeaient les invités, elle lui murmurait :

— Je voudrais vivre loin du monde, qui use les sentiments, nous dérobe toutes nos heures, nous dévorerait l'âme si on le laissait faire !

Et lui, presque sincère, tant la petite graine de tendresse germe vite près d'une jeune fille qui vous est promise :

— Moi aussi, je veux être tout à vous. Nous allons aborder ensemble au pays de l'amour, et nous ne le quitterons jamais. Nous aurons l'existence entière pour être heureux, heureux !...

Elle laissait pénétrer ces promesses dans son cœur avec une foi profonde qui le ravissait, le transportait. Sous sa réserve chaste, il y avait un tremblement de tout l'être qui répondait : « Je suis à vous, prenez-moi, faites de moi ce que vous voudrez, mais ne cessez jamais de m'aimer. »

La foule des invités se pressait avec cet air de cordialité

qui distingue les réunions de province, où tout le monde se connaît. A chaque instant, les deux battants de la porte écartés, on entendait annoncer de grands noms. Le salon de la comtesse de Guerchain était un de ceux où s'amalgamaient, aussi bien à Paris qu'en Touraine, les ingrédients divers de ce qu'on appelle le *high life*. Son ménage donnait au monde l'exemple de ce que peut une Américaine bien rentée et de formes sculpturales pour maintenir dans une stricte fidélité un mari réputé jadis incorrigible viveur. Elle ne se faisait pas faute d'indiquer sa méthode à ses amies en usant d'un vocabulaire sportif, le seul qu'après dix ans de séjour en France elle eût réussi à s'approprier. Elle disait aux jeunes femmes, avec un accent indescriptible :

— *My dear*, il faut constamment faire sentir la bride à un homme, et qu'il sache ce que lui coûterait un écart. Peu à peu il s'accoutume à marcher droit. Voyez mon mari : il ne bronche plus.

Cette compatriote de Mrs. Ledstone, plus jeune qu'elle, mais de forte expérience, avait servi d'intermédiaire au mariage d'Elinor. Elle était fière d'avoir patronné ces fiançailles princières et d'en annoncer la nouvelle.

L'événement était partout bien accueilli, car, si le « gratin » aristocratique se réjouit chaque fois qu'un des siens, en redorant son blason, atteste la valeur marchande des noms titrés, les cosmopolites n'éprouvent pas une moindre satisfaction à s'allier au vieux monde français : c'est un honneur qui flatte la colonie tout entière, l'égale et la confond avec la vraie société.

Aussi de quelles cajoleries sucrées n'était-elle pas l'objet, la petite « rasta » qui allait devenir princesse !

Pendant qu'elle, perdue dans son immense bonheur secret, n'avait d'yeux que pour Armand, ne voyait que son sourire, ne distinguait que sa voix, les deux mères, sans se lasser, entendaient célébrer par un même banal compliment la réussite de leur entreprise.

La douairière, petite, anguleuse, desséchée, recevait avec un visage sans sourire les hommages de la foule. Au fond d'elle-même, pourtant, son cœur maternel triomphait. Son fils était sauvé des filles galantes, de la ruine, des scandales

auxquels les jeunes gens réduits à se procurer de l'argent par tous les moyens possibles sont toujours exposés.

Dans l'atmosphère surchauffée du bal, parmi les fleurs et les parfums, parmi ces hommes et ces femmes armés pour la lutte mondaine, pour la conquête du succès, Germaine avait reconnu tout de suite son véritable élément. Entre toutes, elle était belle, faite pour briller, pourchasser des galants, combattre des rivales, et déployer d'irrésistibles grâces.

Aussitôt que l'orchestre eut préludé, on l'invita. On l'invita sans trêve : elle perdait la mémoire des danses accordées ; elle riait au milieu d'un groupe de jeunes gens, sans savoir auquel c'était le tour de l'enlacer. Elle ne s'était jamais trouvée dans une fête du « grand monde » : elle subissait le prestige de ces hommes habitués à la domination facile des créatures de plaisir, et qui exercent même sur d'autres une fascination. A la première valse, la tête lui tourna un peu ; elle sentait battre sa poitrine contre l'habit de son danseur, et elle s'appuyait délicieusement à la main serrée autour de sa taille. Bientôt l'émotion cessa ; elle retrouva la souplesse de son corps et les mouvements légers qui font comparer le cou de certaines femmes à celui des cygnes. Un sourire errait sur ses lèvres : elle croyait s'envoler dans une nouvelle planète où tout serait plaisir et délicate sensualité. Elle passa ainsi de bras en bras. On l'admirait, et ses reins se cambraient davantage, à mesure que de plus nombreuses étreintes y renouvelaient leur pression. Le marquis de Rochemont regardait fuir sa femme de salon en salon, déjà environnée de cette popularité qui dépouille un mari sans lui accorder le droit de se plaindre. Sans trop savoir pourquoi, ni contre qui, l'atmosphère de ce bal le rendait haineux. La foule éperdue, bariolée, des danseurs de cotillon lui faisait l'effet d'une basse mascarade.

Le lever de l'aurore termina la fête. On grelottait dans le vestibule, en attendant les voitures. Les figures de femmes étaient fripées comme des bouquets de la veille.

En arrivant à Rochemont, Germaine se blottit dans ses draps. Elle dormit le lendemain jusqu'à l'heure du dîner...

Les journées qui suivirent furent longues. Elle allait et venait par la maison sans réussir à s'occuper. Elle essaya d'une promenade, ouvrit son piano, revint à ses livres, mais

rien ne l'intéressait. Le souvenir de son triomphe recouvrait toutes les choses familières d'une poussière d'indifférence qui ne s'effacerait plus.

Elle se disait : « J'étais la plus belle ! Comme c'était bon d'être ainsi choyée, adulée, fêtée par toute une foule ! » Elle ne vécut désormais que dans l'attente de soirs pareils; et des réminiscences de valses tourbillonnaient dans sa tête.

L'hiver s'allongeait interminablement. Les corbeaux accourus par bandes innombrables s'appelaient, se répondaient d'une voix rauque. Leurs grandes ombres noires planaient sinistrement au-dessus des toitures. La neige ensevelit la campagne. Le château se colora de teintes sales, terreuses sur la blancheur du paysage. Et Germaine pensait aux salons illuminés de Paris. Sa petite âme frivole palpitait comme un vol de papillons vers la lumière artificielle des lustres. Elle goûtait d'avance la saveur d'être là, où les appellations coutumières du temps sont synonymes de plaisir : « matinées », « soirées ». Toutes les heures transformées en fêtes !... Frémissante à l'idée de vivre, de vivre avec intensité, elle supputait les mois perdus à la campagne. Elle se prit de haine pour les murs féodaux qui l'emprisonnaient; elle considéra Rochemont comme une forteresse où sa jeunesse était captive, et l'eut en aversion.

La température tout à coup s'adoucit au souffle du vent d'ouest. Le parc devint lamentable et fangeux. Les giboulées tournoyaient dans les branches; des nues fantasmagoriques chevauchaient le ciel de longues galopades ; la nature eut quelque chose de fiévreux, de désordonné.

Il vint à Germaine des aspirations vers la vie libre et un désir toujours plus robuste d'atteindre au paradis des félicités mondaines : Paris !... Elle aurait pu être à Paris comme Elinor, comme la plupart de ses anciennes compagnes. Elle suivait dans les journaux les nouvelles des théâtres et les colonnes au texte serré où se pressent les noms élus par le succès. Elle se représentait un tumulte merveilleux qui l'eût acclamée : elle se savait de celles pour qui brillent les girandoles et s'alanguissent les orchestres.

Un matin, elle s'éveilla dans un paysage tout changé. Les

eaux de l'Indre, grossies après une longue période pluvieuse, avaient débordé pendant la nuit. Une nappe grise immobile, piquée çà et là d'îlots arborescents, courait d'un bout à l'autre de la vallée. On ne reconnaissait le lit de la rivière qu'au double rang de saules nains dont les têtes rondes émergeaient. C'était une impression de déluge, d'isolement universel; toute vie, même celle des animaux, était interrompue.

— Nous voilà bloqués ! — dit en plaisantant le marquis, habitué aux aspects de la nature hivernale.

Germaine ne riait pas. Elle entrevoyait des années et des années d'internement, où s'enterrerait son existence, si dès le début elle ne s'insurgeait contre l'autorité du geôlier.

Elle releva sa petite tête méchante, et, un défi dans les prunelles, lança :

— Vous trouvez cela drôle !... Eh bien, je vous déclare qu'à la fin le séjour ici m'est insupportable. Il y a longtemps que nous devrions être à Paris.

Hubert n'en revenait pas :

— Voilà un étrange caprice !... N'était-ce pas chose convenue que nous habiterions Rochemont toute l'année, à l'exception des mois de mai et juin, promis à votre père ?

Sournoisement, Germaine détourna les yeux, nia toute convention.

— Est-ce qu'on peut s'engager à un genre d'existence avant de le connaître ?

Hubert éprouvait encore pour sa femme cet attrait physique qui amortit les chocs entre époux. Quoique blessé par le ton de ses récriminations, il s'approcha d'elle et tenta de se faire persuasif :

— Un peu de patience ! Nous traversons une saison désagréable, j'en conviens; mais les jours meilleurs vont venir. Tu verras le printemps ! Il est très précoce dans nos régions. Les saules n'attendent pas la fin de mars pour verdir.

Ah ! les saules !... Voilà qui était égal à Germaine !

— Je m'ennuie, je m'ennuie à mourir ! — répétait-elle avec des mines obstinées.

Hubert, surmontant son irritation, lui passa un bras autour des épaules et l'attira contre lui.

— Tu ne m'aimes donc plus ?... Si tu m'aimais, tu ne te

plaindrais pas que nous soyons tous les deux seuls. Je t'assure que, moi, je ne m'ennuie jamais.

Germaine n'était pas dupe de ces paroles. Elle savait bien que l'amour n'absorbait pas plus l'esprit de son mari que le sien. Leurs goûts, seulement, différaient. Pendant que lui, tout à ses joies d'agriculteur et de *sportsman*, se reposait dans la sécurité de posséder une femme jeune et riche, elle mesurait la longueur des journées. Un gros chagrin d'enfant la secoua toute.

— Pourquoi pleures-tu? — demanda Hubert.

— Ah! vous ne pouvez pas me comprendre. Vous êtes heureux ici, vous. C'est votre pays, c'est votre maison; vous savez l'âge des arbres. Les gens de Tessé vous ont vu grandir; lorsqu'ils vous rencontrent, les plus vieux disent : « Bonjour, monsieur Hubert! » et vous leur répondez : « Bonjour, père Bernard!... Comment ça va, père Martin?... » Mais moi, je suis une étrangère; personne ne me parle, personne ne me connaît.

En effet, elle n'avait pas encore pu s'astreindre à cette sorte de familiarité qui subsiste quelquefois entre seigneur et vassaux quand un long passé relie ceux-ci à celui-là. Elle ne pouvait souffrir les filandreux discours des paysans et se contentait, en les croisant, de leur adresser un rapide salut de la main qui leur faisait dire : « Madame la marquise est bien fière!... » Ainsi qu'elle venait de l'avouer, elle était demeurée irréductiblement étrangère aux habitudes rurales et aux traditions héréditaires. Une force en elle résistait, refusait de se laisser opprimer, luttait contre un retour à l'état de servitude. Elle n'était pas parvenue au sommet de la société pour que son argent servît à relever un château décrépit, et qu'elle-même y vécût obscure et ignorée.

La soirée s'acheva dans une bouderie silencieuse. Germaine était calme. Derrière son joli front lisse régnait une parfaite lucidité. Elle connaissait l'étendue de son pouvoir sur les sens de son mari : avec un peu de ruse, elle pouvait devenir maîtresse de la situation, vaincre le caractère sombre et sauvage du hobereau, et gouverner son ménage absolument. Il ne s'agissait que de savoir utiliser l'heure du sommeil côte à côte.

Lorsque Hubert l'approcha, elle se fit de glace et le reçut en jeune reine offensée qui attend des excuses. Lui, prévoyant l'orage, souriait, mal à l'aise, essayant d'esquiver les explications. Tour à tour elle se fit tentatrice et rebelle, hautaine et provocante. Un combat se livra entre sa froideur calculatrice et l'impérieux désir qu'elle aiguillonnait. Le mari comprit que s'il ne cédait pas, c'était l'alcôve fermée. Il connaissait assez Germaine pour deviner avec quelle rigueur elle le laisserait jeuner dorénavant. Ni le sang-froid ni la fermeté de caractère n'étaient de son côté. Tout est péril pour un homme faible, là où les plus forts courent encore des risques. Il capitula.

Huit jours après, le jeune ménage s'installait avenue d'Antin, au second étage de l'hôtel que M. Lebouchard venait de faire aménager pour ses enfants. Dans sa joie de les avoir plus tôt qu'il n'avait espéré, le bonhomme parlait d'eux à tout venant. Il se rengorgeait en prononçant leurs noms : « Ma fille, la marquise de Rochemont... Le marquis de Rochemont, mon gendre ... » Et sa bonne face bourgeoise rougissait d'orgueilleux contentement.

CLAUDE FERVAL.

(A suivre.)

APOLOGIE

La bibliothèque du Havre possède presque tous les manuscrits de Bernardin de Saint-Pierre, et jusqu'ici l'on n'a pas étudié sérieusement ce trésor qui, seul, permet de connaître à fond l'âme et le cœur de l'écrivain, l'histoire de ses ouvrages, le texte authentique de ses œuvres posthumes. Dans un livre qui paraîtra bientôt à la Société française d'imprimerie et de librairie, je montrerai tout ce que l'on peut tirer de ces manuscrits, offerts à la bibliothèque du Havre par la veuve de Bernardin de Saint-Pierre : — une biographie nouvelle, plus complète et plus pure que celle qu'Aimé Martin nous a donnée de son maître, une révélation de son caractère, une restauration de ses œuvres.

Aujourd'hui, de tous ces documents inédits, je voudrais publier ceux qui se rapportent à une crise très grave dans la vie de l'auteur, en 1780. Connu dans le monde littéraire seulement par son *Voyage à l'Ile de France*, Bernardin de Saint-Pierre préparait péniblement le livre qui allait lui assurer la gloire et l'indépendance, ses *Études de la Nature*; il y travaillait malgré des empêchements de toute sorte : rupture avec ses premiers amis, les philosophes; tentative infructueuse pour revenir, dès ce moment-là, à la foi de sa jeunesse; séjour inutile à la Trappe; démarches humiliantes et vaines auprès des ministres; désespoir en apprenant que son frère Dutailli était arrêté pour haute trahison ; efforts héroïques pour sauver cet assez piètre personnage.

Au milieu de toutes ces tristesses, Bernardin avait été soutenu et fortifié jusque-là par l'appui de madame Necker. Rapprochés par leur commune passion pour la charité, Bernardin de Saint-Pierre et

madame Necker entretenaient, depuis 1773, des relations, respectueuses du côté de Bernardin, bienveillantes de la part de la puissante dame. C'était par elle qu'il essayait de parvenir jusqu'au Directeur général des Finances, d'obtenir une sinécure en France ou des missions à l'étranger : mémoire sur le *Moyen de mettre en valeur les terres incultes de France en y établissant des colonies*, projet d'établissement d'une colonie militaire en Corse, demande d'une mission d'études en Corse, tout est remis par Bernardin à madame Necker qui transmet ces suppliques au Directeur, sans aucun succès du reste.

Déçu dans ses ambitions, Bernardin fut froissé de plus dans sa dignité : il aperçut, ou crut apercevoir, dans ses relations avec madame Necker, un certain refroidissement. Il voulut faire un effort suprême pour reconquérir l'estime de madame Necker et de son entourage : en janvier 1780, il composa le long mémoire inédit qu'on lira plus loin. C'est une de ses meilleures œuvres épistolaires : l'auteur y résume toute sa vie jusqu'à cette date, et c'est peut-être le plus éloquent plaidoyer que l'on puisse lire en faveur du pauvre chevalier, si souvent attaqué, trop souvent calomnié.

En même temps, il rédigeait une lettre destinée à la belle-sœur de Necker : madame de Germany s'était montrée d'abord très accueillante pour Bernardin de Saint-Pierre, puis elle semblait s'être brusquement refroidie, elle aussi. Là encore il se résolut à faire un effort pour conserver cette amitié défaillante. Seulement, avant d'envoyer cette nouvelle lettre, il voulut la soumettre à un ami, très probablement Hennin, premier commis au Ministère des Affaires étrangères : cet ami souligne certains passages du brouillon que Bernardin lui a confié, et met en marge des critiques assez vives. Ce second document est en effet plus énergique et plus impatient que le long mémoire apologétique adressé à madame Necker.

Ce mémoire, du reste, n'avait pas produit mauvais effet sur l'esprit de sa protectrice, si nous en jugeons par le troisième document, une lettre qu'Hennin écrit à Bernardin le 18 novembre 1780. Aimé Martin s'est bien gardé de reproduire ces lignes si curieuses dans la *Correspondance* de Bernardin, publication dont je prouverai bientôt l'étrange inexactitude, le manque absolu de valeur. On y chercherait vainement aussi le quatrième document qu'on trouvera à la fin, la dernière lettre de Bernardin à madame Necker.

Surexcité par la missive d'Hennin, qui l'encourageait tout en le cinglant, Bernardin de Saint-Pierre avait fait une tentative suprême : il demandait que M. Necker lui fît confier une partie quelconque des domaines du Roi pour y fonder une colonie. Cette dernière sollicitation ayant encore été repoussée, Bernardin comprit que sa dignité ne lui permettait pas de s'obstiner, et il envoya à madame Necker une lettre de demi-rupture, lettre très digne, autant qu'on en peut

juger par le simple brouillon qui nous a été conservé : la fin ne contient même que des indications, très claires du reste. Bernardin savait se faire respecter : il en fut récompensé, car, malgré la raideur de ses procédés, il ne se brouilla ni avec madame Necker, ni avec madame de Germany : il leur lira plus tard, en effet, son *Paul et Virginie*.

MAURICE SOURIAU

I

LETTRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A MADAME NECKER

Madame,

[On m'accuse d'avoir changé plusieurs fois d'état par inconstance, de me plaindre de tout le monde, de m'être brouillé avec des philosophes qui étaient mes amis, d'être susceptible, taciturne, méfiant, d'aimer à vivre oisif; on en conclut que je suis très difficile à employer. On ajoute, au surplus, que je suis un fort honnête homme [1],] peut-être par une autre espèce d'accusation, car il serait étonnant que des défauts si communs me fussent nuisibles, et que la qualité d'honnête homme ne me servît à rien.

J'ai délibéré quelque temps si je ne devais pas me contenter du jugement de Celui qui seul peut juger les hommes; mais comme la calomnie peut influer sur le petit nombre d'amis qui me restent, qu'elle peut se combiner avec des malheurs domestiques, et m'enlever le seul moyen de subsister que je dois à la bonté du Roi, je me suis déterminé à me justifier, quelque répugnance que j'aie à parler de moi, soit en bien, soit en mal.

Je me suis examiné d'abord sur chacun des états que j'avais remplis, et j'ai vu que je faisais l'histoire de toute ma

1. Ce passage, comme ceux que l'on trouvera plns loin entre crochets (en tout quarante-cinq lignes), a été publié, plus ou moins exactement, par M. Maury dans sa thèse de doctorat : *Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*.

vie. Il me suffit d'affirmer, pour le présent, que je n'ai jamais rempli en France que des états précaires ; qu'ils m'ont tous quitté, ou par des réformes, ou parce que les commissions en étaient finies. Je n'en excepte pas celui d'ingénieur à l'Ile de France : je reçus l'ordre et non le congé d'en partir.

Le seul état que j'aie abandonné volontairement était celui d'ingénieur en Russie; mais ce fut par un retour à un sentiment naturel, et dont ma patrie devrait me tenir compte: ce fut pour bien mériter d'elle en m'allant jeter gratuitement, aux risques de ma vie et de ma liberté, parmi les mécontents de Pologne, protégés par la France, et de l'aveu de son ministre et de celui d'Autriche.

Au reste, je peux citer, comme témoignage public de ma constance, neuf années de séjour dans le même hôtel garni [1], neuf années d'une vie laborieuse, retirée, pauvre et célibataire : genre de constance qui en suppose d'autres, et, à mon gré, le plus difficile de tous.

Comment, et à qui aurais-je eu à me plaindre de tout le monde, moi qui vis seul? Moi, à qui il est arrivé d'oublier pourquoi j'avais renoncé à la connaissance de certaines personnes? Tout ce que je pouvais me rappeler en gros, c'est que j'en avais eu, dans le temps, un sujet légitime. Je suis si éloigné de nourrir des ressentiments dans mon cœur, que, lorsque j'ai fait imprimer mon *Voyage à l'Ile de France*, j'ai refusé de m'y plaindre d'un grand seigneur [2] dont j'étais mécontent, quoique je fusse invité à le faire, et que je pusse croire que c'était un assez bon moyen de m'en faire servir, parce que je lui avais vu faire plus de bien à ses ennemis, par politique, qu'à ses amis, par affection. Enfin, ce qu'on aurait peine à croire, et ce qui est vrai, je m'abstiens de lire la plupart des journaux, parce que ce sont des libelles, et que je n'ai pas voulu voir celui qui est dirigé particulièrement contre des personnes dont j'ai eu à me plaindre, quoiqu'il soit à ma disposition, et que l'épigramme « plaise à mon esprit ».

Les Philosophes étaient, dit-on, mes amis. Voici à quelle

1. L'Hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine-Saint-Honoré.

2. Probablement le baron de Breteuil.

occasion je me suis séparé d'eux : Un frère imprudent[1], persuadé que j'avais fait fortune parce que j'avais fait un livre, vint de l'Amérique se jeter dans mes bras et implorer mon crédit. Il comptait faire un riche mariage à Saint-Domingue, si je lui obtenais en France une commission de capitaine. Il n'avait pas de soutien, j'étais malade et sans argent. C'était vers le temps où le Roi m'accorda une gratification de cent pistoles, le seul revenu que j'aie au monde.

M. Turgot avait dit chez les Philosophes, avant d'être ministre, qu'il souhaitait être un jour en place, pour être à portée de me faire du bien.

Il était alors contrôleur général ; l'occasion ne pouvait être plus pressante. Je fis donc part de mon embarras aux amis de M. Turgot, qui se disaient les miens, je demandai qu'on augmentât de quelque chose ma gratification, afin de me donner les moyens de faire retourner mon malheureux frère à Saint-Domingue, ayant épuisé pour lui mon crédit auprès de M. de Sartines. Ils m'envoyèrent, en réponse, un fragment de lettre du premier commis des Finances, leur ami intime et celui de M. Turgot, qui m'annonçait que *ma gratification ne me serait payée que dans deux ans*. Le billet philosophique qui renfermait ce fragment contenait cette unique réflexion : *qu'il était affreux d'avoir à se plaindre à la fois de la nature et des hommes*.

Charles-Quint, ce me semble n'en usait pas autrement quand il faisait prier Dieu pour la liberté du pape qu'il tenait en prison. Je ne pus m'empêcher de leur faire sentir la contradiction qu'il y avait entre leur conduite et leurs discours. Ils se hâtèrent de me répondre un autre billet où l'on m'assurait qu'on avait fait une méprise et que je serais payé au terme accoutumé; je le fus en effet, mais sans augmentation.

S'ils avaient été mes amis, en auraient-ils agi ainsi? les pensions, les emplois faciles, les bagues au doigt se distribuaient à leurs clients ; ils ne me parlaient à moi que de m'expatrier, quoique je leur en eusse témoigné la plus grande répugnance. M. Turgot avait été un moment ministre de la Marine, et alors il m'avait fait inscrire pour un consulat;

1. Dutailli.

j'avais beau leur dire qu'il y avait bien des personnes sur la liste des consuls, que M. de Sartines ne remplirait pas les engagements de son prédécesseur : ils me parlaient toujours de M. Turgot ministre de la marine, et jamais de M. Turgot contrôleur général. Quelquefois, il est vrai, ils me disaient : « Nous chercherons quelque chose pour vous dans l'Almanach Royal », mais ils ne trouvaient jamais quelque chose qui pût me convenir dans toute la Finance. J'ai cru longtemps qu'ils en agissaient ainsi pour complaire à un grand seigneur[1] qui m'avait voulu faire retourner à l'Ile de France, et qu'ils avaient compté m'y forcer en me coupant les vivres, ou au moins en m'en faisant la peur. J'ai su depuis, par un homme de bien de leurs amis, que le chef des Philosophes[2] ne m'avait pas servi parce que je n'avais pas ses opinions.

J'ai donc renoncé à lui au milieu de son crédit, mais je n'en ai dit de mal que ce qui était nécessaire à me justifier, et, lorsque son crédit s'est évanoui, je n'ai ni intrigué, ni cabalé contre lui. Je l'ai défendu même contre les calomnies de ses adversaires naturels avec la même franchise que j'avais défendu dans sa société les principes de M. Necker sur l'administration des grains et d'autres opinions aussi respectables. J'ai été pour lui un ami chaud et un ennemi équitable. J'en peux dire autant à l'égard du grand seigneur[3] qui répondait à mes lettres à l'Ile de France : *Si vous regrettez vos amis, c'est un sentiment naturel que vous leur inspirez ; si votre situation vous paraît insupportable, revenez.* J'en peux dire autant de tous ceux que j'ai aimés : ce n'est point moi qui les ai quittés le premier, ce sont eux qui m'ont repoussé dans l'infortune, ou plutôt c'est l'effet d'une fatalité humaine qui fait trouver les plus grands sujets de douleur dans les choses qu'on chérit le plus.

On m'accuse de susceptibilité. J'ai éprouvé tant de traverses que mon caractère peut bien en avoir été altéré. Il a été un temps où, réglant ma vie sur l'opinion de ceux que j'estimais les plus gens de bien, je suis venu à ne plus savoir ce

1. Le baron de Breteuil.

2. D'Alembert.

3. Le baron de Breteuil.

que c'était que devoir, morale, honneur, courage, justice, religion.

Faut-il aimer la vertu, être faible, et avoir à se méfier des conseils même des sages ! J'en citerai un exemple assez connu. J'étais allé chez mon libraire pour en recevoir une somme de six cents livres. Cet homme, qui n'avait pas envie de me payer, de paroles en paroles me dit la plus grossière des injures et s'enfuit dans son arrière-boutique. Mon premier mouvement fut de le maltraiter, le second de le mépriser. Ma main suivit ces deux mouvements : je tirai mon épée, et je le menaçai de le faire punir par la police : cet effort n'était guère héroïque envers un ennemi fugitif et désarmé. On applaudit, au collège et au théâtre, la clémence de César ; je ne l'ai jamais admirée : il est trop aisé de pardonner quand on a la foudre dans ses mains et son ennemi à ses pieds.

Cependant je fus content de ma modération, d'autant plus que mon intérêt s'y trouvait joint ; j'avais aperçu que l'intention de mon débiteur était de me porter à le maltraiter dans sa maison pour être quitte des six cents livres, au moyen de dédommagements. Tout l'argent que j'avais au monde était entre ses mains ; ainsi casser ses vitres, c'eût été ni plus ni moins que si j'eusse cassé les miennes.

Je racontai mon aventure au chef des Philosophes, qui m'avait donné ce libraire ; je ne savais pas alors que les libraires, ayant trouvé le moyen de s'approprier presque tous les bénéfices des gens de lettres, en tenaient un grand nombre à leurs gages et même des Académiciens ; qu'on en faisait beaucoup de cas à Paris, parce qu'ils avaient de bonnes tables et qu'ils étaient riches. Pour moi, homme de province, je ne les avais regardés que comme les manœuvres de la littérature. La société des Philosophes s'empressa de me tirer de mon erreur. On me dit que c'étaient de bons bourgeois ; que plusieurs d'entre eux avaient des carrosses et même des châteaux. On loua beaucoup ma modération, ma bonté, ma prudence ; enfin, à la longue, l'on en dit tant que je m'aperçus que ma philosophie avait scandalisé les Philosophes, et qu'on ne louait ma patience qu'afin de me la faire perdre.

J'avais sacrifié ma jeunesse à la gloire militaire. Dieu m'a donné un caractère fier et sensible, un cœur simple et une

physionomie douce : plus d'un faux brave y avait été trompé. J'avais eu quelques aventures violentes qui avaient influé sur ma fortune et failli à me faire passer pour une mauvaise tête. J'étais donc en garde contre moi-même, mais [on me soufflait de toutes parts le feu de la vengeance ; des femmes me l'insinuaient ; elles me faisaient raconter ma querelle, puis elles me disaient : *Ne parlez donc plus de ça*. Un académicien des Inscriptions, âgé de quatre-vingts ans, bonhomme au fond, mais échauffé par ces caquets, me dit un jour, en pleine table, que nous n'étions plus au temps des Grecs et de Thémistocle[1] ; des amis, des sages me disaient que j'étais timide ; enfin des prêtres sont venus à me reprocher que j'avais une âme chrétienne]. Mon cœur était encore plus agité que ma fortune : si je ne me vengeais pas, j'étais presque déshonoré dans la plupart de mes sociétés ; si je me vengeais, je l'étais à mes yeux. Le temps de la vengeance était déjà loin, et elle était si facile qu'elle en était méprisable : le malheureux qui m'avait insulté fuyait dès qu'il m'apercevait.

[Je l'avoue, je vins à souhaiter que quelque coq à crête sortît enfin de ce troupeau de poules.] La chose arriva. Un homme fait pour se mesurer avec moi me fit une insulte bien marquée ; je fis voir alors (dont je me repens), aux dépens de ma modération, que j'avais du courage, et il n'aurait tenu qu'à moi, dans plus d'une occasion semblable, de laver mon prétendu honneur aux dépens de ceux qui avaient osé calomnier le mien ; mais, j'en atteste mes ennemis les plus cruels, à qui d'eux ma sensibilité a-t-elle jamais nui? Qu'on lise mon *Voyage à l'Ile de France* : on y trouvera un mérite qui est peut-être unique dans ce genre d'ouvrage, c'est que, de tant d'hommes que j'ai vus et dont je pouvais être mécontent, ou comme voyageur, ou comme officier trompé et rappelé, je n'en ai pas nommé un seul ; et ce n'est pas par crainte que j'ai gardé le silence : j'ai osé décrire les vices d'une île entière, mais l'homme le plus obscur ne pourrait se plaindre que j'aie voué son nom au ridicule ou au mépris, et que je l'aie percé d'un trait dont la plaie saignera toujours.

1. Cette comparaison, quoique fausse de tout point, fut applaudie comme tant d'autres : on leva le bâton sur Thémistocle, et moi, je m'étais abstenu de frapper. *(Note de Bernardin.)*

Que n'ai-je pas fait pour éterniser la mémoire de ceux qui m'avaient rendu les plus légers services? Je n'ai pas même oublié mes pauvres nègres. J'ai de la sensibilité et je suis dans l'infortune : malheur à moi! mais qu'ai-je pu faire de mieux que de lui donner l'essor dans la reconnaissance, et de l'étouffer dans le ressentiment?

Après avoir éprouvé des sentiments de haine si étrangers à mon cœur, je vins à faire une réflexion bien capable de rendre un homme taciturne : c'est que c'est dans la société des honnêtes gens que se forment les méchants. Je souscrirais donc volontiers au titre de silencieux, si je m'étais reproché le défaut contraire dans la conversation de quelques grands hommes; mais dans un ordre de société où le poids des raisons est toujours en proportion avec celui des richesses, du rang, des alentours, et même de la malignité, qu'ai-je pu y faire de mieux que de me taire, moi qui n'ai rien de tous ces avantages?

D'ailleurs, pour qu'on eût droit de se plaindre de mon silence, il faudrait que je l'eusse rendu suspect : ai-je écouté pour rapporter? ai-je découvert le secret de quelque maison? ai-je payé mon souper aux dépens de ceux qui m'avaient donné à dîner? Combien, au contraire, de calomnies et de médisances ont péri dans mon oreille! Ce sont de beaux esprits qui se sont plaint de ma taciturnité! Je leur ai laissé leur franc-parler, que ne me laissaient-ils mon franc-taire! Dans leurs cercles bruyants où j'ai souvent eu l'honneur d'assister, j'ai cherché quelquefois l'occasion de parler, sans pouvoir la trouver; les questions y étaient plus tôt décidées que je n'avais eu le temps d'en faire l'examen. Non seulement il m'est arrivé d'y garder le silence, mais ce qui est bien plus grave, de ne pas écouter.

Je ne m'arrêterai guère à l'esprit de méfiance qu'on m'attribue [1]. Il me semble que les contrats, les notaires, les gardes de toute espèce, tant de portes et de serrures, prouvent que

1. Un de ces intimes amis, avec lequel j'ai rompu, Rulhière, me fit la grâce de me dire, un soir, qu'il faisait sur moi et sur J.-J. Rousseau une comédie intitulée *le Méfiant*. Je n'en ai jamais parlé à cet homme vertueux qu'il voyait fréquemment, et auquel il m'avait présenté. Je lui répondis seulement que, dès que sa pièce paraîtrait, j'en ferais la préface. *(Note de Bernardin.)*

c'est un esprit universellement répandu. Je peux protester que je m'accuserais plus volontiers du défaut contraire : je ne dissimule ni mon amitié, ni mon indifférence; je me livre sans réserve, et je m'attache souvent sans pouvoir me dégager. Je ne manque pas d'expérience, mais j'ai le cœur bête. Quoi qu'il en soit, ma méfiance ne fait tort à qui que ce soit, et j'aimerais encore mieux être assez malheureux pour ne pouvoir me fier à personne, que s'il y avait un seul homme qui fût fondé à ne se pas fier à moi.

Comme je ne communique point mes faibles ouvrages, parce qu'ils sont trop imparfaits, on en conclut que je vis oisif. Ce reproche me touche parce qu'on se doit à sa patrie, et parce que je vis aux dépens du Roi. J'y répondrai d'abord que l'argent que le Roi me donne n'est point un appointement, mais une gratification, et, pour trancher le mot, une aumône. J'en peux jouir au même titre qu'elle m'est accordée, et, comme elle m'est donnée pour l'amour de Dieu, en priant Dieu pour la prospérité du Roi, j'emploie mon temps et j'acquitte ma conscience.

J'avoue qu'après avoir servi les départements de la Guerre, des Affaires étrangères et de la Marine, je ne me serais jamais attendu à être secouru par celui de la Finance. Il eût été, sans doute, plus juste et plus honorable de manger le pain acquis par mes services, mais ils ne m'en ont point donné. Si j'avais eu des protecteurs dans ces départements, ils auraient pu m'obtenir des pensions d'après des services rendus. Je ne parle pas de ceux qui me mettent sur la même ligne que tant d'autres officiers, comme d'avoir fait une campagne laborieuse en Allemagne, où je me suis trouvé à deux batailles [1]; d'avoir été envoyé à Malte menacée d'une invasion de la part des Turcs, et d'en avoir rapporté les attestations les plus distinguées; d'avoir été envoyé à l'Ile de France comme capitaine-ingénieur... Mais on aurait pu les motiver d'après des services de surérogation, qui m'étaient personnels, comme :

De m'être jeté dans les mécontents de la Pologne, protégés de la France et de l'Autriche, de l'aveu de leurs ministres; d'avoir fait cette démarche gratuitement à mes frais, et d'avoir

1. En 1760, il avait assisté à la victoire de Corbach et à la défaite de Warburg.

refusé même de la Confédération le grade de colonel que j'aurais pu faire valoir en France dans la suite;

D'avoir couru dans cette expédition le plus grand risque d'être remis entre les mains des Russes, du service desquels je sortais, et qui étaient tout-puissants à Varsovie, n'y allant rien moins que d'être privé de ma liberté pour toute ma vie [1];

De m'être conduit, lorsque je fus attaqué, et lorsque je fus prisonnier, de manière non seulement à ne pas compromettre les ministres du Roi et de l'Empire, mais à me concilier l'estime de leurs ennemis;

D'avoir, à mon retour en France, donné au Dépôt des Affaires étrangères un mémoire fort étendu sur les pays du Nord, avec une histoire abrégée de la Révolution arrivée sous Pierre II, sans qu'on m'ait seulement payé les frais du copiste;

D'avoir donné au public la description de l'Ile de France, qui était très peu connue, quoique très fréquentée. Le ministre ne m'a pas seulement soulagé des frais d'impression, quoique ce soit un usage envers les officiers ou autres employés du Roi, qui donnent des relations approuvées par les départements qu'ils ont servis.

Enfin on aurait pu motiver ces pensions sur des services et observations politiques qui auraient épargné des millions à l'État, si on y eût fait attention.

La première de ces observations est renfermée dans mes mémoires sur le Nord, où je présage le partage futur de la Pologne par les trois puissances limitrophes. Ces mémoires ont été donnés en 1768, et le partage est arrivé en 1773.

La seconde, dans mon *Voyage à l'Ile de France*, où j'ose dire contre l'opinion universelle et l'assertion du célèbre M. de la Bourdonnaye que l'île de France ne pouvait ni être l'entrepôt du commerce de l'Inde, ni le protéger. Ce voyage a été imprimé en 1773 et Pondichéry pris en 1778.

1. Les Russes exigent de tout officier qui quitte leur service le serment de ne jamais servir contre eux; je n'avais pas voulu le prêter. Je dus le privilège d'être excepté à l'amitié du général Dubosquet et à celle du comte Schernichef, président de la Guerre, qui me pressa beaucoup de ne prendre qu'un simple congé d'un an. Malgré cette exception, si on m'eût renvoyé à Pétersbourg, il y a apparence que j'aurais été condamné à la Sibérie. *(Note de Bernardin.)*

Il y avait 5 000 hommes de troupes réglées à l'Ile de France, et environ 1 200 hommes à Pondichéry; 2 000 Anglais s'en sont emparés, car je compte pour peu de chose les troupes asiatiques. Si cette idée eût été donnée, il y a trente ans, et adoptée par le gouvernement, elle eût épargné 60 millions à la Compagnie des Indes, et 80 millions au Roi. Cet argent versé dans l'Inde eût donné la supériorité à notre commerce et aux forces militaires qui devaient l'y protéger.

Voilà une partie des choses que j'ai faites et que j'ai dites, et je n'ai pour vivre qu'une subsistance annuelle; je ne m'en plains pas : Dieu n'en accorde pas d'autre à tout le genre humain. Mais la mienne dépend des hommes, elle est incertaine et insuffisante. J'ai d'anciennes dettes à payer, et, qui le croirait! pour mon expédition même de Pologne. J'ai à soutenir une sœur dans l'indigence, et, quand j'ai pris le nécessaire le plus absolu, je n'ai pas de quoi payer le plus petit serviteur, ni le plus léger service. Bien loin de là, je suis obligé d'emprunter plusieurs mois d'avance sur l'espérance douteuse de l'année suivante.

J'ai donc cherché à me tirer de l'anxiété de mon état en sollicitant quelque place qui me donnât le moyen de vivre, lorsque j'ai été arrêté dans mes démarches par deux obstacles, l'un provenant de la corruption du siècle, l'autre de mon incapacité.

La plupart des emplois s'achètent en France. Non seulement ils s'achètent, mais ils ont des adjoints, des surnuméraires, des expectateurs, des survivanciers. Ce qui ne s'achète pas est le patrimoine d'un corps ou d'un grand seigneur. J'étais sans argent, j'étais trop âgé pour me mettre à la suite d'un corps, j'étais sans protection. Si j'avais connu un Catinat, un Montauzier, un Turenne, j'aurais cherché à être leur serviteur, dans l'espérance de mériter d'être un jour leur ami; mais les grands que j'ai connus invitent au contraire les petits comme leurs amis pour en faire un jour tout au plus leurs serviteurs. Il ne me restait d'honnête que les sentiers pénibles, dangereux et peu battus. J'y pouvais marcher seul, et je les ai tentés.

J'ai proposé à M. Turgot de faire un grand voyage dans le Nord de l'Inde, inconnu aux Européens modernes; ensuite

un projet d'attaque sur Jersey et Guernesey, projet dont l'exécution a été manquée depuis, faute d'avoir eu des connaissances de ces lieux ouverts à tout le monde en temps de paix. J'ai demandé à M. le comte de Saint-Germain de faire à pied le tour des côtes de Normandie pour en faire un projet de défense : on me répondit dans ses bureaux qu'on avait fait ces visites militaires là quantité de fois [1]. J'ai prié M. le Directeur général de me faire faire un pareil voyage en Corse, et je me suis engagé à décrire cette île comme j'avais décrit l'Ile de France.

Sur quoi j'observai, comme une preuve de l'indifférence très marquée des Philosophes, soi-disant mes amis, qu'ayant demandé à M. Turgot à faire le même voyage, cette commission me fut refusée, et donnée, à quelque temps de là, à M. l'abbé Rozier, économiste. Quand il se présentait quelque place en France que je croyais à ma portée, j'y courais. J'ai sollicité longtemps du service dans les régiments provinciaux, une place d'officier à l'École militaire, qui me fut promise pendant six mois par M. de Monteynard, et, sur une brouillerie ministérielle, elle fut donnée à un protégé. On m'offrit, il est vrai, de me vendre la pareille, etc... Qui pourrait compter mes courses à pied dans Paris, à Versailles? L'indifférence, le mépris, les inquiétudes, la perfidie m'attendaient à la porte de chaque hôtel où je cherchais de la protection. Combien de fois, en rentrant dans ma pauvre chambre, me suis-je écrié : « Oh! chère solitude [2]! » Non, les gens en place ne se figurent pas combien il est difficile de parvenir de rien à quelque chose d'honnête. Tout est obstacle pour l'homme solitaire et pauvre; tout s'aplanit devant le riche : les conditions de la société, si intolérantes entre elles, ne l'environnent que pour prendre sa livrée, mais elles forcent à leur tour ceux qui ne tiennent à rien de prendre une couleur ou de s'éloigner. Que faire, quand on ne veut ni corrompre ni être corrompu?

1. Inutilement, à mon gré, parce qu'elles ont été faites en chaise de poste. *(Note de Bernardin.)*

2. Souvenir de son voyage à la Trappe, où il a lu, sur la porte d'une cellule : *O beata solitudo! O sola beatitudo!*

J'ai pris la plume[1]. Je lui devais votre connaissance, madame, et peut-être une portion de la bienveillance publique. Je lui devais la connaissance de M. Mesnard[2], qui m'a procuré les secours du Roi, qui m'a tenu lieu d'ami et de père, et à qui j'ai dû les plus doux biens de ma vie, le repos et la liberté, sauvegardes de la conscience. Je me suis donc occupé et trop laborieusement : je peux montrer une malle entière pleine de mes brouillons. Une vie trop sédentaire, des travaux forcés, les inquiétudes de tout genre m'ont rendu malade. J'ai changé de système. J'ai songé à reposer mon âme et à exercer mon corps; les promenades solitaires et la vue de la nature ont peu à peu calmé mes sens : j'ai commencé à jouir quand je n'espérais plus rien. Tous les hommes sont entrés dans ma société, et ont servi à mon instruction. J'ai cherché mes amis dans les infortunés : souvent, à la vue de leur misère, j'ai connu le prix de ma médiocrité, et plus d'une fois, en essuyant leurs larmes, j'ai empêché les miennes de couler. Mais, dans cette espèce de loisir, n'ai-je encore pu servir ma patrie? Les méchants savent bien alarmer le peuple et en faire sortir des malédictions qui s'élèvent jusqu'au trône. N'ai-je pu y semer l'espérance, et en faire sortir des bénédictions? Entre mille rencontres, petites à la vérité, mais à ma portée, je me rappelle d'avoir calmé dans le parc de Versailles une Basse-Bretonne furieuse, qui voulait, me disait-elle, aller faire une sédition sous les fenêtres mêmes du Roi. C'était lors de la révolte du peuple pour les blés. Une autre fois, j'ai disputé avec un moissonneur athée. Le pain n'est pas le seul bien qui manque aux malheureux. La consolation est plus rare que l'or. Socrate, qui n'avait point d'emploi, et qui n'a point fait de livres, a passé sa vie dans ces oisivetés, et sans doute un jour viendra que ceux de mes travaux que j'estimerai le plus ne seront pas ceux que j'aurai confiés au papier.

[J'ai cependant beaucoup écrit, et j'écris tous les jours. Dans les plus forts accès de ma maladie, je n'ai pas passé un seul jour sans profiter d'un bon intervalle.] Si j'avais mis la même constance à quelque autre genre d'occupation, je pour-

1. *Voyage à l'Ile de France.*

2. Mesnard de Louichard, intendant général des postes à Paris.

rais me flatter de jouir à présent d'une aisance assurée : mais je n'ai point de métier, et, depuis neuf ans sans exercice, j'ai à peu près oublié celui d'ingénieur; ce qu'il y a de pis, j'ai perdu ma santé.

J'avais vu des batailles, j'ose dire avec fermeté; j'avais vu de sang-froid les tempêtes du Cap ; j'avais parcouru avec plaisir une multitude de nations, et j'ai senti que je frissonnais, lorsque je passais la Seine en bateau; ma vue se troublait si je traversais une allée du Palais-Royal où il y avait du monde ; des convulsions me saisissaient dans la foule d'une église si les portes en étaient fermées. Ce qu'il y a de plus étrange, ces symptômes ne me prenaient qu'à la vue des hommes, et disparaissaient dès que j'étais seul. Ma raison ne pouvait pas plus expliquer cette faiblesse qu'y résister. Tout ce que je sais, c'est que les facultés de mon âme ont été ébranlées. Ma tête ne peut supporter que le poids que je lui donne : de quel intérêt étranger oserais-je la charger? Il n'y a point d'emploi qui ne demande un apprentissage, et qui n'ait des devoirs à remplir. Mais quand la bonté même du ciel m'aurait donné le plus facile et le plus heureux de tous, celui, s'il en est, de ne faire que du bien, le préjugé cruel des hommes ne me forcerait-il pas de l'abandonner aujourd'hui? Mon frère est accusé de trahison [1]. Il est depuis quatorze mois dans les prisons de l'État. Je suis obligé de laver mon nom de la honte d'un crime infâme devant des ministres à qui je peux demander des récompenses d'honneur; de montrer ma douleur à des juges impassibles, et de la cacher à une sœur misérable qui me demande des nouvelles de ce frère, et qui en espère un jour des secours dans son indigence.

[O patrie ! que d'autres concourent à votre grandeur ! qu'ils laissent à la postérité des familles florissantes et des noms révérés! C'est aux hommes heureux à vivre pour vous; si vous réservez quelque gloire aux infortunés, c'est de mourir.] Je suis sous la main du Roi. C'est à lui qu'appartiennent des jours qu'il a soutenus, et qui ne sont pas soupçonnés de crime. Je suis prêt d'aller en Asie, en Afrique partout où l'on voudra, pourvu qu'on n'exige rien de mon intelligence

1. J'ai prouvé l'innocence de mon frère par des mémoires aussi inutiles à sa liberté que les miens le sont à ma fortune. *(Note de Bernardin.)*

troublée : je ne peux plus répondre que de mourir. Mais, s'il faut que je vive, que l'obscurité soit mon partage; que j'habite quelque campagne ignorée, loin des amis inconstants, loin de la nécessité affreuse de supporter le mépris des hommes et d'avoir besoin d'eux. Ce n'est que dans la paix et le repos des campagnes que je mettrai quelque ensemble dans mes écrits confus, et ce n'est qu'à la vue du ciel que je recouvrerai mes forces.

Au premier moment d'intérêt que M. Necker a donné à mon infortune, je l'ai regardé comme mon protecteur. Je ne m'étais cru qu'au nombre de ses connaissances. Autrefois j'ai cherché à m'honorer de son suffrage; autrefois j'aurais cherché à seconder ses vues patriotiques et profondes, si j'avais eu des talents à lui offrir. Aujourd'hui je n'ai plus que des malheurs, et il a à réparer et à prévoir ceux de l'État. J'ai cependant besoin de n'être pas calomnié, et que quelqu'un détermine pour moi les bienfaits du Prince. J'avais envie de tenter la voix du public en lui donnant l'histoire entière de ma vie. Il m'eût donné des larmes, mais j'eusse excité peut-être son indignation : la vengeance ne peut me consoler.

C'est à vous, madame, que je prends la liberté d'adresser mon apologie. Un homme vertueux, l'instigateur de mes travaux, me disait un jour qu'il n'avait tenu qu'à vous d'être la première femme de l'Europe. La voix de l'Europe vous assure cette place, si elle est donnée à la femme qui fait le plus de bien. Je remets entre vos mains le soin de ma fortune et de mon honneur. Un Athénien ne savait où cacher son trésor. Il le mit et le retrouva dans le sein de Minerve.

Je suis avec respect, Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

DE SAINT-PIERRE

Hôtel de Bourbon,
rue de la Magdelaine Saint-Honoré.
à Paris, ce 26 janvier 1780[1].

1. Manuscrit CXIX, folios 1-9.

II

LETTRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A MADAME DE GERMANY[1]

Madame,

[J'ai vu rompre mes liaisons avec vos amies, et deux fois j'ai été privé de l'honneur de vous voir pour avoir manqué de patience chrétienne dans une occasion, et avec une personne qui en avait besoin.] Cependant je n'ai dit qu'un mot, et ce mot était sans malignité. Pour qu'un si petit grain ait jeté de si profondes racines, il fallait, ce me semble, que le terrain y fût disposé. Quoi qu'il en soit, j'ai fait auprès de vous, madame, et auprès de vos amies, tout ce qui dépendait de moi et par lettres et en conversation, avouant mes torts, et le tout inutilement. Ces dames avaient pris leur parti, *j'ai pris le mien*[2].

[Si j'étais du nombre de ceux à qui toute société est bonne parce que toute société est indifférente, je regarderais ce petit événement comme une vapeur, et l'accueil qu'ici chaque maison réserve aux mécontents de la maison voisine me consolerait des agitations de celle que je quitte; mais je cherche des amis autour de moi, et en petit nombre; et quand ils m'ôtent leur confiance, je ne sais plus à qui donner la mienne.] D'ailleurs on ne court dans le monde que par ennuy, ou pour intriguer, ou pour s'amuser, ce qui ne convient ni à mon caractère ni à ma fortune. [Sans état, sans patrimoine, sans espérance, j'ai besoin de tout mon temps pour cultiver dans la retraite des talents bien médiocres], dont ma vie dépend. C'est, madame, une triste vérité à dire à une personne de votre état, qui ne voit rien de semblable autour d'elle, et dont peu de personnes voudraient faire l'aveu. Mais [je ne rougis pas plus d'alléguer la nécessité de vivre que la nécessité de mourir. Si, en sortant d'un travail dont le fruit doit être si amer, je cherche quelque douceur, quelque joie, la trouverai-je dans un hôtel[3]? J'y verrai de beaux équipages, et je

1. Les passages en italique sont ceux qui, dans l'original, ont été soulignés par l'ami auquel Bernardin avait soumis cette lettre; les notes en italique sont les commentaires qu'il a pris soin d'y ajouter.

2. *C'est dur.*

3. *Qu'est-ce que cela fait à un homme qui sait se mettre au-dessus de tout cela?*

vais à pied ; un nombreux domestique, et je fais moi-même mon ménage ; de jolies femmes, et je vis dans le célibat.] En vérité, un homme honnête qui ne demande rien à un homme riche lui donne en allant chez lui une forte preuve d'amitié. Mais le ton de la bonne compagnie que l'on ne trouve que là ! des évêques, des beaux esprits, des généraux, des fermiers généraux, des académiciens, des artistes, tous unis, vivant en frères, sans distinction et de bonne amitié ! Ah ! j'ai vu de ces arches-là ! Et, au premier signal de discorde, j'ai toujours vu l'animal le plus faible sacrifié [1].

[Après tout, je préfère le bon sens de la solitude [2] au bon ton de la société].

Mais c'est là où vous trouverez de la protection. Hélas ! l'homme ne protégea le cheval que pour l'asservir.

Et puis, si les loups et les tigres protégeaient, ce ne serait que pour dévorer. Oh ! protecteurs ! vous m'avez trop appris à vous connaître. Non, je n'en veux plus, après Dieu, d'autre que le Roi, le protecteur-né de tout bon Français. Je vis de ses bienfaits, et je veux les mériter en le servant de ma plume, si je ne le peux autrement. Délivré des chaînes que traînent tant de malheureux dans des tyrannies privées, je ne verrai que mes amis, mes égaux [3], des gens qui aient souffert, et qui malgré leurs malheurs soient capables d'indulgence, et de confiance, et d'intimité.

C'est à vous, madame, et à vos amies, que je suis redevable de la connaissance de M. de Challes, à vos bons offices que je dois une gratification du Roi, sans laquelle je me trouverais dans le plus cruel embarras. C'est encore à vous, madame, que je dois une infinité de démarches faites pour mon état, et ces raisons me font désirer d'être toujours admis à vous en témoigner ma reconnaissance, parce que la bienveillance me lie comme le bienfait. Mais je m'éloigne quand on m'en donne l'exemple [4], et quand, à la confiance, aux bons conseils, à l'intérêt témoigné dans la société, succède l'aigreur,

1. *Belle phrase.*

2. *On vous dira d'y rester.*

3. *Et vous voyez que ce sont de vos amis et de vos égaux que vous avez à souffrir ! Faut-il pour cela y renoncer ? Que gagnerez-vous à cela ?*

4. *C'est bien dur encore.*

l'examen des défauts, et le commencement d'une mauvaise réputation [1]. C'est, je le sais, un mal attaché à la nécessité d'être protégé, mais, je le répète, je ne veux point l'être. C'est ce que M. l'abbé Arnauld vous dira que je lui ai témoigné en tout temps, et dans une situation encore plus étroite que celle où je me trouve.

Il me reste, madame, à vous prier de me dire quel est le jour [2] de la semaine où il m'est permis de vous voir sans que je fasse ombrage à personne. Je le désire par rapport à vous-même, sans intérêt pour moi, sans crainte de me faire des ennemis et d'acquérir par eux une mauvaise réputation; depuis que j'ai vu l'estime publique s'acquérir par l'intrigue et se perdre par la calomnie, je n'en fais plus de compte.

[C'est donc pour vous, madame, pour votre conversation, votre esprit, et surtout votre ancienne amitié, que je désire voir lever un obstacle qui dure depuis trop longtemps.]

Mais si, par une fatalité attachée aux choses humaines, j'ai perdu en vous une amie, au moins je n'oublierai jamais que que vous avez cherché à m'être utile.

Agréez les assurances de respect et de reconnaissance... [3].

III

LETTRE D'HENNIN
A BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

A Versailles, ce 18 novembre 1780.

Vous ne voulez donc pas, monsieur et ancien ami, que j'attende pour vous répondre le moment où il me sera possible de causer un peu avec vous. Votre troisième lettre est la soixante-dix-neuvième à laquelle je doive répondre aujourd'hui, et il y en a qui roulent sur des affaires pressées.

Je vous renvoie votre lettre à madame Necker, et la

1. *Et où prenez-vous ça?*

2. *Ce qui m'étonne, c'est que vous demandiez un jour après une telle lettre. Pour moi, je ne donnerais pas une minute, si elle m'était écrite. Le ton de dureté extrême qui la remplit m'éloignerait à jamais d'un homme qui s'avoue si peu fait pour la société, où tout le choque, et qui prétend ne pouvoir vivre qu'avec des amis, qui d'ailleurs est si mal prévenu pour le genre humain....*

3. Manuscrit, CXLVI, folios 60-61.

sienne[1]. Si je vous disais qu'il fallait ou ne pas écrire cette lettre, ou ne pas laisser madame Necker en repos qu'elle n'eût fait ce qu'elle paraissait disposée à tenter pour vous, vous me trouveriez peut être bien peu indulgent pour votre manière de voir les choses d'ici-bas, bien gâté par la bonne fortune.

Mon ami, vous êtes incurable, j'en suis désolé, mais je ne me brouillerai pas avec vous pour vouloir vous persuader que vous n'avez pas un ennemi, que les personnes dont vous êtes le plus mécontent sont celles qui ont le plus sincèrement cherché à vous obliger, que j'en ai la preuve complète, et qu'il ne tiendrait qu'à vous de tirer parti des hommes au lieu de vous plaire à les envisager et à les peindre du mauvais côté; qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, et que la bassesse et le vice ne sont pas les seuls moyens de réussir.

Je me suis fait refuser deux ou trois fois pour vous obtenir quelque gratification du département. J'essaierai encore cette année. Je mettrai en mouvement M. de Rhaineval, et M. du Rival. Vous serez peut-être encore étonné que nous n'obtenions rien, parce que vous ne voulez pas concevoir qu'il est très facile qu'un ministre juste nous objecte qu'il a toutes les peines du monde à payer les services présents, et qu'il n'y a que ceux-là qui comptent, les autres n'étant que des actes de bonne volonté qu'on récompense, quand on le peut, en acheminant ceux qui les ont faits à mériter les grâces du Roi dans une des parties du Gouvernement. Quoi qu'il en soit, je ferai tout mon possible; si je ne réussis pas, j'en aurai une véritable peine, mais elle sera bien aggravée par la certitude que j'ai que vous en prendrez encore une plus fâcheuse idée de la manière dont les grâces s'accordent, et que jamais je ne pourrai vous en faire changer[2].

J'ai l'honneur d'être, avec le plus inviolable attachement, Monsieur et ancien ami, votre très humble et très obéissant serviteur,

HENNIN

J'avais écrit neuf heures hier lorsque j'eus fini la minute de

1. Cette lettre est perdue.

2. Tout cela est de la main d'un copiste. Ce qui suit est de la main d'Hennin.

cette lettre ; je n'y voyais plus, je l'ai donnée à mon copiste, qui n'a pu l'expédier que ce matin, dimanche 19 novembre[1].

IV

LETTRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE A MADAME NECKER

Madame,

J'ai pris la liberté de vous adresser, il y a quinze jours, un mémoire pour M. le comte de Vergennes et une réponse de M. Hennin[2] en vous priant de la communiquer à M. le Directeur général, et de l'engager à me faire rendre justice. Je vous priais en même temps d'avoir la bonté de me renvoyer ces papiers lorsque vous en auriez fait usage auprès de M. le Directeur général, et d'y joindre le mémoire[3] que j'avais eu l'honneur de vous adresser l'hiver dernier, dont j'ai égaré la minute. Je désire les rassembler pour les amis étrangers qui m'ont obligé, auxquels je n'ai pu satisfaire, dont j'ai cherché à faire connaître les noms, lorsque je gardais moi-même l'obscurité. Ils verront que, si je n'ai pas satisfait, je n'ai rien négligé, que ce n'est que la faute de ma fortune. J'en ai aussi besoin moi-même pour ma tranquillité. J'ignore bientôt ce que c'est que patrie, droit, humanité. En vain j'en retrouve le sentiment dans mon cœur...

Vous étiez ma seule espérance après Dieu.

Vous êtes sensible, bienfaisante...

J'y joindrai aussi, madame, le souvenir de vos démarches dont j'ai été aussi touché que d'un service rendu...

Quelque contraires que me soient de grands ingrats... d'avoir inspiré de l'intérêt aux âmes sensibles et vertueuses comme la vôtre[4].

1. Manuscrit CLIV, folios 33-34.

2. Je n'ai pas retrouvé cette lettre d'Hennin.

3. C'est l'apologie datée du 26 janvier.

4. Manuscrit CXLIII, folio 16.

LA MATIÈRE ET LA VIE

I

Depuis que les naturalistes ont entrepris l'étude des êtres inférieurs, que l'on range dans le règne des Protistes ou dans le monde des Microbes, ils ont, à plusieurs reprises, rencontré des objets qui pouvaient être pris soit pour des êtres vivants d'une extrême simplicité, soit pour des formes singulières de la matière inanimée. En pareille occurrence, les définitions classiques de la vie ont été d'un faible secours : les biologistes ont tranché ces cas douteux comme ils ont pu, et, en fait, ils sont parvenus à fixer les limites de leur domaine. Si donc on ne trouve pas de loi précise qui permette, à coup sûr, de distinguer l'être vivant du minéral, on peut au moins dégager les principes d'une jurisprudence provisoirement fixée par les arrêts rendus dans les cas litigieux. Je voudrais ici réunir les traits qui ont permis de caractériser les êtres vivants les plus simples, puis montrer, par l'analyse de ces traits distinctifs, que, bientôt peut-être, on verra s'effacer tout à fait la limite imprécise qui sépare encore le monde inanimé du monde vivant.

***

Les théories transformistes faisaient dès longtemps pressentir qu'on devrait trouver une forme vivante assez rudimen-

taire pour qu'on pût y voir l'état ancestral commun à tous les êtres animés. Déjà Oken avait prophétisé l'existence d'une matière vivante originelle, d'un « Urschleim », né spontanément au fond des mers durant l'évolution de la planète. En 1868, Huxley crut avoir découvert cet Urschleim sous sa forme palpable. Le célèbre naturaliste, examinant au microscope un limon marin conservé dans l'alcool, avait observé des masses irrégulières d'une substance muqueuse, semi-fluide, qui n'avait pas de forme définie, mais qui ressemblait, par sa structure physique, à la matière dont beaucoup d'êtres inférieurs sont formés. Il faut croire que cette apparence était fort convaincante puisque, plus tard, Hæckel et d'autres s'y trompèrent, qui n'étaient pas des débutants. Huxley, quoi qu'il en soit, pensa être en présence du cadavre d'un Protiste, remarquable par sa simplicité, et il n'hésita pas à inscrire cet être nouveau dans les cadres de la classification linnéenne sous le nom de « Bathybius Hæckeli ».

Le Bathybius, ainsi créé, eut son heure de célébrité. Il fut admis d'enthousiasme en un temps où l'état des esprits lui était favorable ; mais on ajouta peu à son histoire, et son droit à la vie ne fut soutenu que par des arguments tirés d'observations microscopiques. Avec le temps, l'enthousiasme est tombé, et l'on a fini par juger que l'aspect seul d'un objet aussi simple ne pouvait suffire à caractériser sa vie. Les biologistes continuent bien à croire qu'une substance, ayant les caractères physiques d'une matière vivante, se forme et s'accroît au fond des mers, en quelques points des grands abîmes pélagiques, mais ils s'accordent pour penser qu'il faudrait de nouvelles preuves pour démontrer la vie de cet être problématique. Le Bathybius, auquel les traités de zoologie consacraient naguère un chapitre, n'est plus cité qu'en note ; tenu en suspicion par les naturalistes, il est, pour le moment, rendu aux physiciens qui n'ont cure de s'en occuper.

Tandis qu'on perdait ainsi l'espoir de trouver dans le fond des mers l'être vivant primordial, les savants modernes arrivaient par des voies imprévues à découvrir un nouvel Urschleim dans leurs laboratoires. Il s'agit cette fois, de microorganismes dont les propriétés ont été reconnues avant que l'on sût quelque chose de leur structure ou de leur aspect ; on

continue à les nommer « microbes invisibles », bien qu'on soit, en définitive, parvenu à les entrevoir.

Ces êtres ont été découverts par les savants qui cherchaient à étendre la théorie pasteurienne des maladies épidémiques. Les efforts faits pour découvrir les microbes de toutes les maladies contagieuses ayant montré, dans nombre de cas, l'impuissance de l'observation microscopique, on aurait pu en inférer que, là où l'on ne voyait rien, les microbes n'existaient pas ; mais, alors que l'on connaissait déjà, dans certaines maladies épidémiques, des organismes pathogènes de très petite taille, malaisés à découvrir, il ne paraissait pas admissible que le fait d'être visible avec nos microscopes imparfaits constituât pour l'être vivant un caractère indispensable. On a préféré concevoir l'existence de microbes échappant à nos moyens d'observation, et l'on a ainsi créé tout un monde d'êtres qui sont, pour ainsi dire, purement pasteuriens, puisqu'on les définit surtout par la constatation des maladies qu'ils donnent. Ces microbes invisibles sont cependant restés hypothétiques tant qu'on a connu seulement leurs propriétés infectieuses. Il a fallu qu'on sût aussi quelque chose de leur structure pour leur donner droit de cité dans le monde vivant : l'expérience a mis hors de doute l'authenticité de ces êtres du jour où elle a prouvé qu'ils sont formés de grains minuscules, restant en suspension dans les liquides et capables de se multiplier. Il suffira ici d'indiquer comment cette preuve a pu être donnée pour le microbe de la « péripneumonie bovine », qui est à la fois l'un des géants du monde nouveau et l'un des mieux connus de ses représentants.

Cet organisme existe dans la sérosité pulmonaire des bestiaux malades : si l'on sème une gouttelette de cette sérosité dans un bouillon stérile, on obtient un bouillon de culture capable de reproduire la maladie par inoculation. Le bouillon de culture ainsi préparé, qui renferme sans doute des milliers de microbes, ne paraît différer du bouillon limpide initial que par une opalescence à peine perceptible ; on peut le filtrer à travers les bougies de porcelaine poreuse qui servent communément à stériliser les liquides, sans qu'il perde ses propriétés pathogènes. Ceci montre qu'il s'agit bien d'un être dont la taille est inférieure à celle des microbes qu'on

connaissait, puisqu'il passe à travers des filtres où ceux-ci seraient retenus. Mais, comme on a pu, d'autre part, trouver des filtres assez fins pour rendre à nouveau le bouillon inoffensif et limpide, on est fondé à croire que ce microorganisme, comme les autres microbes, est formé de grains très minimes, restant en suspension dans le bouillon, et non d'une substance liquide ou dissoute qui traverserait tous les filtres. On a d'ailleurs réussi à distinguer ces grains dont on soupçonnait l'existence : en employant des dispositifs convenables pour reculer les limites de visibilité, on a pu voir au microscope, dans une goutte de bouillon contaminé, des points brillants, qui attirent l'attention par leur mobilité, mais qui restent aussi déliés au regard de l'observateur que les plus lointaines étoiles visibles dans le ciel.

Le bactériologiste n'a plus aujourd'hui à douter de la vie de ces grains minuscules : il ne peut pas établir de différences essentielles entre ce bouillon, où l'on cultive le microbe de la péripneumonie bovine, et les liquides où vivent d'autres microbes indiscutables et bien connus. On peut manier les uns et les autres, suivant les mêmes lois précises que Pasteur indiqua. Les microbes invisibles, comme les autres, se multiplient par semis; leur propagation dans le monde est, de même, marquée par des épidémies; au laboratoire, enfin, on leur trouve une fragilité commune à tous ces êtres, qui laisse aux hommes l'espoir de se défendre d'eux : par les moyens courants de stérilisation, par le chauffage, par l'emploi des antiseptiques ou même par la filtration, on peut rendre inoffensives les cultures de microbes invisibles. On ne manque donc pas de raisons pour admettre dans le monde vivant les premiers représentants de cette flore ultra-microscopique, dont l'étude promet d'être féconde en résultats.

*
* *

Dans les cas extrêmes qui viennent d'être rappelés, ce n'est plus la forme extérieure qui peut servi à caractériser l'être vivant : la gelée du Bathybius, le liquide de culture d'un microbe invisible sont, pour nos moyens d'observation actuels, des objets aussi amorphes qu'une colle de pâte

épaisse ou qu'un empois d'amidon dilué. Pour définir l'être vivant on en sera donc réduit à trouver les caractères d'une « matière vivante » qui n'a pas nécessairement de forme bien définie. Une certaine structure intime et des propriétés d'un ordre très particulier sont les traits essentiels qui servent à reconnaître cette matière vivante dans les cas douteux.

Ce qu'on a dit du Bathybius et des microbes invisibles montre assez que les biologistes ont pu admettre deux types possibles de *structure physique* pour la matière vivante : l'état de gelée et l'état de granules ultra-microscopiques en suspension dans un liquide; mais, en aucun cas, on n'a pensé qu'une matière liquide, dissoute ou gazeuse puisse être douée de vie.

Le pouvoir pathogène, qui a fait, d'autre part, soupçonner l'existence des microbes invisibles, est évidemment une propriété particulière qui se rattache à tout un ordre de phénomènes dont il faut examiner l'ensemble. La respiration est le plus anciennement connu de ces phénomènes : de tout temps, le souffle a caractérisé la vie. Dès le temps de Lavoisier, on reconnut la généralité de ce caractère, quand il fut avéré que les plantes même respiraient, et l'on en pressentit la nature quand l'illustre chimiste, rapprochant la respiration des combustions en général, eût comparé l'être vivant à la machine qui transforme du combustible. Par là, apparut la première forme claire de cette notion fondamentale : *l'être vivant est un agent actif de certaines transformations de la matière inerte.* Après les premières études de Pasteur, l'image du ferment, dont une semence infime met en train le bouillonnement de la cuve, démontra mieux encore cette notion de la puissance des êtres vivants. Elle apparaît dans toute son ampleur pour le microorganisme qui déchaîne l'épidémie, pour le microbe invisible qui terrasse un bœuf. L'histoire même de ces microbes invisibles montre qu'aujourd'hui cette notion arrive à donner un symptôme essentiel de la vie : *la matière vivante ne s'accroît qu'au prix de combustions, de fermentations ou d'épidémies.*

Ces deux ordres de faits, bien qu'ils n'aient pas toujours été placés au premier plan des définitions de la vie, ont pourtant conquis, dans la pratique, l'importance prépondérante; s'ils ne donnent pas, à eux seuls, une image complète de

l'être, ils en fournissent déjà une esquisse reconnaissable à laquelle il ne reste que peu de chose à ajouter.

On sait encore que, même sous ses formes les plus simples, la matière vivante s'accroît en gardant sa structure. On alla jusqu'à penser que le Bathybius pouvait couvrir de sa gelée informe le fond de tous les océans du globe ; de même, il s'impose à l'esprit que la matière d'un microbe invisible est susceptible de s'accroître, puisque les maladies qu'elle donne ont un caractère contagieux. Il faut remarquer cependant que cette propriété d'accroissement peut, au premier abord, passer pour fort insignifiante ; elle est d'une nature banale et appartient à des objets de toutes sortes : le salpêtre s'accroît sur les murs des étables, la crème se développe sur le lait, des formes infiniment variées de la matière inanimée croissent sans cesse sous nos yeux. Si l'on veut trouver là un caractère distinctif ayant quelque valeur, il faudra préciser *le mode d'accroissement* de la matière vivante.

A titre accessoire enfin, il faut noter que la vie est subordonnée à quelques conditions qui ne s'écartent pas de certaines limites : le microbe de la péripneumonie bovine vit dans le bouillon de viande, comme beaucoup de micro-organismes ; comme eux aussi, il est détruit par la chaleur. Il est vraisemblable que les biologistes feraient, pour le moment, quelques difficultés avant d'admettre l'existence d'un organisme capable de prospérer dans l'huile bouillante. Mais, de ce côté, tout est question de degré : au temps où Pasteur fixa les techniques précises de stérilisation, il fallut admettre que certains germes ne sont pas tués dans la vapeur d'eau bouillante, et l'on a découvert depuis toute une flore des sources thermales. Le savant peut donc s'attendre à voir s'élargir le domaine étroit des conditions où la vie est possible, mais seulement par degrés insensibles.

Tels sont les caractères qui ont servi à distinguer les êtres vivants les plus simples. Ces caractères ne se laissent d'abord saisir que sous des formes générales, imprécises. Une analyse attentive peut bien servir à les préciser davantage, mais elle n'aboutit qu'à faire mieux apprécier l'incertitude de leur valeur.

II

Les êtres vivants ne naissent pas par génération spontanée : on ne peut les obtenir qu'à partir de germes préexistants, mais il suffit de placer un seul germe dans des conditions favorables pour obtenir des masses volumineuses de matière vivante. Le semis d'un microbe unique suffit à contaminer tout un bouillon de culture ; un œuf de puceron peut, à lui seul, devenir l'origine des générations qui peupleront un rosier. L'observation a facilement montré que cet accroissement à partir d'un germe n'est pas un agrandissement d'ensemble, comme serait l'accroissement d'un ballon de baudruche que l'on gonflerait. Le germe initial ne s'accroît jamais qu'en se multipliant : il produit une multitude de petites masses semblables à lui, disséminées ou réunies, mais toujours distinctes, auxquelles on donne le nom de « cellules ».

Quand on sème un microbe dans un milieu où il peut vivre, son corps minuscule ne prend qu'un faible accroissement, mais bientôt il se scinde en fragments semblables à lui ; chacun de ces fragments subit le même sort, et, par la répétition de ce phénomène, il se forme en peu de temps, à partir de la cellule initiale, une multitude de cellules semblables, disséminées dans le liquide de culture. Si, de même, on observe le premier développement d'un œuf de grenouille, on voit cet œuf, cette cellule initiale, qui ressemble à un minime grain de raisin noir, se scinder d'abord en fragments ; mais tous ces fragments restent accolés les uns aux autres et le jeune têtard apparaît sous l'aspect d'une grappe, formée de grains semblables à l'œuf ; son accroissement résulte du fait que chaque grain se divise périodiquement en deux parties qui se développent un peu, chacune pour son compte, puis se divisent de nouveau. Les masses volumineuses de matière vivante, le corps d'un homme ou le corps d'un chêne, sont ainsi résolubles en grains de petite taille, en cellules, qui en sont les unités constitutives. L'être vivant apparaît comme une colonie de cellules ; le problème de son accroissement s'est

trouvé décentralisé par la « théorie cellulaire » et ramené à celui de la croissance et de la multiplication de ces masses minuscules de matière vivante.

Or, il ne manque pas de cellules qu'on peut isoler sous le microscope et dont on peut suivre l'histoire. Toutefois, depuis soixante ans que les biologistes contemplent ce spectacle jusqu'à en être rassasiés, ils ne l'ont pas encore complètement compris. Après avoir observé et décrit les détails les plus minutieux dans ce monde complexe de la cellule, ils arrivent à la conviction que l'essentiel leur échappe et qu'ils n'aboutissent qu'à des conceptions hypothétiques. Au moins peut-on, de leur travail, dégager les faits généraux qui amènent à prolonger la théorie cellulaire par les « théories micellaires ».

La cellule se montre sous son aspect le plus suggestif au moment où, formant encore une masse unique, elle est sur le point de se scinder en deux parties égales. On n'y voit pas alors le noyau central, qui avait sans doute trop exclusivement fixé l'attention des observateurs; la cellule, à ce moment, est comparable à un grain de raisin ovoïde : une fine pellicule l'enveloppe; sa masse est formée d'une gelée dans laquelle sont englobés, comme les pépins dans le grain de raisin, divers corpuscules qui se distinguent les uns des autres par leurs formes, leurs positions, leurs réactions microchimiques.

La pulpe cellulaire n'est pas une matière liquide, bien que l'eau forme souvent plus des quatre cinquièmes de son poids : c'est une sorte d'éponge imbibée, dont une fine trame de substances solides maintient la consistance et la forme. On voit au microscope cette trame solide, on parvient même quelquefois à y distinguer de minimes granules qui paraissent les plus délicats de ses éléments constituants, trop ténus ou trop transparents pour qu'on en puisse suivre les transformations et le sort. Mais ce qui apparaît surtout au premier examen de la trame, ce sont des dispositions d'ensemble, des figures formées par le groupement de ces granules presque indistincts : tantôt des surfaces entre-croisées qui limitent des alvéoles comparables à celles de la mousse de savon, tantôt des fibrilles enchevêtrées en mailles de filet ou groupées en faisceaux réguliers. Seulement ces aspects d'ensemble varient

avec le temps, à mesure que chaque cellule se divise ou s'accroît; ils varient aussi de cellule à cellule. Les théories qui ont voulu donner de l'importance à l'une ou l'autre de ces dispositions structurales se sont perdues par leur variété même ou par leurs contradictions, et l'on a dû admettre que la connaissance détaillée de ces aspects variables n'aboutit à aucun enseignement utile sur la structure intime de la pulpe cellulaire. Ainsi, l'examen de la forme changeante des nuages, des brouillards, des gouttes de pluie ou des glaciers n'apprendrait pas au chimiste que l'eau est formée de molécules et ne lui fournirait sans doute aucune raison pour le supposer.

Heureusement, l'évolution des corpuscules, des pépins englobés dans la pulpe cellulaire, est plus constante, et, par suite plus instructive. Au moment où la cellule s'apprête à la division, on voit ces corpuscules réunis vers son centre et symétriquement disposés par couples. Bientôt les deux corpuscules de chaque couple se séparent en continuant à se faire vis-à-vis ; puis, comme dans une figure de ballet exactement réglée, chacun s'écartant de son partenaire se dirige vers l'une des extrémités de la cellule. Ainsi, deux groupes parfaitement semblables se réunissent vers les deux extrémités de la cellule; une division définitive s'opère alors, qui sépare en deux la cellule elle-même, et les deux cellules nouvelles contiennent, dès l'époque de leur isolement, des parts exactement égales de ces corpuscules distincts. A travers l'histoire de chaque cellule, ces petits corps ne restent pas identiques à eux-mêmes : on voit varier leur forme, leur transparence, leur aptitude à fixer les teintures; certains se groupent dans le noyau qui se forme après la division cellulaire, d'autres restent dans le protoplasma périphérique de la cellule; mais les uns comme les autres semblent garder leur individualité. Quoi qu'il en soit, au moment où une nouvelle division de la cellule se prépare, leurs caractères primitifs se retrouvent : seulement, à la place qu'occupait chacun d'eux, c'est un couple de corpuscules identiques qu'on voit paraître. Chacun d'eux, en définitive, s'est dédoublé, et tout est prêt, dès lors, pour que le spectacle compliqué de la division cellulaire se renouvelle sous les mêmes aspects.

Devant la complexité inattendue de ces phénomènes, il a bien fallu tout d'abord reconnaître que la petite masse d'une cellule n'est pas un objet simple ni une unité irréductible. Le microscope suffit à révéler en elle un monde complexe, une sorte de société où les corpuscules visibles sont déjà des individualités distinctes. Une première dissection grossière avait permis de séparer en cellules les grandes masses de matière vivante ; voici que la cellule à son tour doit être disséquée et réduite en parties plus simples, en unités élémentaires. La solution du problème de la structure et de l'accroissement de la matière vivante dépend uniquement de la façon dont on conçoit cette seconde décentralisation.

Or l'histoire même des progrès de notre connaissance impose ici la conception à adopter. De quelque façon qu'on l'ait considéré, l'accroissement de la matière vivante a toujours paru dépendre de la multiplication d'unités distinctes ; aucun être ne s'accroît au delà d'une certaine mesure : chaque race envahit son domaine, non par l'agrandissement, mais par la multiplication de ses individus ; aucune cellule ne dépasse une taille minime et un œuf ne donne un être que par des fragmentations répétées ; dans la cellule enfin, la croissance s'accompagne de la multiplication de parties qui ont une individualité distincte, de ces corpuscules qui présentent seuls une histoire uniforme, au milieu de la variabilité apparente des phénomènes. Au terme de ces conceptions successives, on a dû naturellement supposer que les éléments ultimes de la matière vivante ne dépassaient jamais non plus une taille minime dans leur accroissement, mais qu'ils se fragmentaient périodiquement et se multipliaient sans perdre leurs propriétés.

La logique de Spencer et l'imagination de Darwin, comme l'effort des plus patients observateurs, ont abouti en définitive à des conceptions de cette sorte, et les théories ne diffèrent que par des complications secondaires qu'elles introduisent arbitrairement. On peut donc garder le terme ancien de « micelles » pour désigner ces éléments primordiaux de la matière vivante et, pour définir les micelles, il suffit de grouper les seules propriétés que l'hypothèse prescrit d'attribuer à ces éléments simples.

Les micelles sont capables de croître ou de se diviser sans perdre leurs caractères; elles sont, par là même, distinctes de la « molécule insécable » des chimistes qui ne peut donner que des fragments ne lui ressemblant pas. Nous devons donc concevoir les micelles comme des *groupes de molécules*, comme des grains de fine poussière. Ces grains micellaires formant la trame solide de la pulpe cellulaire, le squelette de cette éponge toujours imbibée d'eau, on doit admettre que l'édifice de la micelle ne se désagrège pas dans l'eau, que *les micelles sont insolubles*. Enfin, l'impossibilité d'observation étant la raison d'être essentielle de la théorie, on doit supposer que *les micelles sont en général ultra-microscopiques*. Rien ne permet d'ailleurs de préjuger de leur taille exacte : dans le monde cellulaire, il existe évidemment des micelles de diverses natures et de diverses grosseurs, et il n'est pas impossible que quelques-unes des plus fines granulations qu'on sache distinguer, soient simplement des micelles.

Les théories micellaires, prises ainsi sous leur forme la plus générale et la moins incertaine, donnent de l'être vivant une image relativement simple qui fixe les traits essentiels de sa structure et de son mode d'accroissement. Un être apparaît alors comme un amas de poussières de diverses natures, cimentées par un liquide aqueux, groupées en constellations cellulaires et provenant, par multiplication, des poussières initiales que contenait la cellule primaire. Dès que cette notion est acquise, mais seulement à partir de ce moment, on peut préciser les termes d'une définition de la matière vivante : toute matière vivante *doit être formée de micelles insolubles et s'accroître par leur multiplication*.

Certes, la définition ainsi posée n'a pas toute la perfection désirable, puisque les micelles sont généralement ultra-microscopiques et qu'on ne pourra pas directement les voir ; mais on aboutit au moins à un énoncé clair et concis, et c'est à coup sûr un progrès. Il restera, dans la pratique, à faire une étude attentive de toute matière douteuse ; on la déclarera douée de vie si l'on a quelques bonnes raisons de supposer que sa structure et son mode d'accroissement sont conformes à la définition proposée. C'est d'ailleurs exactement ce qu'on a fait quand s'est posée la question des microbes

invisibles : formés de grains ultra-microscopiques, insolubles et capables de multiplication, ils correspondent trait pour trait à la définition même des micelles. Bien que rien n'empêche logiquement de croire que le corps d'un microbe invisible soit formé encore d'un petit groupe de micelles, ces êtres donnent, au moins dans l'état actuel de nos connaissances, l'image théorique la plus simple de la matière vivante que les conceptions micellaires nous permettent d'imaginer. C'est bien dans ce monde invisible que les savants modernes peuvent espérer logiquement rencontrer un Urschleim formé de micelles solitaires et libres.

La structure micellaire et le mode d'accroissement par bipartition des micelles sont les seuls traits de ressemblance physique qu'on puisse concevoir entre les êtres vivants. C'est en supposant dans tous les êtres l'existence de ces caractères communs qu'on prend le droit de parler de « matière vivante », en général, et de comparer la substance qui forme le corps d'un homme à celle qui constitue un microbe invisible. Mais ce droit existe, dès lors, autant que celui dont on s'autorise pour comparer un cristal de sucre à un cristal de sel, et pour réunir sous une dénomination unique les formes multiples de la « matière cristallisée ». La notion de micelle devenant ainsi le point de départ nécessaire d'une définition précise de la matière vivante, il serait légitime de croire que le monde vivant restera longtemps séparé du règne minéral, si les théories micellaires ne pouvaient en aucun cas s'appliquer à d'autres objets qu'aux substances vivantes. Mais il n'en est pas ainsi : les physiciens ou chimistes, appliquant des méthodes complètement différentes, arrivent de leur côté à concevoir qu'un grand nombre de matières minérales, dites inanimées, peuvent prendre un état micellaire et posséder alors un ensemble de propriétés comparables à celles qui nous ont permis de définir confusément la vie.

III

Ce n'est pas d'observations microscopiques que les physicochimistes ont déduit la structure de la matière ; ils ont posé

a priori leurs hypothèses pour expliquer certaines propriétés que l'expérience leur révélait. Les théories établies dans ces conditions n'ont de valeur qu'autant qu'elles se montrent fécondes, et elles prennent d'autant plus de probabilité qu'elles permettent de prévoir, de comprendre ou de coordonner des phénomènes nouveaux. A ce point de vue les théories moléculaires ont fait leurs preuves[1]. C'est en cherchant à appliquer ces théories à l'étude des dissolutions qu'on est amené à concevoir l'existence de micelles dans le monde inorganisé.

Quand un corps se dissout dans un liquide, on admet qu'il se fragmente en un grand nombre de particules invisibles, disséminées dans la solution; on peut appliquer la désignation générale de « monades » à ces particules quelles qu'elles soient. Les propriétés de chaque solution dépendent de deux facteurs : d'une part la nature et, d'autre part, le nombre des monades qu'elle contient. Supposons qu'on ait fait dix litres d'eau sucrée avec cent grammes de sucre ; cette solution aura deux catégories de propriétés. D'une part, certains caractères, tels que le goût ou les propriétés chimiques permettent aisément de distinguer cette eau sucrée d'une eau salée, d'une eau alcoolisée ; ce sont là des propriétés personnelles et distinctives qui dépendent évidemment de la nature des monades de sucre. D'autre part, cette eau sucrée a des caractères qui peuvent appartenir à des dissolutions de toutes sortes : elle se congèle quand on la refroidit à une température inférieure à celle de zéro, mais une solution de dix litres d'eau alcoolisée contenant treize grammes d'alcool gèlerait, par exemple, à ce même degré. La température de congélation est donc un caractère indépendant de la nature des monades de sucre, mais dépendant, par contre, de leur nombre : en effet, si l'on ajoute du sucre à la dissolution, sa température de congélation baisse; si on en retire, la dissolution gèle à un degré plus haut.

Cette distinction étant faite, on a le moyen d'apprécier, au moins d'une façon relative, le nombre des monades qu'une dissolution contient. Des quantités égales d'une eau sucrée et d'une eau alcoolisée, qui gèlent à la même température , doi-

1. Voir dans la *Revue* du 1er mai 1904 l'article de M. L. Houllevigue *la Matière et les Atomes*.

vent contenir un même nombre de monades; cent grammes de sucre et treize grammes d'alcool sont ainsi des « poids équivalents » donnant, dans l'eau, le même nombre de fragments. En principe, ces poids équivalents restent les mêmes quand on change de dissolvant: si l'on fait, avec un liquide autre que l'eau, des quantités égales de deux solutions contenant, l'une cent grammes de sucre, l'autre treize grammes d'alcool, ces solutions auront encore des caractères communs. Mais cette règle n'est pas absolue, et l'étude des exceptions montre que les monades des corps dissous peuvent avoir, suivant les cas, une constitution plus ou moins compliquée.

Étudions les solutions de tannin. Si l'on prend l'acide acétique comme liquide dissolvant, on trouve que quatre-vingt-quinze grammes de tannin équivalent à treize grammes d'alcool ou à cent grammes de sucre, et cette conclusion est justifiée par un grand nombre de faits. Mais si l'on fait, avec les mêmes poids des trois substances, des quantités égales de solutions aqueuses, on obtient un résultat exceptionnel et imprévu : la solution de tannin ne présente aucun caractère en commun avec les deux autres; elle se comporte comme si elle contenait dix fois moins de monades; il faudrait mettre dans l'eau près d'un kilogramme de tannin pour obtenir une solution de ce corps comparable à celles que donnent les poids équivalents de sucre ou d'alcool. Le tannin peut donc exister au moins sous deux états. Dans l'acide acétique, et aussi dans d'autres dissolvants, il suit les règles générales : un même poids de ce corps donne, dans toutes les solutions, un même nombre de particules; on dit alors que le tannin est à l'état de « dissolution véritable ». Mais dans l'eau, il ne subit qu'une dissociation imparfaite; il donne des monades moins nombreuses et, par conséquent, plus volumineuses et plus complexes : on dit qu'il est alors à l' « état colloïdal ».

C'est dans les solutions véritables que la matière atteint le terme extrême de sa dissociation. Pour fragmenter un morceau de sucre, on ne connaît pas de moyen plus parfait que la dissolution. Les monades simples que ce corps donne dans l'eau peuvent bien encore être subdivisées, mais ce n'est qu'au prix d'actions chimiques par lesquelles l'individualité du sucre disparaît. Dans un moût sucré qui fermente, on constate

ainsi que le nombre des monades augmente graduellement, sans qu'on ajoute de matière; mais le liquide d'abord « sucré » devient « alcoolisé »; les fragments des monades primitives qu'on retrouve dans le moût fermentés ont, non plus des particules de sucre, mais des particules d'alcool. On applique spécialement le nom de « molécules » aux monades simples des dissolutions véritables, aux parcelles ultimes et insécables d'un corps. A l'état colloïdal, au contraire, la division de la matière n'est pas poussée si loin : les molécules du tannin, libérées dans l'acide acétique, restent réunies dans l'eau en monades plus complexes et moins nombreuses, en grains grossiers, qu'on doit concevoir comme des *groupes de molécules ultra-microscopiques et insolubles*; ces groupes de molécules de matière inanimée ont ainsi les mêmes caractères essentiels que les « micelles » de la matière organisée.

Les colles, les gommes, les gélatines, les encres, l'amidon prennent dans l'eau, comme le tannin, l'état colloïdal. Les solutions que donnent ces corps se distinguent d'ailleurs souvent par une opalescence ou par des colorations caractéristiques et se placent ainsi, à première vue, entre les liquides franchement troublés par des poussières en suspension et les solutions limpides où la matière atteint l'état moléculaire, entre une eau boueuse et une eau sucrée. Enfin, par l'emploi des dispositifs même qui ont permis de distinguer les microbes invisibles, on a pu aussi voir dans certaines solutions colloïdales de minuscules granules autonomes, qui apparaissent encore comme des points brillants infiniment déliés et animés de mouvements actifs. A l'état dilué, en un mot, les colloïdes présentent tous les caractères apparents des cultures de microbes invisibles.

Mais ce n'est pas encore là, peut-être, leur aspect le plus suggestif. Quand on évapore en partie le liquide d'une solution colloïdale, les monades se réunissent en trames spongieuses : il se forme des gelées ou des empois épais qui se gonflent dans l'eau avant de s'y dissocier et qui gardent longtemps une forme et une individualité. Dans ces conditions nouvelles, les colloïdes prennent l'aspect qu'avait le Bathybius. La gelée colloïdale du Bathybius possède évidemment la struc-

ture micellaire autant que les microbes invisibles ou que la matière vivante en général. Il faut admirer, en définitive, la sagacité dont Huxley fit preuve quand il reconnut par un simple examen l'analogie des substances colloïdales et des substances vivantes; cette analogie a acquis toute sa précision par la convergence des théories qui résument les observations des naturalistes et les expériences des physiciens.

Quelque chose manque, cependant, pour justifier entièrement la comparaison entre l'état vivant et l'état colloïdal : les biologistes, pour arriver à la conception des micelles, ont lié le problème de l'accroissement au problème de la structure; il reste donc à savoir si les colloïdes simples sont encore comparables à la matière vivante par leurs modes de croissance et de formation. Dans l'état actuel de nos connaissances, cette question ne comporte pas de réponse définitive; on peut pourtant la préciser par des exemples.

Quand on laisse du bouillon limpide dans un récipient, il ne tarde pas à se troubler et des microbes y pullulent. Si ces microbes sont visibles, on constate qu'ils se reproduisent par des divisions répétées; s'ils sont ultra-microscopiques, on admet encore qu'ils se multiplient par le même moyen. Dans ce dernier cas on fait une hypothèse entièrement vraisemblable, mais dont la preuve directe manque. Une seule certitude est acquise : on sait, depuis les travaux de Pasteur, qu'il faut un germe, un microbe initial, pour que le phénomène se produise; le bouillon stérilisé par la chaleur et gardé en vase clos reste limpide; des microbes, visibles ou non, ne s'y forment jamais par « génération spontanée ».

Si, de même, on laisse une dissolution d'acétate de fer dans un flacon, on la voit bientôt brunir et se troubler; il s'y forme des quantités de plus en plus grandes d'oxyde de fer colloïdal qui, finalement, se rassemble au fond du vase en une sorte de gelée. Le simple aspect des phénomènes ne révèle pas de différence essentielle entre ce mode d'accroissement d'un colloïde minéral et le mode d'accroissement d'une matière vivante. Mais ce qu'on ignore, c'est le « mode de naissance » du colloïde minéral. Une solution limpide d'acétate de fer, mise en vase clos et privée de toute trace d'oxyde de fer, se troublerait-elle encore avec le temps? L'oxyde de fer colloïdal

est-il produit par génération spontanée? C'est ce qu'aucune expérience ne peut encore nous apprendre.

Il est utile, cependant, de rappeler ce que l'on sait, à ce sujet, des cristaux, mieux connus que les colloïdes. La propriété remarquable de l'accroissement à partir d'un germe se présente, dans certains cas, pour le cristal comme pour l'être vivant. Des cristaux de glycérine peuvent se former dans ce liquide quand on y sème un germe et cependant ne naissent pas communément par génération spontanée; ces cristaux même étaient restés inconnus jusqu'au jour où l'on découvrit, par hasard, les premiers germes de glycérine cristallisée, qu'on a depuis propagés par semis. Mais, dans le monde des cristaux, cette propriété n'est pas d'une généralité absolue : les cas sont nombreux, au contraire, où des germes cristallins peuvent se former spontanément dans un liquide. Le pouvoir ou l'incapacité de génération spontanée sont ici deux cas possibles, entre lesquels on ne peut pas établir de distinction tranchée. Si même les colloïdes étaient reconnus, dans certains cas, capables de naître spontanément, il ne s'ensuivrait pas fatalement qu'on doive renoncer à la comparaison de l'état colloïdal et de l'état animé.

Au reste, la comparaison entre colloïdes et matière vivante, qui demeure imprécise sur ce point, prend par ailleurs une force nouvelle : les biologistes, en poursuivant l'étude de la respiration, de la fermentation et de la maladie, arrivent à des notions qui sont connues des chimistes et des physiciens; de ce côté encore, c'est à des propriétés banales des colloïdes qu'il semble qu'on doive ramener les propriétés caractéristiques de l'être vivant.

IV

Les fermentations et les putréfactions apparaissent comme les phénomènes naturels les plus communs par lesquels des matières chimiques complexes sont ramenées à des états plus simples. L'idée que de semblables phénomènes ont un rapport étroit avec la vie est d'origine assez ancienne : Mitscherlich lui donnait une forme imagée en disant que « la vie

n'est qu'une pourriture », et, quand Claude Bernard voulait plus tard indiquer que l'état vivant est toujours accompagné et caractérisé par la simplification, la destruction de matières complexes, il aboutissait à cet énoncé paradoxal : « la vie, c'est la mort ». Mais au temps même où l'on sut que la vie s'accompagnait de phénomènes de cet ordre, on pouvait croire que les fermentations comme les combustions étaient possibles en l'absence d'êtres vivants, et l'on envisageait la transformation d'un moût sucré en boisson alcoolique comme une simple réaction chimique. Il semblait, en conséquence, que les phénomènes chimiques de la vie avaient un caractère banal et que les seuls progrès de la chimie pure suffiraient à les expliquer. Ce fut, en un temps, le plus grand espoir des théories « matérialistes ». L'œuvre de Pasteur sembla ruiner cet espoir, et ce fut sans doute la raison essentielle des polémiques ardentes qu'elle souleva.

On peut dire, d'un mot, que Pasteur présenta les fermentations en général comme des phénomènes « cellulaires ». Partout où l'on croyait connaître la fermentation comme un phénomène autonome, il chercha la cellule vivante, active, et il la découvrit. Il eut le génie de comprendre que les cellules microscopiques d'une levure, disséminées dans la cuve où une fermentation s'accomplit, ont en définitive le même rôle que celles qui forment par leur réunion le corps d'un animal ou d'une plante. Certes, entre ces deux cas il existe, en première apparence, un contraste frappant que notre langage même exprime. Dans la cuve, où le moût se transforme en vin, les minimes globules de la « levure » vivante n'attirent pas l'attention : c'est le liquide bouillonnant qui la fixe ; on dit que « le moût fermente », et cette expression même indique qu'on fait abstraction de la levure qu'il contient. Quand on se trouve, au contraire, en présence de la masse volumineuse d'un animal ou d'une plante, on dit que « l'être respire » en rapportant le phénomène à la matière vivante même et non aux aliments que l'être a absorbés et qui constituent pourtant, en réalité, le combustible qui se transforme. Les deux cas, cependant, sont exactement comparables : quand les cellules de l'être sont devenues inertes après sa mort, toutes les matières combustibles, que son corps contient encore, cessent

de se transformer et la respiration s'arrête ; de même, quand on a chauffé un moût sucré assez pour y tuer les cellules vivantes des microbes qu'il renferme, les transformations chimiques sont suspendues ; il cesse de fermenter. L'existence de cellules vivantes est, dans un cas comme dans l'autre, une condition nécessaire : si l'on avait voulu, après les travaux de Pasteur donner une stricte logique au langage, on aurait dû dire que « la levure fermente » comme on dit que « l'être respire ».

Ainsi, le problème de la fermentation ou de la respiration s'est trouvé ramené, par une première analyse, à une question générale de physiologie cellulaire. Mais on n'est parvenu ainsi qu'à une notion provisoire : de ce côté encore, si l'on veut atteindre à une conception générale des phénomènes, il faut substituer une « théorie micellaire » à la « théorie cellulaire des fermentations » que le génie de Pasteur imposa.

La notion nouvelle, maintenant acquise, est que la cellule vivante, dans le phénomène de la fermentation, ne met pas en œuvre toute son organisation compliquée : elle se borne à fournir un colloïde qui produit la fermentation, en dehors même de la cellule. La fermentation reste bien le symptôme facilement appréciable de la vie d'une cellule ; mais, au même titre, le dégagement de fumée par la cheminée d'une usine est un symptôme de son activité, et, cependant, tous les mécanismes de l'usine n'interviennent pas dans cette production de fumée qui dépend uniquement de la combustion du charbon, de l'allumage du foyer. De même, la cellule de levure est une usine compliquée qui transforme le sucre en alcool, mais ce n'est là qu'un de ses actes que l'on peut isoler des autres. Si l'on broie mécaniquement des cellules de levure, de façon à détruire tous ces mécanismes complexes dont l'observation microscopique montrait le jeu, on obtient une matière colloïdale, inerte et désorganisée, qui, pourtant, suffit encore à provoquer le phénomène : dans un moût sucré, elle met en train le bouillonnement caractéristique de la fermentation et la transformation du sucre en alcool. Des cellules vivantes qui provoquent des fermentations on peut ainsi, en général, extraire des colloïdes inanimés, des « diastases » qui remplissent le même rôle que les ferments vivants.

Il a fallu en venir à ce point, dépasser la cellule du ferment

vivant et atteindre la micelle de la diastase colloïdale pour que les rapports de la respiration, de la fermentation et de la maladie, pressentis par Lavoisier et par Pasteur, apparussent sous une forme claire. Aujourd'hui, à côté des « diastases de fermentation », nous avons les « diastases de respiration »; celles-ci, extraites de cellules qui respirent, peuvent, quand on les place dans un liquide approprié, provoquer la combustion lente, le dégagement de gaz carbonique et l'absorption d'oxygène, qui caractérisent le phénomène de la respiration. Dès lors, l'analogie parfaite des phénomènes se dégage des complications qui apparaissaient au premier examen : on a bien « le liquide qui respire » comme on a « le liquide qui fermente », et il s'agit, dans les deux cas, d'une transformation de matière qui se produit en présence et par l'action d'un colloïde.

C'est en se plaçant au même point de vue qu'on peut aujourd'hui rapprocher les microbes pathogènes des microbes-ferments. De ce côté encore, on doute moins que jamais de la valeur des idées de Pasteur, et l'histoire des microbes invisibles l'a montré mieux qu'autre chose. Quand un homme succombe au tétanos à la suite d'une blessure, on ne doute pas qu'un microorganisme se soit développé dans la plaie. Mais de même qu'on a trouvé les diastases inorganisées des ferments vivants, de même on a obtenu les « toxines » actives des organismes pathogènes. En filtrant un bouillon de culture où vit le microbe du tétanos, on sépare de lui une matière inerte, incapable de développement, une « toxine tétanique » dont l'inoculation suffit pour donner à un animal les symptômes de la maladie. Par là, le pouvoir pathogène d'une cellule est apparu comme la propriété caractéristique de certains colloïdes simples qu'elle contient ; ainsi envisagé, ce pouvoir n'appartient plus seulement aux microorganismes : les cellules des glandes venimeuses d'un serpent sont pathogènes autant que les cellules isolées du microbe du tétanos, et le venin qui se sépare d'elles tue aussi sûrement que la toxine tétanique.

Cette puissance remarquable des êtres vivants, qui provoquent sans cesse la combustion, la fermentation ou l'épidémie, n'est donc pas une propriété d'ensemble, ni même une propriété cellulaire; il faut en définitive y voir une propriété de

certaines « micelles » ; il devient alors naturel qu'on la trouve chez des êtres aussi simples que les microbes invisibles et qu'elle puisse apparaître comme une des propriétés les plus générales que possèdent les êtres vivants. Seulement, ici encore, à partir du moment où l'on peut comprendre et préciser le sens de cette propriété générale, elle cesse d'apparaître comme une propriété caractéristique et distinctive de la vie ; elle devient une propriété de l'état micellaire, un caractère des colloïdes en général.

L'exemple le plus remarquable qu'on puisse citer d'un colloïde qui agisse à la manière des ferments est celui du « platine colloïdal ». On obtient ce corps en faisant jaillir un arc électrique entre deux baguettes de platine plongées dans l'eau pure; les particules de métal qui se détachent se disséminent dans le liquide et y restent suspendues, sans se déposer, à l'état de micelles. Ce colloïde métallique, qu'on sait faire ainsi de toutes pièces et, pour ainsi dire, grain à grain, présente des propriétés en tous points comparables à celles d'une diastase; il peut, comme elle, provoquer par sa simple présence des réactions chimiques diverses : à son contact, l'eau oxygénée se décompose, le sucre se transforme, l'alcool donne de l'acide acétique, comme il fait par l'action du ferment qui transforme le vin en vinaigre. Les « diastases inorganiques » viennent ainsi prendre leur place aux confins du règne minéral, à l'heure même où les limites du monde vivant s'étendent jusqu'à comprendre les premiers des organismes invisibles.

Le rapprochement de l'être vivant et des colloïdes les plus simples se complète enfin par une autre voie : ces diastases cellulaires ou ce platine colloïdal, qui montrent une puissance comparable à celle des ferments vivants, retiennent aussi quelque chose de leur fragilité. Comme les êtres vivants, les diastases sont détruites par la chaleur et sujettes aux actions des antiseptiques ou des poisons. Le platine colloïdal même n'agit plus quand il a été suffisamment chauffé, il est « tué » par le sublimé corrosif et « anesthésié » par l'acide cyanhydrique qui suspend son action. Et si, dans l'ensemble, les diastases simples sont un peu moins fragiles que les cellules complexes, si le platine colloïdal encore est un peu plus

résistant que les diastases, on ne trouve plus ici que des différences de degré moins facilement appréciables de jour en jour. La fragilité commune à tous les êtres est un caractère dont j'ai tout d'abord indiqué la relativité : il semble illusoire d'espérer qu'on pourra tirer de son étude un critérium décisif pour séparer les êtres vivants des colloïdes en général.

*
* *

A voir la marche des choses, il semble que le problème qui consiste à définir la vie ne sera jamais résolu, mais qu'il disparaîtra comme disparaissent chaque jour tant de problèmes mal posés, dont on arrive à ne plus concevoir le sens ni l'intérêt.

Quand les premiers observateurs prirent pour types des trois règnes de la Nature l'animal, la plante et la pierre, ils purent penser qu'ils créaient trois groupes d'objets dont la distinction serait toujours facile. Il a suffi des conceptions de la théorie cellulaire pour que le monde vivant s'unifiât, pour que zoologistes et botanistes pussent aborder en collaboration le problème essentiel de la cellule vivante, qui se posait à tous de la même façon. Un pas de plus est fait depuis que le « problème de la micelle » se substitue peu à peu, dans tous les domaines, au « problème de la cellule » ; une question fondamentale se précise dont la solution semble dépendre autant des efforts des biologistes que de ceux des chimistes et des physiciens.

Dès à présent, il ne semble pas illusoire de penser qu'il peut exister des conditions où un colloïde minéral soit capable, à la fois, de s'accroître et de mettre en train une réaction comparable à celles que cause la présence des micelles du platine colloïdal. Dans ces conditions, un colloïde simple présenterait, par sa structure et ses moyens d'action, les caractères essentiels qui ont fait admettre les organismes invisibles dans le monde vivant. S'ils connaissaient ces conditions précises, les hommes pourraient égaler la puissance légendaire du Créateur qui tira d'une fine poussière argileuse, pétrie en limon, d'un colloïde inerte, les êtres dont la terre devait se peupler.

NOËL BERNARD

PICRATE ET SIMÉON[1]

IX

MARIE GALANDE

Picrate, qui demeurait aux Ternes, et Siméon, qui demeurait à Levallois, avaient pris l'habitude de se retrouver, le matin, sur les sept heures, à la terrasse d'un petit café de la barrière, pour le déjeuner du réveil. Siméon, vu la saison chaude, remplaçait par un veston d'alpaga sa houppelande et par un canotier son chapeau de cuir bouilli. De telle sorte qu'on eût dit un bourgeois quelconque, n'eût été son fouet qu'il portait comme une badine. Tandis que Picrate absorbait un bol de café noir, puis un cognac, Siméon, sans hâte, trempait dans du café au lait deux croissants. Il n'allait chercher son fiacre qu'ensuite, quand il lui plaisait : car il était son maître, ayant, sur ses économies, acheté ses instruments de travail, — fiacre d'été, fiacre d'hiver et le cheval.

Il fait beau. C'est la fin de juillet. Après une soirée d'orage, il a plu, la nuit, longuement, en déluge ; et, ce matin, l'atmosphère est allégée. Il traîne au ciel des bouts de nuages, mais haut, pacifiques et qui s'en vont. Sur le sol, des flaques subsistent, de place en place ; elles n'ont pas fait de boue ; elles sont là, dans les creux de la route, comme dans des bassins minuscules. Un peu de vent les ride ; elles reflètent de la

1 : Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

clarté mate. On respire de la fraîcheur. On se hâte d'en jouir, car le soleil, qui déjà monte, est menaçant. L'après-midi sera torride et lourd; on profite du doux relâche. Les gens qui vont à leur travail ouvrent la bouche pour goûter l'air délicieux.

Picrate est arrivé, contre son habitude, avant Siméon. Il a mal dormi, à cause de l'orage. Il se frotte les yeux; il est de méchante humeur. Il a commandé son café noir, il le déguste, l'aimant très chaud. Il guette Siméon, s'impatiente, calcule que son bol sera vide quand Siméon viendra et que, pour tenir compagnie à ce camarade inexact, il lui faudra un second café noir : ennui de dépenser trop.

Siméon paraît. Il est dispos et presque joyeux. Il sourit et ses yeux sont vifs. Picrate l'accueille par ces mots :

— On a fait la grasse matinée?...

— Pas du tout! — riposte Siméon. — Je me suis levé dès l'aube... Bonjour, Picrate... Oui, et je me suis promené. C'était charmant. Il y avait de la rosée. Les feuilles, au Bois, luisaient et de petites gouttes brillantes s'en détachaient, tombaient sur l'herbe parmi d'autres. La terre buvait, peu à peu, tout cela, Et les oiseaux menaient un grand vacarme dans les cimes. Certains, parfois, descendaient et se plongeaient dans la mousse humide, pépiant et les ailes frémissantes. Quel magnifique instinct de volupté anime ces petits êtres, les précipite à leur plaisir et les fait palpiter à toutes les occasions agréables! Je les ai longtemps admirés et je suis revenu en flânant. Voilà.

Picrate dit :

— Tu t'intéresses à de petites choses.

— Ce n'est pas une petite chose, Picrate, cette allégresse de la nature matinale. Si tu avais été, comme moi, dès l'aurore, voir les oiseaux du Bois s'éveiller et faire leurs ablutions pour la commençante journée, tu n'aurais pas cette figure chagrine et mal contente. Qu'y a-t-il?

— Rien... j'ai sommeil. L'orage ne m'a pas laissé dormir.

— Médiocre mélancolie, Picrate! Il ne faut pas s'affliger pour de tels accidents. Participe à la douceur qui t'environne, et ris! Permets que je t'offre un peu de café encore, en l'honneur du beau temps, et tâche de te dérider. La vie, mon Picrate, est meilleure que tu ne l'imagines. Allons, allons!...

Et Siméon continua de bavarder. Picrate se désattristait. Une chanson, gentille et bien rythmée, éclata soudain :

Du mouron pour les p'tits... zoiseaux!
Régalez vos p'tits... zoiseaux!

Les deux amis y furent attentifs. Ils se turent et regardèrent. On ne voyait pas la chanteuse. Mais sa claire voix avait empli l'air de gaieté. La chanson reprit, cette fois plus proche ; et l'on eût dit qu'elle naissait de l'atmosphère, comme les anciens se figuraient que les abeilles sont produites par la chaleur de l'été. Picrate et Siméon, charmés, guettaient le retour des notes vibrantes et, lorsque la mélodie recommençait, souriaient et s'amusaient de la cadence.

Puis, au tournant de la rue, parut la chanteuse, en plein soleil, auréolée de cheveux de lumière, environnée de lumière vaporeuse, toute jeune, son panier au bras, cambrée, la tête en arrière, et annonçant éperdument le « mouron pour les petits oiseaux ». On distinguait à peine, dans l'éblouissement du soleil, son visage. Ce n'était que blondeur chantante et approchante. La claire silhouette avait des pas vifs et allègres qui marquaient le rythme accéléré du refrain. La voix jeune riait.

Puis, la chanteuse entra soudain dans l'ombre. Ses cheveux et sa robe secouèrent le soleil; et il tomba, comme de l'eau ruisselante à ses pieds. Dans l'ombre, elle devint, semble-t-il, de joyeuse, mélancolique, et de rapide, lente. Son allure s'apaisa et sa voix s'alanguit. Son vêtement perdit le luxe de la lumière et elle fut un papillon qui a plié ses ailes magnifiques et n'en montre plus que l'envers incolore. Plutôt, elle se ternit comme ces mares des villages, où le ciel se reflète un instant et qu'il laisse ensuite brunes et obscures. Elle s'amusa de la métamorphose et en joua subtilement. Elle se fit indolente, et chanta doucement, en traînant les mots de la complainte, en minaudant sur les « petits oiseaux ». Elle assourdit sa voix et amollit la cadence des sons à mesure qu'elle marchait moins vite.

Picrate et Siméon la regardaient et admiraient son bel enfantillage. Siméon dit :

— La petite folle!

— Est-elle gentille! — répondit Picrate.

Elle aperçut leurs yeux émerveillés et, inclinant la tête, un peu narquoise, un peu câline, elle continua de chanter, mais pour eux, et modula l'air en sourdine. Et elle s'arrêta devant eux, silencieuse. Elle demeura immobile quelques secondes. Et Picrate lui demanda ;

— Veux-tu prendre le café avec nous?

De la tête, elle fit signe que oui. Elle laissa glisser le long de son bras, vers sa main, le panier de mouron et vint s'asseoir auprès des deux amis. Elle déposa le panier, tendit à Picrate une main, l'autre à Siméon, et, comme à de vieilles connaissances, dit :

— Bonjour. Ça va?...

Picrate s'informa de ses goûts :

— Café noir, café au lait, autre chose?

— Une prune! — répondit-elle.

Elle considérait Picrate et Siméon, curieuse, étonnée. Elle dit à Siméon :

— Tu es cocher?... Je vois ça à ton fouet. Autrement, tu n'en as pas l'air. Tu es rigolo, tu sais... Et toi? — demanda-t-elle à Picrate.

— Moi, négociant.

— Ah!... Et qu'est-ce que tu vends?

— Pas grand'chose, — avoua-t-il, à cause de Siméon.

Elle les examinait tous les deux alternativement; et elle éclata de rire, en petite fille mal élevée, mais de si naturelle façon que Siméon se mit à rire, lui aussi. Picrate se fâchait :

— On t'invite, et tu te moques de nous?...

— Mais non, mais non! — fit-elle. — Je ne me moque pas. Je ris parce que vous êtes rigolos; je vous gobe.

L'arrivée de la prune, baignée d'alcool, la ravit. Elle battit des mains et elle fit claquer sa langue.

— Petite gourmande! — dit Picrate.

Et il lui expliqua le danger de l'alcool pris à jeun.

— Des bêtises! — répliqua-t-elle. — Moi, ça ne me grise pas; ça me réchauffe les idées et ça me donne de la philosophie.

— Tu es philosophe? — s'écria Picrate, gouailleur.

— Tiens! — répliqua-t-elle, — comme une autre!

— Qu'est-ce que c'est, ta philosophie?

— Dame! de ne pas me faire des misères à propos de rien. De rire, quoi?... C'est pas ça, la philosophie?

— Tout à fait ça et rien de plus! — affirma Siméon, tandis que Picrate plaisantait.

— Bien sûr, — dit-elle. — Et qu'est-ce qu'il a, lui, à me chiner?

Elle toisa Picrate, malicieuse, et affecta d'examiner le chariot de bois hissé sur la banquette. Picrate fit semblant de ne rien remarquer. Il roula une cigarette, en sifflant, et prit son air crâneur.

Siméon s'était accoudé à la table et, le menton dans la paume de sa main, contemplait le visage enfantin, rieur, les cheveux blonds ébouriffés, d'une pâleur singulière, les doigts fins et longs, mal entretenus, le corsage de toile bise qui dessinait le buste souple, et surtout les yeux, qui étaient grands et d'un vert glauque. Les regards de la jeune fille et ceux de Siméon se rencontrèrent. Siméon fut intimidé, il sourit gauchement. Elle dit :

— Tu me reconnaîtras!

— Comment t'appelles-tu? — lui demanda Siméon.

— Devine! — fit-elle.

— Que sais-je?

— C'est un nom d'île, à ce qu'il paraît. Et d'une île très loin, mais je ne sais pas où. A l'école, on me l'a montrée sur la carte. Ça ne m'a rien dit, moi, tu comprends... Marie Galande, tu connais ça?...

Picrate triompha :

— Parbleu! c'est dans les Antilles!

Et il rectifia :

— Marie-Galante, du moins.

— Galante ou Galande, moi, ça m'est égal... Je suis une enfant trouvée. On m'a ramassée rue Galande, proche Notre-Dame. Alors, on m'a nommée Marie Galande, pour rire, il faut croire. C'est rigolo, j'y pense quelquefois, à cette île!...

— Tu fais bien! — reprit Siméon. — C'est une île très mémorable. Elle vit une aventure merveilleuse, il y a cinq siècles passés... Imagines-tu cela, cinq siècles? Suppose que vingt-cinq petites filles comme toi vivent l'une après l'autre, l'une survenant quand l'autre est partie, le temps que tu as vécu :

voilà cinq siècles à peu près. Eh bien! avant la naissance de ces vingt-cinq petites filles, une nuit, Marie-Galante, — l'île, par delà les Océans, — vit approcher une petite lumière, presque au ras de l'eau, toute petite et si vacillante qu'à chaque instant il semblait que les vagues allaient la mouiller et l'éteindre. Elle sautait et s'enfonçait et revenait à la surface... C'était une lanterne qu'avait mise au mât de sa barque fragile Christophe Colomb. Marie-Galante, après le terrible voyage, lui fut hospitalière, et, en reconnaissance, il lui donna le nom de sa barque, la plus précieuse chose qu'il eût, la *Sainte-Marie*...

— Il n'a pas fait naufrage?

— Non... Que veux-tu?...

— C'est loin, dis? Et on y est nègre?

— Très loin, si loin que je ne sais pas t'expliquer ces distances!... Loin dans l'espace comme, dans le temps, l'histoire que je t'ai racontée... Et il y a des nègres, en effet...

— Tous les nègres viennent de là?

Picrate riait. Elle se fâcha et dit :

— Tu fais le malin, et tu n'en sais peut-être pas plus long que moi.

Picrate s'esclaffait avec orgueil. Mais Siméon continua :

— Non, pas tous, mais il y en a beaucoup, dans ton île, et des arbres qui ne ressemblent pas à ceux d'ici, et de grandes fleurs rouges qui sont du poison, et des oiseaux de paradis et des singes...

— Je voudrais y aller! — dit-elle.

Et elle fut rêveuse, une minute. Puis elle admira Siméon :

— Tu es savant, toi! Pourquoi que tu ne t'établis pas maître d'école, plutôt que cocher?

— Et toi, — répondit Siméon, — Marie Galande qui es si gentille, pourquoi n'es-tu pas autre chose qu'une petite marchande de mouron?

— Ah! — dit-elle, — ça n'est pas l'occasion qui m'a manqué, mais j'ai mauvaise tête...

— Tu aimes la liberté, petite Marie Galande?

— Oui.

— Et moi!...

Ils devinrent silencieux, tandis que Picrate fumait et affec-

tait l'insouciance. Mais, à la dérobée, il regardait la jeune fille avec entrain. Et, si leurs yeux se rencontraient, il souriait. Marie Galande n'y fit guère attention.

— Si j'aime ma liberté !... — reprit-elle. — Tiens, j'avais un ami. Je l'ai quitté parce qu'on s'aimait trop : je n'étais plus libre...

— Il était méchant ? — demanda Picrate.

— Non ! pas du tout ! — répondit-elle. — Ça n'est pas lui qui m'enlevait ma liberté. C'est moi, parce que je l'aimais trop. Je ne pensais plus qu'à lui. Je me suis dit : « Ça ne vaut rien, ces affaires-là. Pense à toi, Marie Galande, et même pas trop... » Voilà.

Picrate voulut objecter :

— Si tu l'as quitté comme ça, c'est que tu ne l'aimais pas, évidemment. Tu ne l'aimais pas !...

— Je te dis que si ! — répliqua-t-elle avec colère. — Je le sais mieux que toi ! J'en ai eu assez de chagrin !...

Comme Picrate allait argumenter, elle tapa de ses deux mains rageuses sur la table de tôle et répéta, pour qu'il se tût :

— Je te dis que si ! je te dis que si ! je te dis que si !...

Elle fut sur le point de pleurer. Picrate consentit :

— Je veux bien, moi. Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Picrate vaincu, elle se calma peu à peu... Un marchand de fleurs passa. Siméon fit l'emplette d'une belle rose et l'offrit à Marie Galande. Elle eut vite arraché les épines et fourré dans ses cheveux la tige longue, de telle façon que s'inclinât vers sa tempe la rose, de nuance plus vive que ses cheveux et de même couleur. Elle fut habile à ce jeu de coquetterie et demanda :

— Je suis jolie ?

Les yeux de Picrate et de Siméon lui répondirent. Elle se leva, reprit à son bras son panier, tendit à Picrate sa main libre et dit :

— Toi, tu es méchant !...

Puis à Siméon, et dit :

— Toi, tu es gentil !...

Et elle s'éloigna.

— On se reverra ? — criait Picrate.

— Oui, oui ! — fit-elle.

Et elle recommença, de sa voix claire et gaie, la chanson du « mouron pour les petits oiseaux ». Les deux camarades la regardaient et l'écoutaient. Elle tourna au coin d'une rue, bientôt. Ils ne la virent plus et entendirent, décroissant, le refrain monotone.

— Elle est aussi un petit oiseau ! — dit Siméon.

— Bien ! — répondit Picrate.

Il était d'une terrible humeur. Il partit brusquement, sans permettre que Siméon payât son deuxième café noir ni son cognac. Il grogna dans ses moustaches :

— Si j'avais encore mes jambes, ça ne se passerait pas comme ça... Et puis, si tu la veux, je te la laisse !

Siméon dédaigna de répliquer.

X

LES AMOURS DE SIMÉON

Elle revint les matins suivants, variable selon le temps qu'il faisait, bien que sa chanson fût la même et le même aussi son costume. Et Siméon lui savait gré d'être changeante ainsi, il l'appelait : « Petite Marie couleur du temps... »

Un jour, elle arriva toute trempée, par la pluie battante. Elle courait et s'amusait à chanter le mouron, pour rien, sans regarder si des clients lui faisaient signe : les rues étaient désertes. Siméon la gronda :

— Petite folle ! les rhumes... les bronchites...

Mais elle dit :

— C'est bon, la pluie. J'aime ça. Les gouttes d'eau vous font froid aux épaules, et ensuite chaud ; on sent le chien mouillé... Et ton ami ? — demanda-t-elle.

Picrate n'était pas venu, à cause de l'averse, sans doute.

— Tant mieux ! — fit-elle ; — je ne l'aime pas.

Comme elle frissonnait, Siméon voulut qu'elle se réfugiât

auprès du fourneau de la cuisine. Elle se divertit des vapeurs qui montaient de sa robe humide. La servante lui prêta un fichu de laine, et elle s'y emmitoufla, douillette, avec des mines...

Et puis elle prit un punch, pour se réchauffer. Elle affirmait :

— C'est rudement délicieux !

A demi-voix, elle ajouta :

— Merci...

Et ses yeux se firent très doux et gentils vers Siméon. Il s'attendrit et eut peur de le laisser voir.

Elle était pâle et tremblante ; elle éternua.

— Tu seras malade ! — dit Siméon.

Elle fit l'enfant gâtée et répondit :

— Certainement. Un rhume, s'il vous plaît !... Et je mourrai... Mais oui, je mourrai : ça me changera... Tu auras du chagrin ? dis, un peu de chagrin ?...

Siméon devint sérieux, non qu'il craignît cette extrémité : il constatait seulement qu'il avait pour cette petite fille plus de goût déjà qu'il n'osait se l'avouer à lui-même.

Elle continuait son jeu mutin :

— Un tout petit peu de peine pour Marie Galande qui est morte... Et c'est toute la peine que fera Marie Galande en mourant.

— Tu n'as personne ? — demanda Siméon.

— En fait d'amoureux ? Non, personne, pour le moment. Pas de parents non plus, puisque je t'ai dit que je suis une enfant trouvée... J'ai bien ma grand'mère, avec qui je demeure : ce n'est pas ma grand'mère ; je l'appelle comme ça pour lui faire plaisir. Elle est vieille comme tout... et pas bonne !...

— Pourquoi restes-tu avec elle ?

— Parce qu'il faut bien qu'on me surveille. Ça m'empêche de faire trop de bêtises... J'en fais tout de même !

La pluie avait cessé. Sur les vitres du cabaret, de grandes traînées humides achevaient de couler et des gouttelettes parfois se détachaient et se précipitaient, avec le reflet des maisons en miniature. Marie Galande tâchait de se regarder au petit miroir de l'une d'elles, puérilement : elle aperçut Picrate, qui traversait la rue, cahin-caha, et charriait avec lui de la boue. Elle se recula et, riant aux éclats, cria presque :

— Un colimaçon !

Et, tandis que Siméon, surpris de cette gaieté soudaine, se penchait pour en vérifier la cause, elle continuait :

— Tu sais, après l'orage, les colimaçons qu'on voit sortir de leurs trous et traverser les chemins...

Siméon, malgré lui, s'égaya. Mais, de la rue, Picrate avait remarqué le manège, et, quand ses yeux croisèrent ceux de Siméon, ils étincelaient de fureur. Un instant, il fut sur le point de s'en retourner. Il s'arrêta et disposa ses fers à repasser pour une volte. Puis il se décida brusquement, et, de son mieux, fonça sur le cabaret. Il en grimpa les trois marches d'un seul coup ; il se dirigea vers le comptoir et mit toute sa violence à commander son café noir, sans s'occuper de ses amis. Siméon l'appela :

— Picrate, nous sommes ici !

Il ne répondit pas. Marie Galande dit :

— Laisse-le, s'il boude.

Siméon insistait. Picrate déclara majestueusement :

— Je ne veux pas être de trop. Si je gêne votre intimité !...

— Viens donc, Picrate, — reprenait Siméon. — Nous sommes entrés à cause de la pluie, et nous te guettions...

— Et puis, tu sais, — dit Marie Galande impatientée, — on ne fait rien de mal : faudrait pas avoir l'air...

Picrate haussa les épaules, avec mépris. Siméon dut apaiser Marie Galande, qui se fâchait. Picrate resta devant le comptoir, comme qui se dépêche et n'a point le cœur à baguenauder. Il trempa ses moustaches dans le bol, se brûla, souffla et but à petits coups rapides. Il régla et sortit, sans bonjour ni bonsoir, l'air farouche et digne à l'excès.

— Il est fou ! — décida Marie Galande.

— C'est un pauvre diable, — répondit Siméon, — qui n'a pas eu de chance dans la vie. Il serait volontiers coureur, et il manque de jambes. Qui sait s'il ne t'aime pas? Il a le cœur sensible et le tempérament prompt. Peut-être qu'il pleure, maintenant, par ta faute, tel que je le connais...

— Vrai? — fit-elle.

Marie Galande et Siméon, tous deux émus de sentiments divers et qu'ils ne songeaient plus à exprimer, se turent.

Siméon regardait, dehors, le ciel s'éclaircir et le soleil luire déjà; Marie Galande, avec sa petite cuiller, étendait sur la toile cirée de la table des gouttes de punch en dessins nonchalants. Elle conclut tout haut :

— Il ne serait pas vilain garçon, s'il avait des jambes...

— Certes! — dit Siméon; — je le crois digne d'être aimé.

— Ça, — répliqua-t-elle, — c'est autre chose. Mais tu penses qu'il pleure à cause de moi?

— C'est possible, — répondit Siméon.

Car il ne pouvait douter du désir de Picrate. Seulement, il aperçut Marie rêveuse et troublée : il redouta qu'elle ne fût inquiète de scrupules trop charitables et de projets qui lui déplurent. Il ajouta très vite :

— Je n'en sais rien ; je n'en sais rien du tout...

Et il sentit que son cœur chavirait. Il voulut parler, pour interrompre ce silence qui l'angoissait ; et il dit :

— Au revoir. Allons travailler!...

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il les regretta. Il lui sembla que toute la journée sans elle serait longue et affreuse. Mais Marie Galande s'était levée, avait repris son panier, rendu le châle à la cuisinière. Elle partait. Siméon, quand il la quitta, fut touché de sa gentillesse.

— Tu es — lui dit-il sans y songer — une très bonne petite fille.

Ensuite il se désola de cette phrase : Marie n'y verrait-elle pas un encouragement à trop de bonté?... Siméon crut que son cœur se pinçait. Et il épiloguait avec lui-même :

« On cause, on bavarde ; on ne sait pas si l'on répond à des paroles énoncées ou bien à des pensées que l'on devine : on embrouille tout... Et de là vient le malentendu, plus redoutable si les âmes sont plus proches et commencent à causer lorsque les lèvres continuent leur bavardage... »

Cependant une voix profonde et impérieuse répétait en lui : « Je ne veux pas! Je ne veux pas!... » Une autre ripostait : « Que t'importe? Cette petite fille n'est pas ta maîtresse!... » Une autre riait; une ricanait. Mais une autre encore dominait cette discordance, d'un murmure confus où des mots d'amour balbutiaient; elle tremblait...

Et Siméon se dit, narquois envers lui-même :

« Si tout le monde parle à la fois, dans mon subconscient, à qui vais-je entendre ?... »

Jusqu'à la nuit tombée, il promena des gens à travers Paris. A chaque instant, il croyait rencontrer Marie Galande. Il savait bien que ce n'était pas elle; mais, occupé de son souvenir, il prêtait à maintes femmes sa ressemblance. Et il se demandait : « L'aimé-je, en vérité ? » Aussitôt, les voix nombreuses et diverses résonnaient à qui mieux mieux. Pour les obliger à se taire, il affirmait : « Je suis un vieux fou ! » Et il s'efforçait de divertir son attention. « *Turpe*, se disait-il parfois, *turpe senilis amor !...* » Mais il se sentait jeune, avec émoi.

La journée finie, il résolut d'aller, comme à l'ordinaire, rejoindre Picrate. Car il aimait ce camarade, somme toute, et ne voulait pas se l'être aliéné... Picrate n'était pas à leur rendez-vous habituel. Picrate n'était pas non plus chez lui. Siméon le chercha, l'attendit, et l'aperçut enfin qui cheminait, la tête basse. Il l'approcha. Picrate, en le découvrant, secoua ses poings et grogna; de bonnes paroles l'amadouèrent un peu. Il consentit à revenir en arrière, à s'attabler pour un bock et une anisette. Mais il demeura sombre et silencieux. Tout le temps qu'ils furent à la terrasse du café, il ne desserra guère les dents que pour fumer, boire et bâiller. Siméon renonça bientôt à le tirer de son mutisme, et il pensait à part lui : « Souffre-t-il ou veut-il m'en faire accroire ?... Et, s'il souffre, est-ce dans son orgueil ou dans son cœur ?... Et cela, le sait-il lui-même ?... S'il ne voit pas plus clair en soi que je ne fais, je l'interrogerais en vain... » Mais il lui fut donné de voir, à plusieurs reprises, le visage de son ami se contracter et ses paupières frémir comme pour des larmes qui ne coulaient point. « Il ne sait pas lui-même sa misère, — conclut Siméon ; — moi, je la devine : elle est toute de vanité blessée douloureusement... »

Siméon s'attrista de Picrate et eut pitié de lui.

Quand ils se séparèrent, quand il eut la main de Picrate dans la sienne et la sentit chaude de fièvre, cette pitié qu'il éprouvait augmenta jusqu'à le gêner; Il dit, à contre-cœur :

— Tu sais, elle te trouve joli garçon !...

Picrate eut un sursaut de joie et demanda :

— Elle te l'a dit ?

— Certainement ! — répondit Siméon ; — je ne l'invente pas.

Cette fois, ce fut Siméon qui rompit l'entretien. Picrate l'eût prolongé volontiers. Siméon brusqua les adieux :

— A demain, — fit-il, — à demain !...

Tandis qu'il regagnait son logis, une voix chicaneuse discutait en lui : « Elle n'a pas dit qu'il fût un joli garçon, mais : pas vilain. Pas vilain, seulement; et encore, s'il avait des jambes !... » Il condamna cette subtilité. D'ailleurs, il n'arriva point à chasser la hantise d'images impures et qui le tourmentaient. En vain, ses pas scandaient l'alternance de ces deux mots : « Vieux fou !... vieux fou !... » que ses lèvres bientôt articulèrent distinctement. Et sa tête lui pesa.

Il eut de la peine à s'endormir. Mais, à l'aube, il se réveilla dispos et lucide. Les voix confuses du tréfonds de sa pensée se taisaient, et il avait assez de silence dans l'esprit pour se pouvoir parler à lui-même comme à un interlocuteur attentif. Il se tenait des propos sages :

« Hier, Siméon, tu battis la campagne. Crains de te perdre. A ton âge, tu serais malhabile à te retrouver. Tu n'es pas amoureux, Dieu soit loué ! Mais tu as été sur le point de croire que tu l'étais ; et cette simple erreur pouvait te mener à des bêtises. C'est la même chose, pour un instant, d'être amoureux ou de se figurer qu'on l'est. Note que tu risquais de le devenir. Et te vois-tu, Siméon, tenter encore l'aventure d'être heureux ? Tu as l'expérience, cependant, de ces turlutaines : tu ne t'en es tiré jadis qu'à ton détriment. Cette philosophie que tu t'es composée et qui, tout compte fait, te réussit, est fragile : veille à ne la point risquer... Laisse cette petite fille, Siméon ! Elle est gentille ? Raison de plus ! Elle est mélodieuse et spontanée ? Laisse-la !... Picrate ? Eh bien, Picrate et toi, cela fait deux. Renonce à gouverner Picrate. Gouverne-toi, c'est assez. Et, quant à ce matin, va prendre ton café au lait... ailleurs, où tu voudras, excepté là-bas justement où tu rencontrerais cette petite fille et, sans doute, aussi ce Picrate. Va, mon Siméon !... »

Il se leva et s'en fut chercher, de très bonne heure, sa voi-

ture. La matinée était belle, sereine et chaude. Il attela son cheval gaiement; il lui parlait comme à un camarade et l'encourageait. Monté sur le siège, il sortit. Il fit le tour de la place Péreire, suivit l'avenue de Villiers, rebroussa chemin. Les clients dormaient... Il n'en avait cure. Puis il calcula : « Dans vingt minutes à peu près, la petite arrivera... » Il n'était pas à cinq minutes de cette rue où elle viendrait : il se méfia de lui-même et crut qu'il l'irait rejoindre. N'irait-il pas?... Un couple embarrassé de valises et de cartons à chapeaux l'appela, grimpa dans son fiacre et sembla honteux d'avouer une destination lointaine :

— Gare de Lyon!...

— Très volontiers! — acquiesça Siméon, de telle sorte qu'il émerveilla les voyageurs.

Et pendant qu'il les conduisait, au trot régulier de sa bête, il songeait : « Monsieur et madame, vous êtes les instruments de la destinée. Comment n'obtempérer point à vos désirs? Vous avez, sans le savoir, reçu la mission de m'éloigner d'ici précisément à l'heure où Marie Galande y apparaîtra, chantant au soleil le mouron des petits oiseaux. Vous croyez que je vous conduis à la gare de Lyon : c'est vous qui m'y conduisez. »

Mais, à mesure qu'il s'éloignait, une mélancolie pénétrante comme l'humidité d'automne tombait sur lui. Place de la Concorde, il consulta sa montre et pensa : « Elle arrive. Elle dit bonjour à Picrate... » Puis il pensa : « Ils causent. Elle a pitié de Picrate; et Picrate, malin, s'applique à lui faire pitié davantage... » Siméon, sans le vouloir, imaginait la scène.

A la gare de Lyon, ses clients débarqués, il marauda quelque temps. Puis, soudain, la tristesse lui fut trop grande d'avoir à passer toute la journée loin de Marie Galande, sans la revoir. Il supputa qu'en se dépêchant beaucoup il arriverait peut-être à temps, qui sait?... Il fouetta son cheval... Non, impossible : elle serait partie. Impossible!... Impossible, à moins que Picrate ne l'eût retenue à causer plus tard que de coutume... Lui faisait-il la cour?... Cette seule idée suffisait à exalter Siméon. Et la rage le prit d'être là-bas. Il galopait... Une automobile risqua de le détruire : il n'entendit

même pas les injures de l'impatient chauffeur et des passants... Ensuite, des gens pressés que tentait son allure lui firent signe. Il répondit qu'il s'en allait relayer. Et il claqua son fouet et il sourit d'une telle escapade. Parlant haut, il disait :

— Place à l'amour !... Laissez passer l'amour !... Je suis un bien jeune amoureux qui s'en va retrouver sa belle. Gare, gare !...

Il se narguait lui-même et, se narguant, se jouait à lui-même la comédie, car il était cet amoureux, en vérité. Il se demanda : « Ne suis-je pas un peu fou ? — Qu'importe ?... » se répliqua-t-il... A mesure qu'il approchait, sa nervosité croissait. Il n'osait plus regarder l'heure ; il n'osait plus s'interroger sur les chances de l'entreprise... Le cheval glissa ; il le retint par les guides, tendues de toute sa force. Il détesta la bête, qui, en tombant, l'eût retardé par trop. Il la cingla de son fouet frénétique.

... Marie Galande n'était plus là ; Marie Galande était partie, — depuis combien de temps ? il n'eut pas le courage de s'en informer... Il commanda un café, par respect humain. Puis tel fut son poignant ennui qu'il se déclara, tout bas : « Je suis ridicule. »

Il essaya de calmer le frémissement continu de ses nerfs. Ses mains saisirent les guides avec impétuosité. Le cheval secoua la tête et, las, se mit en branle. Siméon, qui l'aimait, s'attrista de le voir si vieux.

« Où irons-nous, ce vieux cheval et moi ? — se demandait-il. — Comme d'habitude, un peu partout, au gré de fantaisies étrangères. Comme d'habitude, nulle part, en somme !... »

Et il se répéta maintes fois ce « nulle part », qui, contre l'habitude, l'affligea. Il se disait : « Nous irons nulle part, toute la matinée et l'après-midi. Tel est le vide affreux de nos destins. Pourquoi n'être pas au soir déjà ? Qu'est-ce que cette vie si lentement usée, et sans ferveur ?... »

Le soir, il rencontra Picrate. Picrate, joyeux et cordial, l'accueillit le mieux du monde et le remercia :

— Je te remercie de n'être pas venu ce matin.

Siméon sentit affluer le sang à ses joues et à ses tempes.

— Pourquoi ? — fit-il.

— A cause de la petite, — répondit Picrate. — Je vois que tu

me la laisses : c'est gentil à toi... Tu sais, je l'adore ! Hier, j'ai cru que tu voulais me la prendre. Maintenant, je peux bien te le dire : je t'aurais tué, Siméon, si tu me l'avais prise... Tu n'as pas besoin de rire : c'est comme ça. Quand je suis toqué d'une femme, il me la faut, à moi !... Mais, puisque tu y renonces... Tu y renonces, n'est-ce pas ?...

Il parlait avec volubilité. Siméon répondit :

— Je n'ai pas à y renoncer. Elle n'est pas à moi, pas plus à moi qu'elle n'était hier à toi. Si elle s'est donnée à toi aujourd'hui...

— Tu n'y renonces pas ? — lança Picrate.

— Je te répète que, si elle s'est donnée à toi aujourd'hui, je n'ai pas à y renoncer, pas plus que tu ne renonces à mes jambes : on renonce à ce qu'on possède. La possèdes-tu ?...

— En tout cas, je la posséderai.

— Eh bien ! alors, mais alors seulement, tu pourras renoncer à elle. Provisoirement, tu l'espères. Voilà.

— Mais toi ?

— Moi, je ne renonce à rien, je te l'ai dit, devant que de posséder rien... Quant à espérer, non, tout compte fait, non !...

Siméon s'étonna d'avoir ainsi ergoté sur des mots ; et il comprit la passion violente qui est au fond de la scolastique. Mais Picrate s'inquiéta d'une telle taquinerie. Et il revint à son propos : il réclamait une réponse nette, tandis que Siméon, par fine méchanceté, s'obstinait à des circonlocutions.

Alors Picrate se mit à geindre, à se lamenter sur son triste sort, à se dire infirme et digne de pitié : — certes, il n'aurait pas attendu de Siméon cette dureté de cœur ; Siméon, sans doute, avait beau jeu à rivaliser avec lui, à lui ravir ses amours... Eh bien ! il était las de vivre, s'il ne trouvait même pas en son meilleur ami un peu de commisération...

— Prends-la ! — conclut-il. — Je te l'abandonne ; prends-la !

Il dit ces mots d'une si pathétique voix qu'il en fut ému lui-même et fondit en larmes. Il bredouillait des plaintes dans son mouchoir. Bientôt il sanglota. Siméon le voulut consoler. Il y tâcha longtemps en vain. Puis, entre autres choses, il certifia que de Marie Galande il ne se souciait guère...

— Guère ? — mendia Picrate, pleurant toujours.

— Guère ; mais oui, guère ! — reprit Siméon.

— Guère, ou pas du tout? — précisa Picrate.

— Pas du tout, si tu veux.

— Oui, je le veux! — Et Picrate insistait : — Oui je le veux! Mais je ne veux pas que tu me le dises, je veux que ce soit vrai. Dis?...

Siméon dut consentir à des affirmations réitérées, sous la menace perpétuelle des sanglots de Picrate.

Il ajouta :

— D'ailleurs, tu l'as vue ce matin : tu dois bien savoir si tu as des chances. As-tu le sentiment que tu lui plais?

— Oui, beaucoup!

Picrate s'était requinqué. Soudain, sa fatuité lui rendit son courage et sa belle assurance. Ses yeux séchèrent tout seuls. Il se lissa les moustaches, il fit bouffer ses cheveux et joua le joli garçon. Il raconta la scène et la modifia, comme procèdent les amants vainqueurs, à son avantage.

Et Siméon pensait :

« Pauvre Picrate un peu vil et très vaniteux... au demeurant, bien misérable!... Tu m'as vaincu par tes sanglots médiocres; et comme tu triomphes, à présent, avec impertinence!... Oui, j'ai pitié de toi... »

Et il pensait encore :

« ...Quoique tu me dégoûtes un peu. Du reste, l'anecdote est cocasse. Ma générosité n'est pas moins absurde que ta prétention. Tu revendiques cette petite fille; moi, je te la donne... Et elle n'appartient ni à toi ni à moi; nous ne l'avons seulement pas consultée... Ne se fût-elle pas moquée de nous deux?... »

Le lendemain, Siméon décida qu'il verrait Marie Galande une dernière fois. Il voulait liquider cette aventure; il accordait à son regret la joie d'un adieu sentimental. — « A quoi bon? » se disait-il; et aussi : « Pourquoi pas?... » Il croyait limiter à cette entrevue innocente la permission qu'il avait prise d'être ému, tous ces jours, plus que de raison.

De bonne heure, il partit, afin de rencontrer Marie Galande sans que Picrate le sût. Il remonta la rue par où, d'ordinaire, elle arrivait. Mais ensuite, à droite ou à gauche?... Où demeurait-elle? et d'où venait-elle, le matin, toute rose?

Siméon l'ignorait. Il craignit de s'engager dans une direction fausse. Il compta que le chant joyeux l'avertirait, lui signalerait l'approche de Marie Galande. Il attendit, l'oreille aux écoutes, devinant l'éclosion de la voix mélodieuse dans la sérénité matinale de l'air. Il en était, par avance, charmé. Les minutes s'écoulèrent, trop lentes à son gré, et puis trop rapides après que l'heure probable de la belle apparition fut passée. Déjà Siméon n'espérait plus, lorsque le chant se fit entendre, mais sans éclat, presque morne, battant de l'aile lourdement, comme un oiseau mouillé. A la reprise, il parut plus lointain, — Siméon s'en étonna; — toujours plus lointain : — Siméon courut après lui...

Siméon courait et, par instants, s'arrêtait, incertain de sa piste et guettant l'indice intermittent du refrain que l'espace et les rumeurs de la rue dissipaient.

— Bonjour, petite Marie Galande! — fit Siméon.

Elle eut peur. Elle jeta autour d'elle des regards anxieux.

— Il n'est pas là? — demanda-t-elle, éperdue.

— Qui?... Mais non, personne n'est là que moi... Pardonne-moi si je t'ai fait peur. Je ne voulais que te dire bonjour...

— Toi! — dit-elle, — non, je n'ai pas peur de toi... C'est l'autre, ce Picrate!... J'ai horreur de lui. Je crois qu'il est le diable. Je ne veux plus le voir. Jamais, jamais!... Tu sais qu'il m'aime? Hier, il m'en a raconté, je ne peux pas te dire!... Moi, j'essayais d'être gentille, parce que tu m'avais dit qu'il fallait...

— Comment? — fit Siméon. — Moi? Pas du tout!...

— J'ai cru... Je me suis donc trompée?... C'est drôle! je me figurais... A cause de toi, ça m'aurait fait plaisir d'être bonne, et que tu me complimentes, comme l'autre jour, quand tu m'as dit, en me quittant : « Tu es une bonne petite fille... » Oui, tu m'as dit ça si bien, avec une voix si douce, que j'en ai pleuré presque... C'est qu'on ne me parle jamais ainsi, à moi. On ne m'accoste que pour de vilaines choses. Toi, tu n'es pas comme les autres, et c'est pour ça que j'aurais voulu t'obéir.

— Mais non, mais non! — répétait Siméon; — je ne t'ai rien conseillé de pareil. Pour qui me prends-tu?

— Pour toi, que je ne connais pas bien.

— Alors..., tu as cédé?

Siméon, en prononçant ces mots, s'étranglait.

— Non, non : je n'ai pas pu... Il me caressait la main, et ça m'a donné le frisson comme si je touchais une bête affreuse. Je me suis sauvée. Toute la journée, j'ai cru qu'il me rattrapait et qu'avec ses mains il tirait le bas de ma jupe. J'en ai encore mal à la tête... Bien sûr que je ne serais jamais retournée là-bas ; et j'avais beaucoup de chagrin de ne plus te voir.

— Pourquoi?

— Si tu ne le sais pas, — répondit-elle, — alors, moi non plus.

Et elle eut un joli sourire qui éclaira tout son visage. Puis elle rougit un peu et continua :

— Ça ne te fait pas plaisir?

Siméon, troublé, s'excusait :

— Je suis vieux, petite Marie Galande ; j'ai deux fois ton âge ; et plus, même !

Elle dit :

— Mais non, tu n'es pas vieux. Et d'abord, ça m'est bien égal !... Tu ne veux pas qu'on soit amis?

Elle lui prit le bras et ajouta :

— Si, je sais que tu veux bien !...

Ils firent, en silence, quelques pas. Tout à coup, elle se mit à chanter le mouron, gaiement...

— Je suis consciencieuse, moi, — dit-elle ; — je n'oublie pas mon métier. Tandis que toi, tu es un drôle de cocher : tu n'as jamais ta voiture ; qu'est-ce que tu en fais?...

Et ils bavardèrent, comme des amoureux aux primes jours.

Marie Galande disait à Siméon :

— Il y a quelque chose en toi qui vous étonne et vous intimide. On n'a pas peur de toi parce que tu es gentil et bon. Mais on n'ose pas être comme tu ne voudrais pas. Tu imposes. Les premiers jours, je me demandais ce que c'était. Ensuite, j'ai vu : c'est que tu as l'air triste, même quand tu ris. Moi, j'aime ça, la tristesse : je trouve que c'est plus beau que tout, — je ne sais pas pourquoi...

Siméon répondait :

— Ne dis pas cela, petite Marie Galande! N'aime pas la tristesse : elle est un sentiment affreux. Écarte-la de ta pensée, qui est enfantine et charmante. Il y a en toi quelque chose de très joli et d'infiniment précieux : la gaieté! Toi, tu es gaie, même quand tu es triste. Tu as une petite âme légère, chantante et dansante, comme la lumière sur l'eau.

Marie Galande reprenait :

— Aime-moi gaie; et moi, je t'aime triste...

Et Siméon :

— J'aurai la bonne part. Mais ne t'attriste pas à aimer ma tristesse. Laisse que ta gaieté la dissipe...

Ainsi alternaient leurs mutuelles louanges.

Ils allaient, au long des rues, d'un pas rapide, tant les exaltait la ferveur dont ils étaient épris nouvellement. Quelquefois, ils se regardaient, et une agréable gêne leur donnait à rougir. Marie Galande oubliait de chanter le mouron ; les gens ne songeaient pas à l'aborder : le panier ne désemplissait pas.

Siméon s'en aperçut, et dit :

— Petite Marie Galande, je t'empêche de gagner ta journée. Il faut que je m'en aille. Autrement, les petits oiseaux vont mourir de faim!...

Marie Galande devint sérieuse. Elle hésita :

— Pas les petits oiseaux, la petite Marie Galande. Oui!... Mais je ne veux pas que tu t'en ailles!... C'est vrai, il y a aussi ta voiture. Quel ennui!

— Au revoir, — fit Siméon.

— Non, pas tout de suite. J'aurais trop de peine, si tu t'en allais. Pas toi?... Reste : je n'ai pas faim...

Siméon lui dit, en tremblant :

— Écoute : tu me vendras ton mouron... tout le panier?

— Qu'est-ce que tu en feras? — demanda-t-elle, rieuse.

— Mais j'ai des quantités de petits oiseaux, chez moi!

Elle le dévisagea, et, malicieuse, un doigt levé, elle répliqua :

— Je sais très bien que tu inventes. Mais ça m'est égal. Seulement, tu es donc riche?

Le panier de mouron fut confié à quelque marchande de journaux : on le prendrait, en passant, plus tard.

Quand ils en furent délivrés, ils se sentirent penauds, et Siméon plus que Marie Galande. Elle demanda :

— Où irons-nous ?

— Je ne sais pas, — avoua Siméon.

Ils se regardèrent alors, les yeux troublés ; et, comme Marie Galande souriait d'un petit air entendu, Siméon se hâta de dire :

— Nous irons dans les bois, si tu veux, nous promener...

Elle sembla confuse, un instant. Puis, répondant à elle-même, elle décida :

— Oui, c'est mieux !

Siméon, gauchement, s'informait :

— Mieux que quoi ?

Mais elle demeura silencieuse, la tête baissée ; et, d'un geste tendre, elle se mit au bras de Siméon, toute proche de lui. Ils prirent le bateau, au Point du Jour, vers Meudon.

Marie Galande aima l'horizon de belles collines, couvertes d'arbres, au loin, comme d'une mousse. Elle se plut aux jeux de la lumière sur l'espace large et au reflet du ciel dans l'eau. La chaleur rayonnait et vibrait dans l'atmosphère épaissie.

Un petit restaurant leur offrit le régal d'une friture renommée, et puis un bifteck. Et Marie Galande battit des mains en l'honneur de ce bon repas, des bateaux qui défilaient et de la compagnie de Siméon. Mais elle détesta les sifflets criards des remorqueurs ; elle se bouchait les oreilles et disait :

— Ils gâtent tout !

Et Siméon s'amusait de la voir... Ensuite, par les sentiers en lacets, ils grimpèrent, Marie Galande au bras de Siméon, tous deux allègres en dépit du soleil lourd. Ils arrivèrent au bois.

Quand ils y furent entrés, la douceur de l'ombre les enchanta. Le silence se fit autour d'eux. Ils ralentirent leur marche, et Marie Galande devint songeuse, à se sentir environnée de calme immobile.

— A quoi penses-tu ? — lui demanda Siméon.

— Je ne sais pas, — répondit-elle. — A tout !...

Et, de son petit bras, elle eut un geste vers l'infini des feuillages.

Puis elle dit, mettant un doigt sur ses lèvres :

— Écoute... Qu'est-ce que c'est ?...

Le bruit léger d'une source l'étonnait. Siméon proposa de chercher dans l'herbe, derrière les broussailles, ce brin d'eau murmurante. Marie Galande refusa :

— C'est bien plus beau — dit-elle — quand on ne sait pas où c'est caché... Tu ne trouves pas?

Attentif à son gracieux enfantillage, Siméon veillait à ne la point contrarier.

Elle écoutait. Elle disait :

— C'est drôle de penser que, quand on n'est pas là pour l'entendre, la petite source fait le même bruit... Elle travaille: elle est consciencieuse. A quoi travaille-t-elle ?... Est-elle gaie ou triste ? Tu ne sais pas ?... Crois-tu qu'elle remue quand on n'est pas là ?... Peut-être que non et que tout ça n'est que par jeu ?...

Elle voulut que Siméon répondît.

— Oui, par jeu, il me semble. Tu dois avoir raison...

Alors, encouragée, elle reprit :

— Qu'est-ce que c'est que les fées ?

— Tu dois le savoir, puisque tu le demandes en ce moment où la présence de l'une d'elles est probable. Il y en a de toutes sortes. Celle que nous pressentons ici est l'âme de la petite source.

— Qu'est-ce que c'est, l'âme?

— Une petite fée qui est dans les choses qui remuent.

— Seulement dans les choses qui remuent?

— Dans les autres aussi : tu as raison.

— Tu dis ça; mais ça n'est pas vrai, les fées?...

— Si. Presque vrai!... Du reste, n'aie pas peur : on ne les voit jamais; on devine qu'elles sont là, voilà tout.

Marie Galande était rêveuse, inquiète de nouveautés qu'elle n'avait pas prévues et qui transformaient son idée de la nature. Une sorte de panthéisme vague naissait, peu à peu, dans son esprit, l'émerveillait et le troublait. Elle toucha l'écorce d'un bouleau, avec précaution, comme si elle avait soin de ne pas le blesser; et sa main se fit caressante, afin de témoigner aux arbres qu'elle était émue d'amitié pour eux. A ce contact, on eût dit qu'elle s'exaltait davantage. Sa robe se prit à des ronces et y laissa de pauvres effilochures. Elle cueillit des feuilles et les mit à ses cheveux.

Elle s'inclina vers de fines mousses; elle en arrachait de petites touffes et sur ses joues les appuyait. Elle trouva parmi l'herbe de minuscules fleurs, jaunes et bleues, et s'attendrit en son cœur de leur débilité. Elle brisa des tiges vertes, les pressa entre ses doigts, en fit fluer la sève de lait blanc. Longtemps elle joua dans la minutie nombreuse des végétations, les dévastant et enfonçant ses doigts jusqu'à la terre humide, dont la fraîcheur lui plut. Elle avait oublié Siméon, qui, sans bouger, la regardait en communion secrète avec la nature.

Puis elle se dressa, secoua d'un hochement de tête ses cheveux enchevêtrés de feuilles; animée de soudaine ardeur, elle bondit comme un chevreau qui s'égaye. Elle courut par le chemin, revint sur ses pas, s'arrêta, rieuse, un peu folle, devant Siméon, repartit, revint, et cela maintes fois, les bras écartés, arrondis. A chaque fugue, elle s'avançait plus loin, ses retours étaient plus joyeux, son visage plus coloré, ses yeux plus brillants.

Hardie, elle poussa jusqu'à la lisière du bois. Là elle vit, de cette hauteur des collines, la plaine immense, illuminée de grand soleil. C'était trop vaste : elle en fut décontenancée. Son allégresse tomba. Ses bras devinrent mous et pendirent. Elle s'immobilisa, un instant, comme si s'ébauchait en son esprit quelque pensée. Et puis, elle y renonça : elle se tourna vers Siméon, sourit timidement, l'appela, comme pour implorer son aide en présence de cette étendue où se perdait sa rêverie.

— Tu aimes ce paysage? — lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas, — répondit-elle; — j'aime mieux les arbres et l'herbe. Ça, c'est trop loin.

Elle s'assit. Avec son mouchoir, elle essuya son visage en sueur. Elle n'était plus la petite dryade frénétique de tout à l'heure; elle avouait qu'elle avait chaud, qu'elle se sentait un peu fatiguée. Elle ouvrit son col, le rabattit, et défit même deux boutons de son corsage; et Siméon vit la blancheur de ce cou flexible. Il recommandait :

— Ne prends pas froid, petite folle!

Dans le ciel, de gros nuages s'accumulaient, lourds, bruns, soufrés aux bords. Ils arrivaient en masses compactes et menaçaient le soleil, que bientôt ils recouvrirent. Marie

Galande s'amusait de leur stratégie. Mais Siméon déclarait l'orage imminent, et qu'il fallait rentrer. Ils flânèrent longtemps encore, en dépit des conseils urgents de Siméon, Marie Galande refusant de se hâter.

Les premières gouttes de pluie survinrent quand ils prenaient le bateau pour Paris. Puis le tonnerre s'en mêla, et tous les tombereaux du ciel se déchargèrent, l'un après l'autre, de leurs blocs pesants. Dans le vacarme formidable, Marie Galande fut pareille à un oiseau qui se blottit. Elle s'approcha de Siméon, se serra contre lui. La pluie redoubla, battit les toiles tendues en toit sur le bateau; et la surface du fleuve grésillait. Des rafales jetaient l'averse jusqu'au milieu du pont. Marie Galande releva le bas de sa jupe, l'enroula autour de ses jambes, qu'elle appuyait à la banquette. Ils avaient choisi la place la mieux garantie. Autour d'eux, l'inondation gagnait. Siméon fut d'avis de se réfugier dans la cabine; Marie Galande n'y voulut point consentir. Elle affirmait que c'était beau, plus beau que tout au monde... Ils étaient seuls, tous les deux, sur le pont, tandis que la dévastation céleste faisait rage.

— Nous avons l'air de deux émigrants, — dit Siméon.

Marie Galande s'informa...

— Des émigrants, — expliquait Siméon, — ce sont de pauvres gens qui s'en vont chercher ailleurs une patrie. Ils ne savent pas trop ce qui les attend, au delà du voyage qu'ils entreprennent. On leur a dit des choses et des choses; ils ont peur de rien espérer. Ils s'abandonnent au vent qui les pourchasse; et ils s'en vont sans curiosité vers l'inconnu. Ils n'osent pas se retourner.

— Je voudrais aller avec eux! — dit-elle.

— Pourquoi? — demanda Siméon.

— Pour rien..., comme eux... Mais avec toi!... Veux-tu? imagine que nous nous en allons, très loin, tous les deux, je ne sais pas où, plus loin que la mer. Ferme les yeux, pour croire cela, et que nous sommes dans des pays impossibles!... Tu y es? Je te raconterai. Il n'y a au monde que Siméon et Marie Galande. Tous les autres sont morts; on ne se les rappelle plus. Voilà. C'est la mer. Et puis, nous arriverons dans une forêt sans personne. Il ne fera pas froid. Nous demeure-

rons dehors et jamais, jamais nous ne verrons personne... Alors, c'est naturel que Siméon aime Marie Galande, et Marie Galande Siméon.

Elle dit ces derniers mots presque bas et elle approcha peu à peu son visage de celui de Siméon. Mais il avait les yeux fermés, — par ordre, — et il ne vit pas qu'elle souhaitait un baiser. Elle se retira, sans comprendre, et, quand Siméon rouvrit les yeux, il la vit fâchée et qui pleurait à petites larmes.

Il s'affligea :

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi ce chagrin ?...

Elle répondit sèchement que ce n'était rien. Comme la pluie avait cessé, elle s'aventura jusqu'à la balustrade du bateau, s'agenouilla sur la banquette et se pencha vers le fleuve. Elle suivait des yeux le sillage rapide qui s'élargissait en flots divergents. Son regard cherchait à se fixer sur quelque détail de l'eau fugitive, une bulle, un remous, une ondulation que soulevait le glissement de la carène ; et, à mesure que disparaissait au loin ce repère, elle en trouvait un autre et le filait. Elle déclara bientôt qu'elle était étourdie. Elle n'avait plus d'entrain ni de gaieté. Au ciel, les nuages dégonflés tendaient une vaste et morne draperie...

Siméon, le soir, quand il l'eut quittée, se sentit seul avec tant d'amertume qu'il n'osait pas se rendre compte de son état. Il tâcha de se divertir à d'autres pensées. Mais il lui était impossible de songer à rien sans que, par un détour, l'image lui revînt de la jeune fille vite émue. Ce qu'il voyait, il eût voulu qu'elle le vît : les lumières des rues, l'incendie de l'horizon crépusculaire et la naissance des étoiles dans l'échancrure des nuées orageuses. Il lui sembla que le spectacle naturel ne lui était plus, elle absente, intelligible et que tout cela se faisait en pure perte si elle n'y assistait pas. Il se rappela les paroles qu'elle disait, l'après-midi, lorsque la source, au creux du bois, murmurait ; et il pensa :

« Non, petite Marie Galande, les choses, quand tu n'es pas là, ne vivent plus. C'est toi, leur âme !... Si elles continuent à n'être pas immobiles, leur vaine agitation n'a plus de sens ni de beauté : elles t'attendent et leur langueur n'est secouée que de réflexes vains. Petite Marie Galande, tu es l'âme universelle !... »

Lorsque la nuit fut avancée, Siméon rentra chez lui. Dans l'obscurité de sa chambre, il évoqua son amie. Et il réfléchissait qu'il n'était pas amoureux d'elle, puisque nul désir de la posséder ne le tourmentait. A peine se fut-il interrogé sur ce mystère, qu'un trouble inquiétant le saisit. Il appela :

— Marie Galande ! Marie Galande !...

Le son de sa voix l'étonna. Son souvenir se précisait, et il voyait Marie Galande toute proche, là, dans cette chambre close où il était couché, Marie Galande qui riait et qui faisait des mines attrayantes. Comme elle s'apprêtait, en image, à se dévêtir, il eut honte et il écarta l'idée voluptueuse.

Même, il la devina grêle et enfantine; de telle sorte qu'il s'attendrit sur tant de gracieuse chétivité.

Il se souvint de ses pauvres vêtements, de ses petites mains et de la maigreur de ses bras, sous l'étoffe légère, quand elle courait. Sa robe brune et son corsage bleu fané lui parurent tristes et lamentables. Il médita de l'habiller de couleurs claires.

Le lendemain matin, il la retrouva, ainsi qu'ils en étaient convenus. Elle fut gentille et simple, et affirma que, la veille, elle avait eu plus de plaisir que jamais. Seulement, ce ne serait pas ainsi chaque jour : il fallait être raisonnable. Le dimanche, oui, le dimanche, elle voulait bien qu'on se promenât : à cette espérance, elle applaudissait. En semaine, on se verrait le matin, peut-être une heure. mais pas plus, avant d'aller au travail l'un et l'autre. Elle marquait de petits gestes nets les articles de son programme.

Siméon dut consentir. On n'était qu'au mardi encore : il énuméra et il compta les jours de l'attente. Mais elle dit, d'un ton résolu :

— Voilà ce que Marie Galande a décidé, monsieur Siméon !

Ils rirent de « monsieur Siméon ».

Puis ils cheminèrent par des rues quelconques, sans trop savoir où ils allaient. Une pauvresse, qui tenait un enfant dans ses bras, chanta, pour mendier, une romance, — une romance ridicule à cause du sentiment excessif et de la galanterie fade. — D'une fenêtre où il était enchaîné, un perroquet l'accompagna de cris et de roulades forcenés : il semblait rivaliser avec

elle. Cette cacophonie amusait fort les passants. Si la pauvresse se taisait, l'animal se taisait aussi ; au couplet suivant, il éclatait en vacarmes nouveaux.

Marie Galande s'indigna : elle voulait que l'on rentrât ce perroquet stupide et insolent qui ne laissait pas une chrétienne gagner sa vie. Elle rageait quand le public s'esclaffait.

— Est-ce Dieu permis ! disait-elle.

Siméon fit le geste de chercher quelques sous dans sa poche pour les donner à la mendiante. Un peu timide, Marie Galande lui demanda :

— Ça ne te fait rien que ce soit moi qui les lui donne ?

Il y avait plusieurs sous : elle admira la somme. En portant cette aumône, elle rougit. Toute confuse, elle revint à Siméon, lui prit le bras et l'entraîna. Comme elle était visiblement émue, elle expliqua :

— Tu sais, moi, je n'ai pas l'habitude...

Elle sourit. Siméon s'attrista de ce petit visage puéril et doux, qui souriait ; et il comprit la pauvreté perpétuelle de Marie Galande, sa pauvreté qui, de l'enfance, l'avait menée à ses vingt ans, au jour le jour, sans nulles délices.

A la devanture d'un magasin, dans ce faubourg, il y avait des robes dressées sur des mannequins d'osier, d'autres étalées, et des chapeaux avec des rubans et des fleurs. Siméon dit à Marie Galande :

— Ne voudrais-tu pas qu'une fois je te fasse cadeau d'une robe comme en voici ?... Celle-ci, par exemple ?...

De son doigt appuyé sur la vitre, il en désignait une qui était bleue, à volants, ornée de dentelle. Marie Galande se récria :

— Tu veux rire ? Est-ce que tu vois Marie Galande avec tout ce fla-fla ?... J'aurais l'air d'une dame, oui, drôlement !...

Siméon s'excusa :

— D'une demoiselle...

— C'est ça ! — reprit Marie Galande, fort égayée, — d'une demoiselle !... Est-ce que Marie Galande a l'air d'une demoiselle, voyons ? Tu ne m'as donc pas regardée ?

Il la regardait. Il la trouvait jolie. Il se la figurait, en demoiselle, ravissante. Elle eut une petite moue de dépit.

— Si tu veux me donner quelque chose, — fit-elle, —

achète-moi un pain de seigle et une tablette de chocolat. Tu veux ?

Elle s'étonna de ses prodigalités, car il lui offrait une boîte entière de chocolats pralinés, dans du papier d'argent. Et puis, un bouquet de violettes l'enchanta. Mais alors elle dit :

— Maintenant, c'est tout, pour aujourd'hui. Je crois que tu n'es pas si riche que ça, et que tu te gênes pour me gâter...

Les autres matins, ce furent diverses friandises ; et même, un jour, une petite broche qui ressemblait à du corail. Marie Galande, toute en joie, se souvenait :

— Et il paraît que ça porte bonheur !...

Siméon, scrupuleux, objecta :

— Écoute, j'ai bien peur que ce ne soit pas du vrai corail...

— Tu n'as pas besoin de me le dire, — répliqua-t-elle, — si je m'y trompe : je ne m'y connais pas beaucoup.

— Oui, mais ça ne te portera pas bonheur.

— Tais-toi ; tais-toi : ne le dis pas ! — supplia-t-elle. — Si ce n'est pas du vrai bonheur, tant pis. A ça non plus je ne me connais pas beaucoup. Si je crois que c'est du bonheur, ça suffit !...

Et Siméon, plus tard, conduisant son fiacre à travers Paris, se remémorait tant de sagesse. Et les propos qu'il se tenait à lui-même signifiaient :

« Cette petite fille qui ne sait rien, qui ne réfléchit pas, s'est élevée très haut dans le sentiment de la relativité. Les philosophes ne vont guère plus avant... Cette petite fille croit aux sortilèges du corail, c'est un hommage qu'elle rend au mystère dernier des choses. Elle y croit et elle n'y croit pas : elle néglige d'élucider le problème, soit qu'elle devine qu'il est insoluble, soit qu'il lui plaise de n'y point songer. Que je préfère à la fausse science des positivistes son hypothèse provisoire !... Cette petite fille a, sur les philosophes, cet avantage de s'être fait une philosophie à sa convenance. Eux ne confient qu'à leur raison le soin de leur organiser un système du monde. Mais leur raison n'est qu'une partie d'eux-mêmes et, sans doute, la moins importante dans le total de

ce qu'ils sont. De sorte que les voilà pourvus de systèmes du monde qui conviennent à leur raison et n'intéressent pas le reste de l'être qu'ils sont. Et ils ne savent qu'en faire. Évidemment ! Il n'y a rien à faire, pour la vie, d'un système du monde que la raison toute seule a fabriqué. Ils affirment, en manière d'excuse, que leur raison, c'est la raison même et que le reste est fantaisie. Ah ! les pédants orgueilleux qui ne voient pas qu'ils sont dupes de leur orgueil ! Que Marie Galande fut plus sage, en confiant à la vie le soin de lui composer le microcosme qu'il lui fallait !... »

Il réfléchissait à elle et il la trouvait analogue à l'humanité très ancienne, du temps qu'avec ses instincts et ses désirs spontanés l'humanité organisait en hâte la notion récente qu'elle avait de l'univers entr'aperçu...

« Petite Marie Galande, — disait-il, empruntant la forme de l'invocation, — tu as encore le sentiment de la fraternité naturelle : auprès des arbres, tu es émue de tendresse et, si l'on te laissait parmi eux, tu inventerais d'ingénieuses fables pour signifier que tu n'es pas indifférente aux épisodes pathétiques de leur croissance et de leurs frondaisons annuelles. Je t'ai vue, dans la nouveauté du bois feuillu, errer avec un visage intelligent et amical... Et, peu à peu, tu arrangerais de plus nombreuses idéologies, plus savantes de jour en jour et aussi plus froides, à mesure que ta pensée entrerait mieux dans la complication des phénomènes et que diminuerait la ferveur du premier contact. Tu célèbres d'abord par des gambades et des danses ta prise de possession du réel. Et te voici qui introduis bientôt des symboles dans l'allégresse de tes cérémonies. Et puis je t'imagine qui formules des apophthegmes. Et enfin, retirée loin des apparences, que tu dis illusoires, tu deviens, sous la lampe, méditative et raisonneuse, ô petite Marie Galande, analogue à l'humanité !... A quel moment siérait-il de t'arrêter, dans les progrès de ton inquiétude et dans l'espoir de ta connaissance parfaite? Ah! sans doute avant que se fût, en ton esprit, desséchée la fleur de ton émoi !... »

Mais toujours revenait à Siméon l'idée de Marie Galande très pauvre. Il s'émerveillait de la voir, par sa pauvreté même, préservée de l'accoutumance qui gâte la fraîcheur des désirs,

et, par la pauvreté lointaine de ses ascendants, laissée toute neuve pour la découverte de la vie un peu plus douce.

Et il retournait à lui-même, disant : « On a posé la question tout de travers. La question n'est pas de savoir — en général et dans l'absolu — si la vie vaut la peine d'être vécue. Ah! ce problème!... La question n'est que de savoir s'il vaut la peine que Marie Galande, grâce à des bonbons de chocolat, grâce à de belles promenades, grâce à de tendres paroles, soit plus heureuse, un instant, quelquefois... »

Il s'éprit davantage du bonheur de Marie Galande. Il le voulut réaliser; il s'occupa de cette œuvre, désormais, avec une passion minutieuse et attentive.

« Car, pensait-il, c'est toujours au bonheur qu'il faut demander la raison d'être de la vie ou, du moins, son divertissement. J'ai renoncé à mon bonheur quand j'eus vérifié que je suis dépourvu de toute aptitude à être heureux. Alors, je vécus dans une détresse d'âme telle que je m'étonne de l'avoir supportée. Marie Galande sera heureuse par le soin de mon activité incessante, comme je l'eusse été avec plaisir si les hasards s'y étaient prêtés ou les destins... Ah! que je me fusse aimé moi-même volontiers! Petite Marie Galande, tu hériteras de ces bonnes dispositions qui n'ont pas trouvé d'emploi égoïste... « Trop tard! trop tard!... » me rabâchait le songe de moi-même. Mais, pour toi, il n'est pas trop tard. Je serai circonspect; je saurai vaincre la méchanceté taquine des Fortunes et tenir à l'écart de leur malveillance la réussite de ton bonheur... »

Quand il était auprès d'elle, le matin, il lui parlait peu, craignant d'interrompre d'un mot le bavardage ou la rêverie enfantine qu'elle suivait; et il craignait encore d'être malhabile en ses propos, tant il avait le souci de ne point aggraver de sa pensée vieille cette jeune pensée qui s'épanouissait. Il goûtait en silence la joie de l'entendre et de la regarder. Mais, de loin, mieux à l'aise, il lui adressait mille et mille discours où entrait toute sa méditation continuelle; et il veillait à ce qu'ils fussent ordonnés. Parfois aussi s'instituaient de familières causeries, dont il était le double interlocuteur. Il disait à l'amie absente : « Il me semble que ces souliers-là feront très bien ; veux-tu cependant que nous cherchions ailleurs?... » Et

il la voyait hésitante, ou bien ravie de tant de luxe... « Voilà de beaux éclairs au café ; aimes-tu mieux les babas au rhum?... » Et il se désolait de n'inventer pas assez de cadeaux à lui faire. Il regrettait amèrement d'avoir gâché sa vie avant qu'elle eût cette destination qu'il lui donnait à présent. Il s'excusait : « Que veux-tu? je ne savais pas. Je n'avais que moi : pour moi tout seul, à quoi bon m'appliquer?... »

De même que, naguère, il s'efforçait d'anéantir ses journées, maintenant il ne souhaitait que de les aménager bien. Même, il apportait plus de zèle à son métier, afin que ses recettes lui permissent de mieux choyer Marie Galande.

Il s'éprit, peu à peu, d'une infinie tendresse pour Marie Galande. On eût dit que cette petite fille avait éveillé en lui de merveilleuses puissances de bonté. Il la chérissait paternellement; — et il dut bientôt se rendre compte qu'il avait, pour elle, aussi de l'amour.

Il s'en aperçut, à ne s'y point méprendre, le samedi de la semaine qu'ils avaient si bien inaugurée par leur promenade à Meudon.

Elle était, ce matin-là, toute rêveuse. Il se figura qu'elle souffrait de quelque chagrin. Il n'osait pas lui demander la cause de tant de mélancolie. Elle-même le renseigna, le voyant inquiet :

— Ce n'est rien, — dit-elle. — Tu sais, quelquefois, on est gai sans qu'on sache pourquoi; on n'a pas de raison d'être plus gai que d'habitude. On ne le remarque pas, mon Siméon, parce que c'est agréable. Mais, si on est triste sans qu'on sache pourquoi, on le remarque et ça vous fâche. On a l'idée que c'est une grande injustice ; et on voudrait bien s'empêcher!... On ne peut pas... Qu'est-ce que tu veux? Le cœur est drôle.

En disant : « Le cœur est drôle », elle soupira. Triste, elle réclamait une amitié plus compatissante. Elle s'appuyait contre Siméon. Elle lui serrait le bras sur sa poitrine, tandis qu'ils marchaient, nonchalamment, au hasard, sans presque causer. De temps en temps, elle levait les yeux vers Siméon et souriait; ou bien elle touchait de sa joue l'épaule de Siméon, — ce joli geste en guise de parole.

Siméon sentait, tout près de lui, ce jeune corps, gracieux avec abandon. Il voyait, à la dérobée, les jambes se dessiner, sveltes sous l'étoffe, l'une après l'autre, à chaque pas, et la petite poitrine ronde emplir le corsage, se gonfler et se hausser ou s'alanguir selon l'alternative du souffle léger. Les cheveux blonds, plus d'une fois, touchèrent son cou, et cette caresse le fit frémir.

Ils suivaient des rues faubouriennes, si étroites que le soleil n'y entrait pas, ils longeaient des maisons vieilles, grises ou jaunes et qu'on devinait toutes pleines d'affliction. Aux fenêtres pendaient de pauvres loques, du linge, des vêtements de toile, accrochés à des cordes transversales.

Ils arrivèrent aux fortifications. Le paysage, malgré la lumière, était triste. Des arbres malingres, déjà tout dépouillés par l'excès de la chaleur estivale, dressaient de distance en distance leur silhouette régulière. Loin, par delà les talus et les terrains vagues, des échoppes et puis de hautes bâtisses s'entassaient.

La détresse du lieu contrastait avec la fête du soleil si violemment que Siméon s'en affligeait : il voulut distraire de ce spectacle Marie Galande. Il avait goûté le charme des rues pauvres et leur demi-obscurité. Mais, maintenant, il foulait des feuilles séchées qui craquaient, et son émoi, dans la splendeur du jour, le tourmentait fort. Le silence où son amie s'obstinait le gêna.

— Petite Marie Galande, — fit-il, — c'est demain dimanche et congé. Où irons-nous? As-tu choisi?

— Non, — dit-elle, — je ne sais pas.

Sa voix était si douce, un peu plaintive et toute frêle, qu'il l'aima bien davantage. Il prit entre ses deux mains la main de Marie Galande. Marie Galande le regarda si gentiment et elle mit dans son regard tant de gratitude et de joie soudaine qu'il eut peur de la trop aimer. Et vite il demanda :

— Veux-tu que nous retournions au bois, comme l'autre jour?

— Non, — répondit-elle; — il ne faut pas recommencer ce qui a si bien réussi. Peut-être que ça manquerait; et alors, tout serait gâté.

Elle fut quelque temps silencieuse; et Siméon ne savait pas

si elle continuait, en soi, sa pensée comme un écho prolonge les derniers sons d'une mélodie, ou si elle était attentive à quelque nouvelle idée. Elle parut hésiter à dire ce qu'elle désirait. Puis elle se décida et, en rougissant, timide, avoua :

— Ce que je voudrais pour demain, devine! Mais je suis sûre que tu ne devineras pas. Voici. Je voudrais, je voudrais... Ça t'ennuiera!... Je voudrais que tu me conduises à la fête de Ménilmontant...

— Convenu! — dit Siméon.

— Oui, mais... ce n'est pas tout... Le plus grave, c'est maintenant; écoute!... Consulter une somnambule sur mon avenir...

Siméon ne répondit pas tout de suite. Elle se résigna :

— Je me doutais que tu ne voudrais pas.

Il ne demandait pas mieux ; seulement, ces somnambules sont des farceuses : elles inventent...

— Elles inventent, elles inventent!... En tout cas, moi, j'ai confiance. Et ça me plairait qu'on me révèle mon avenir.

Marie Galande s'exaltait. Ses yeux brillaient, de joie d'abord et ensuite de crainte. Elle frissonna...

— Parce que, vois-tu, je ne suis pas tranquille. J'ai au fond du cœur qu'il va m'arriver quelque chose. Ça, j'en suis sûre. Mais je ne sais pas si c'est du bien ou du mal... La somnambule trouvera.

Elle était agitée. Elle allait de la plus vive allégresse à la plus sombre rêverie. Cajoleuse, elle risqua :

— Je crois que tu ne m'aimes pas beaucoup... Tu ne m'as jamais embrassée!...

Comme Siméon, troublé, ne se hâtait guère, elle dit :

— Aujourd'hui que j'ai du chagrin, il faut qu'on m'embrasse.

Siméon, gauchement, demanda :

— Quel chagrin as-tu, petite Marie Galande?

— Embrasse-moi et je te dirai !...

Elle se dégagea, fit volte-face et, preste, se campa devant Siméon, de telle sorte qu'il vint à elle malgré lui. Elle tendit sa joue et, quand Siméon s'apprêtait à lui baiser la joue, d'un prompt mouvement elle posa ses lèvres sur les lèvres

de Siméon. L'instant que leur baiser dura leur fut une éternité...

Puis ils se dégagèrent, leurs yeux s'ouvrirent; et ils semblèrent étonnés de se voir, si proches et cependant déliés l'un de l'autre : — deux êtres !...

Ce fut un éclair. Marie Galande, la première, reprit conscience de soi. Elle souriait, tandis que l'extase immobilisait encore Siméon. Alors, mutine, elle lança :

— Voilà. Mon chagrin, c'était que tu ne m'embrasses pas!

Comme Siméon ne revenait pas de son trouble, Marie Galande fut, pour rire, courroucée.

— Ce n'était pas, — dit-elle, — très doux, très doux?

— Oh ! si, très doux !... — répondit-il.

— Seulement?...

— Seulement, tu es une petite fille, Marie Galande, presque une enfant; et moi, je suis presque vieux. Je pensais t'aimer... pas de cette façon-là...

— Et tu m'aimes de cette façon-là? — fit-elle en battant des mains. — C'est dit, c'est dit ! Tu ne peux plus dire que non !...

Elle saisit le bras de Siméon. Gaie, elle l'entraîna. Pour éviter le silence où elle savait bien que son ami s'égarerait comme parmi des ombres indéfinies, elle parlait, un peu au hasard.

Elle s'interrompit d'un bavardage et dit, avec une moue dépitée :

— Ça me fait de la peine que tu sois triste, après que tu m'as embrassée. Même, je trouve que ce n'est pas très poli.

Elle ne voulut pas lui laisser le temps de répondre, et, de l'embarras où elle le vit, elle se mit à rire gentiment. Elle recommença, pour occuper les trop poignantes minutes, ses vains propos :

— Oui, — disait-elle, — tu es très vieux, très vieux. On ne peut plus compter ton âge, tant tu es vieux ! Et Marie Galande est une si petite fille qu'on a envie de l'envoyer à l'école et, si elle n'est pas sage, de lui mettre le bonnet d'âne et un écriteau. N'est-ce pas?

Elle éclata de rire. Elle tirait à elle Siméon pour démontrer qu'elle était forte et pour qu'il sentît, contre son bras, un jeune corps de femme frémissante. Elle s'écria :

— Comme c'est bête, ce qu'on dit ! Les baisers valent mieux.

Siméon chancelait; il la serra contre lui... Ils cheminaient lentement. Un passant qui les vit détourna la tête par obligeance. Un cantonnier les interpella :

— Un joli temps, les amoureux, pour les amours ! Allez, allez, vous ne faites pas de mal...

Marie Galande acquiesça ; et elle dit à Siméon :

— C'est vrai, qu'on est des amoureux. Est-ce que ce n'est pas agréable ? Écoute, Siméon, puisque je t'aime...

Elle se fit très câline. Soudain, elle poussa un cri d'effroi.

— Qu'est-ce ? — demanda Siméon.

Mais elle ne répondait pas. Elle tressaillait. Sa voix s'arrêtait à sa gorge. Siméon vit, à quelque distance, Picrate qui déambulait, à grands coups frénétiques, de ses poings qui frappaient le sol. Il s'éloignait. Marie Galande put articuler :

— Sauvons-nous ! Vite, vite !...

Siméon dut la suivre. Ils gagnèrent une petite rue. Siméon s'efforçait de tranquilliser Marie Galande :

— Calme-toi, petite. Il ne nous a pas vus : il s'en allait...

Marie Galande voulait encore se sauver :

— Viens, — disait-elle d'une voix essoufflée. — Peut-être qu'il court après nous. S'il nous rattrapait !...

— Mais non. Tu as bien remarqué qu'il s'en allait... Et puis, il ne va pas vite, le pauvre Picrate... Et puis, pourquoi as-tu si peur de lui ? Il n'est pas méchant.

— Il est méchant ! — répliquait Marie Galande. — Il est le diable. S'il nous rattrapait, ce serait une chose effrayante !...

Il fallut longtemps pour l'apaiser. Après que sa terreur se fut calmée, elle pleura et, parmi ses larmes, sourit.

— Maintenant, — dit-elle, — je crois qu'il est tard : il faut que j'aille prendre mon panier. Toi, tu iras à ta voiture. Au revoir... Je pensais, tout à l'heure, qu'on pourrait avancer le dimanche d'un jour et être, aujourd'hui, toute la journée ensemble...

— Veux-tu ? — suppliait Siméon.

— Non, — répondit-elle, — non.

Elle réfléchissait. Elle semblait combiner ceci et cela et

n'être pas sûre de son désir. Siméon la pressait... Et puis, elle décida :

— Non ! Nous avons dit demain. Probablement que c'est mieux. Si tout est préparé pour demain, et pas pour aujourd'hui...

— Mais — objecta Siméon — nous n'avons rien préparé...

— Oh ! pas nous, pas nous !... Il n'y a pas que les gens, qui préparent. S'il n'y avait qu'eux !... S'il n'y avait qu'eux, Siméon, je pense qu'il ne leur arriverait pas de mal...

— Alors, qui ?

— Je ne sais pas... Les fées et les diables !... Non, demain !

Quand ils se séparèrent, elle prétendit que Siméon lui donnât encore un baiser. Elle y apporta toute sa tendresse fougueuse et gaie. Puis elle se sauva, courut. Siméon la regardait partir et ne point se retourner. Il sentait une belle ivresse le posséder et son cœur battre.

Vers le soir, le souvenir importun de Picrate le hanta. Depuis une semaine bientôt il négligeait de le rencontrer, craignant des questions pénibles, des colères fâcheuses. Il s'était dit qu'il laisserait Picrate oublier Marie Galande. En outre, il se demandait s'il n'éprouvait pas quelque remords à l'endroit de ce camarade...

Le souvenir de Picrate le tourmenta. Il se mêla au souvenir de Marie Galande, et de manière à le gâter. Il fut impérieux ensuite... Et Siméon, son fiacre reconduit, résolut d'aller voir Picrate.

Il n'était pas au petit café de naguère, où ils causaient. Chez lui, de si bonne heure ?... Siméon tenta l'aventure. Au fond d'une cour et d'un couloir, il reconnut la porte. A peine eut-il frappé qu'il le regretta : l'idée d'une interminable conversation, gênée de réticences, de mensonges, lui fit horreur. Mais une voix véhémente cria :

— Entrez !... Eh bien ! entrez, quoi ?...

Siméon ouvrit la porte. Mais, aussitôt qu'il l'aperçut, Picrate rugit :

— Va-t'en ! va-t'en !... Va-t'en, ou je fais un malheur !... Va-t'en tout de suite !...

Il se congestionnait. Toute sa face était secouée de sa

fureur, ses cheveux tressautaient de ses mouvements convulsifs. Il avait les poings fermés, les coudes bandés, prêts à se détendre en terrible ressort. Son buste, en avant, voulait bondir ; l'infirmité le tenait au sol... Siméon fit mine d'entrer, Picrate alors laissa s'exalter sa rage. Il hurla :

— Si tu entres, je vais te tuer !

Siméon s'efforça de l'adoucir :

— Je ne te comprends pas... Pourquoi? que t'ai-je fait?...

Mais Picrate ne permit pas qu'il en dît plus long. Pâle, livide, d'une voix qui sifflait entre ses dents, il répéta :

— Si tu ne t'en vas pas tout de suite, je te tue !...

Et ses mains fouillaient à l'intérieur du chariot...

— Alors, Picrate, adieu ! — dit Siméon.

Et il partit. Au moment où il s'apprêtait à fermer la porte derrière lui, il entendit le souffle rauque de Picrate qui haletait comme une forge.

Siméon, toute la nuit, ne put effacer de ses yeux cette vision qu'il avait eue de Picrate. Les images se succédaient et la scène se reconstituait avec netteté : la chambre, petite et en désordre, qu'éclairait seulement une lampe placée sur une chaise ; Picrate par terre, disposant à plat devant lui des séries de cartes postales illustrées, afin, sans doute, de les classer. Et puis l'éclat de sa fureur, quand il reconnaît Siméon ; ses cris, ses menaces, sa surexcitation démente...

Siméon eut pitié du pauvre diable. Or, comme il y avait alors dans son cœur de la joie, il lui semblait — sans qu'il le sût — que tout, sur terre, ne devait être que joie. Il en voulut à Picrate de lui enlaidir, si peu que ce fût, son bel horizon. Il lui chercha chicane, à part lui, le dénigra, tâcha de l'écarter. Le sommeil lui vint en aide.

Au réveil, Siméon se leva très vite pour vérifier qu'il faisait beau temps. Il ouvrit ses persiennes : les flots du matin l'inondèrent et la fraîcheur de l'air toucha ses mains, son front, ses joues. Le ciel était parfaitement pur de nuages ; une vapeur légère en adoucissait le bleu. Des rayons de soleil s'y épanouissaient en gloire.

Marie Galande devait le retrouver, sur les onze heures, au coin de telle et telle rue. L'endroit n'était pas douteux ; il le

connaissait... Une malice de lui-même envers soi s'amusait à brouiller les noms de ces rues, à les confondre avec d'autres, à lui offrir divers rendez-vous inexacts. Il aperçut la manigance et, méfiant, inscrivit sur son carnet : « Au coin des rues telle et telle » ; et même, flâneur, il esquissa le plan du carrefour. Et puis, il réfléchit que, jusqu'à onze heures, il avait le loisir de travailler : sa conscience lui prescrivait d'aller prendre sa voiture et de gagner au moins la nourriture de son cheval, le remisage de son fiacre. Mais une invincible nonchalance l'amollisait et, dans l'attente du bonheur, il n'osait pas bouger. Il consacra toute sa matinée à prévoir que Marie Galande arriverait sans nul retard, à craindre qu'un hasard ne la retînt. Il se figurait la venue de Marie Galande. Et cet instant de la rencontre signifiait à lui seul assez de félicité merveilleuse pour suffire à la rêverie de Siméon. S'il s'aventurait au delà, tel était son trouble qu'en hâte il retournait aux tendresses initiales. La voix de Marie Galande le caressait et l'alarmait ; et, quelquefois, il ne savait plus s'il éprouvait de la souffrance ou de la volupté.

Elle arriva, toute gaie et rieuse, et dit très bas :

— Bonjour, mon amoureux !

Elle ajouta, bientôt :

— N'est-ce pas que nous irons consulter la somnambule ?...

Elle fit l'enfant, capricieuse. Elle affirma qu'on s'amuserait beaucoup. Seulement, la somnambule, le souci de l'avenir et le projet de savoir plus loin que l'heure où l'on était l'empêchaient de se consacrer toute à sa joie. Nerveuse, elle augurait du bien, du mal, et se perdait en cette incertitude... A peine le déjeuner, dans un petit restaurant, lui donna-t-il quelque distraction. Elle disait :

— Ça vaut mieux d'être renseignée. Au moins, on ne risque pas d'imaginer des choses et des choses. Par exemple, selon qu'on doit vivre très vieille ou un tout petit peu, il faut qu'on s'arrange autrement. Je me figure que si les gens étaient sûrs du temps qu'ils vivront, ils ne feraient pas tant de sottises... Ce n'est pas ton avis ?

Siméon répondait que oui, mais qu'il ne croyait pas aux somnambules ; et il disait encore que Marie Galande vivrait jusqu'à un très grand âge...

— Oh! je n'y tiens pas, — répliquait-elle. — Ce que je veux, c'est savoir... Et si tu m'aimeras! et si c'est bon pour toi de m'aimer!...

Le vacarme des orgues de Barbarie et des pianos mécaniques annonçait de loin la fête. Cette cacophonie, dans le désert des rues dominicales, se répandait, toujours plus distincte, plus véhémente. A la première bouffée de la folle musique, survenue par le dédale des maisons, Marie Galande avait écouté, comme si son destin, là-bas, s'affirmait. Et, comme si son destin l'appelait, elle se dépêcha, traînant à son bras Siméon.

— Viens, — disait-elle. — Autant vaut savoir tout de suite. Et puis, si c'est bon, nous n'aurons plus qu'à rire et à rire.

Siméon s'efforçait de lui faire entendre qu'elle attachait trop d'importance à de tels présages. Il redoutait une imprudence de la somnambule :

— Ce ne sont que des bêtises! — déclarait-il.

Peu à peu, la musique augmentait. Il s'en perdait, par-ci par-là, des lambeaux, accrochés sans doute à l'obstacle d'un mur, d'une cheminée. Et puis, les instruments divers se mêlaient, et leur confusion, qui s'aggravait en même temps que leur violence, fut infernale quand Marie Galande et Siméon débouchèrent sur le boulevard. Cela criait, hurlait, meuglait, emplissait les oreilles... Quelle bête en délire produisait cette clameur formidable? Marie Galande, une seconde, hésita; l'approche du monstre l'épouvantait. Siméon la vit, toute pâle, qui regardait devant elle, avec une sorte d'effroi douloureux. Et puis, dans le tumulte discordant, elle reconnut des ritournelles familières, des bouts de petites chansons dont elle avait appris les paroles, jadis, d'un camelot qui les vendait et, pour le même prix, enseignait la façon de les chanter. Il lui sembla que ces pauvres airs lui faisaient accueil; elle en murmura des bribes...

Un manège de chevaux de bois l'éblouit. Les bêtes en étaient fringantes, et d'aucunes, cabrées, étonnaient par la régularité de leur allure cependant. Il y avait là-dessus des hommes et des femmes qui menaient un grand tapage. Siméon plaignit cette gaieté du peuple parisien ; il la vit mé-

diocre, dépourvue de franche allégresse, prétentieuse, et qui vise à l'effet. Triste gaieté, qui se moque, se vante et se travaille au lieu de simplement s'épanouir! Pauvres âmes qui n'ont plus la naïveté du beau rire!...

Marie Galande était fascinée par le spectacle étourdissant de ce manège. Les paillettes et les paillons brillaient au soleil et fuyaient, emportés dans le tourbillon général. Et fuyait aussi l'orgue forcené : son tintamarre s'en allait, on l'entendait moins; puis il revenait, avec des éclats furieux, des clameurs déchaînées, et s'en allait et revenait, infatigable. Marie Galande admirait tout cela; Siméon lui offrit de monter l'un de ces chevaux si bien dressés et caparaçonnés :

— Pas maintenant, — dit-elle. — Après, peut-être; nous verrons.

Ils continuèrent leur promenade. Ils étaient, par la foule, jetés d'un brouhaha dans un autre. Les gongs, les sonnettes, les cloches, les grosses caisses se succédaient; et les boniments, les parades, les pitreries compliquaient le tohu-bohu. Pour l'odeur, elle était fournie par la friture des beignets, les crêpes, les gaufres, cuisines fades; et la foule y collaborait; des cages de fauves, par endroits, y mêlaient encore leur spécialité.

Marie Galande s'attardait à examiner des clowns. Elle riait de leur maladresse savante, de leurs gifles et de leurs calembredaines. Siméon pensa qu'elle en oublierait la somnambule et manœuvra si bien qu'une prophétesse extra-lucide fut esquivée. Des femmes colosses, et d'autres à deux têtes, et d'autres à la peau tigrée, et d'autres qui avalent des sabres ou mangent du feu, étaient peintes sur des affiches prometteuses, Marie Galande n'eut point envie de les connaître. Elle contempla des loteries et voulut essayer sa chance. Les lots étaient engageants, — des porcelaines coloriées, de la verrerie, — et l'on choisissait parmi des séries variées de bibelots. Mais la grosse affaire, pour Marie Galande, c'était de vérifier la bienveillance du hasard ou sa mauvaise volonté.

— Nous allons bien voir! — disait-elle.

Siméon s'affligea de ce qu'elle fût si en peine des lendemains. Une première fois, elle perdit. Siméon lui expliqua de son mieux que cet accident n'était pas une calamité; tout

au plus, si elle tenait à chercher là des présages, avait-elle le droit de conclure qu'un bonheur lui échapperait : ah! des mille et un bonheurs qui surviennent, un de moins, petite aventure!...

Elle sembla persuadée, tenta l'épreuve de nouveau, et maintes fois perdit, et affirma :

— Tu vois, tous les bonheurs m'échappent!...

— Mais non, pas tous! — dit Siméon. — Regarde combien il reste de lots devant toi, et de jolis... Et le marchand, sois-en sûre, en a bien d'autres en provision. Tu n'imagines pas, petite Marie Galande, quelle infinie réserve de bonheurs il y a dans la vie : c'est innombrable! Il y en a tant que tu en auras beaucoup. Joue encore, tu gagneras.

Elle hocha la tête : elle ne comptait plus sur la faveur du hasard. Siméon regardait s'attrister cette petite fille qui se croyait en présence de sa destinée et qui la consultait.

Au douzième coup, Marie Galande gagna. Son visage s'illumina de joie. Elle cria :

— Bravo! bravo!...

Elle battit des mains et négligea d'abord de s'intéresser à son lot, qu'elle devait choisir entre les plus désirables : la chance lui était venue!...

— Catégorie A, — dit l'auxiliaire du Sort.

Marie Galande hésita. Mais un ingénieux presse-papier lui parut digne de sa préférence. C'était une boule de verre, emplie d'eau et close hermétiquement, où un petit village se voyait: deux ou trois maisons, un arbre, un chien, deux paysans ; les paysans, l'un rouge et l'autre bleu, étaient aussi grands que les maisons. Or, pourvu que l'on retournât la boule quelque temps, il suffisait ensuite de la ramener à sa juste position pour qu'une neige abondante et menue se précipitât sur le village comme sur les véritables villages tombe la neige véritable. Elle couvrait le sol, se posait aux branches de l'arbre, coiffait d'un capuchon les paysans et menaçait d'ensevelir leur chien.

— Brrr! — fit Marie Galande.

Et elle s'étonna de l'invention, Siméon prit part à son jeu.

— Quand le charmant hiver viendra, — dit-il, — nous irons voir dans la campagne la belle neige...

Elle répliqua :

— Pourquoi dis-tu que l'hiver est charmant? J'y ai si froid!

— Le prochain hiver, petite Marie Galande, tu n'auras point à souffrir!...

— Pourquoi? — fit-elle, effarouchée. — Est-ce que je serai morte?

— Petite folle, petite folle, quelles idées as-tu en tête? Tu n'auras à souffrir de rien, parce que j'aurai soin de toi.

Mais déjà elle n'écoutait plus. Attentive à sa seule pensée, elle demanda, pour en finir avec ses calculs :

— Un bonheur sur douze, est-ce beaucoup?

— Beaucoup, beaucoup! — dit Siméon.

Elle découvrit la baraque d'une somnambule. Son cœur bondit. Sans plus parler, elle s'approcha. Sur le tréteau, l'impresario de la pythonisse annonçait que cette dame avait la science infuse et, dans les lignes de la main, discernait des choses merveilleuses; d'ailleurs, elle n'était pas moins habile à interroger les cartes, à interpréter les rêves, à traduire les signes inclus dans le marc de café.

Marie Galande écoutait avec stupeur le monologue du charlatan. Quelques sornettes un peu poussées la mirent en défiance. Mais l'homme tourna ses hâbleries vers la fatalité, la mort et les plus émouvants problèmes.

— Entrons-nous? — demanda Marie Galande à Siméon.

Siméon vit qu'elle avait peur. Elle le dit bientôt :

— Écoute, je n'ose pas...

Et ils s'éloignèrent.

Elle avouait :

— Peut-être que ça vaut mieux de ne pas savoir?...

Siméon l'encourageait à écarter les idées sombres.

— Pourquoi, — lui disait-il, — as-tu cette crainte de l'avenir?

— Parce que je suis heureuse à présent! répondit-elle. Avant, je ne pensais à rien... C'est l'habitude qui me manque...

— Tu es heureuse?

— Mais oui!... Tu ne t'en es pas aperçu? Méchant! Je suis heureuse avec toi. Seulement, d'être heureuse, c'est une chose dont il ne faut pas parler : chut!...

Elle posa sur sa bouche son doigt et prit un air mystérieux. Elle fut la première, cependant, à rompre le silence qu'elle avait ordonné. Ses yeux se firent tendres et doux; elle dit :

— Seulement, tu ne m'aimes pas assez. Pourquoi ne m'aimes-tu pas davantage? Ce n'est pas très gentil!

Siméon n'osait pas lui répondre. Elle bouda... Siméon réfléchit qu'il était vieux, qu'il avait gaspillé toute sa vie en pure perte : il s'affligea de n'avoir pas été plus économe de sa vie. Marie Galande, à son bras, se faisait traîner comme les enfants las d'une promenade... Siméon voulut qu'elle s'intéressât à la fête qui, autour d'eux, s'exaspérait. Elle s'y refusa; elle s'abandonnait à sa langueur. « Les chevaux de bois?... » Elle se fâcha :

— Je ne suis pas une petite fille! Tu te trompes, si tu crois que je suis une petite fille! Tu es méchant!...

La journée tournait mal. Siméon détesta la frénésie de ces musiques endiablées qui, depuis deux heures, le torturaient : il lui sembla qu'elles chantaient le désespoir de vivre. La foule, augmentée, remuante, acharnée à ce plaisir vulgaire, lui parut célébrer le rite d'une ignoble religion, toute de folie et de vacarme. Le soleil tombait d'aplomb sur les innombrables têtes et y cuisait de la démence.

— Allons-nous-en! — dit Marie Galande. — J'en ai assez de tout ce bruit. Et toi?...

Ils profitèrent d'un intervalle entre deux baraques de planches pour s'esquiver. Il leur fut agréable d'avoir un peu d'espace devant eux et de ne plus participer à ce tumulte de la joie exubérante.

Mais la musique les poursuivait.

Quand elle les eut enfin laissés, Siméon demanda :

— Où allons-nous?

— Ça m'est égal! — répondit Marie Galande. — Nous irons où tu voudras. Comment saurais-je où tu veux aller?

Siméon la pria de n'avoir point d'amertume : s'il l'avait offensée ou peinée, c'était sans le vouloir. Marie Galande reprit :

— Tu as probablement une amie, et je te gêne.

— Je n'ai pas d'autre amie que toi, — dit Siméon.

— Oh! moi... — fit-elle; — qu'est-ce que c'est?... Si tu

n'as point d'autre amie que moi, pourquoi ne m'aimes-tu pas davantage?...

— Je t'aime beaucoup, — affirma-t-il.

— Alors, si tu m'aimes beaucoup, aime-moi!

Elle cessa d'être irritée. Elle fut enjôleuse.

— Tu n'as pas encore vu, — disait-elle, — que moi, je t'aime tant que je voudrais que tu me prennes dans tes bras... comme on fait, tu sais... C'est toujours moi qui te demande ce que tu devrais demander. Est-ce que tu me trouves laide? Non, n'est-ce pas, tu ne me trouves pas laide et tu aurais du plaisir à me tenir dans tes bras?... Dis-le-moi!... Non, ne me dis rien : je sais! Seulement, tu te figures que tu es vieux; tu te racontes des histoires tristes et qui te donnent du chagrin... Mais tu n'es pas vieux, si tu m'aimes... Que j'ai eu de peine à ce que tu m'accordes un baiser!... Tu te rappelles?... Eh bien, aujourd'hui, il me faut tous les baisers, tous, tous! Voilà, je te l'ai dit; maintenant, fais comme tu voudras...

Siméon la serra contre lui. Avec ferveur, il entoura de son bras frémissant la taille de Marie Galande. Sa main, sur la hanche de la jeune fille, tremblait.

— Allons chez toi, — dit Marie Galande. — Ce sera si doux d'être tous les deux! Je n'ai jamais été seule avec toi. Viens!

Ils respiraient difficilement, tant les serrait à la gorge l'angoisse de la pudeur et de la volupté. Ils allaient, d'un pas rapide et fiévreux.

— Tu ne me dis rien? — chuchota Marie Galande.

— Je t'aime, petite Marie Galande, je t'aime!...

— Dis-moi que tu es content et que tu n'as pas d'autre idée que d'être content; dis-le-moi.

— Je te le dis, petite Marie Galande. Je t'aime, et c'est tout...

Ils ne parlèrent pas davantage. A mesure qu'ils approchaient, leur émoi les précipitait avec plus de hâte vers l'asile de leur tendresse... Siméon sentait battre ses tempes. Marie Galande croyait porter entre ses bras un trésor ineffable. La rue était déserte.

Il arrivèrent. Ils entraient... Marie Galande s'affaissa sur le seuil, poussant un cri d'oiseau blessé. Une décharge de revolver avait retenti. Et puis une autre... Et puis un bruit de roulettes folles en fuite sur le pavé...

Siméon s'efforça de relever Marie Galande. Elle avait les yeux chavirés, la bouche ouverte affreusement.

XI

UN MEURTRE

Que Marie Galande fût tuée, ce fait n'entra pas tout de suite dans l'esprit de Siméon. Du moins, s'il la vit morte, il ne conçut point aisément que ce dût être définitif. Son intelligence, frappée de stupeur, semblait avoir des portions paralysées et d'autres où les idées viraient, viraient, comme les ailes d'un moulin sous la tempête.

Il avait senti Marie Galande défaillir, glisser le long de lui. Le petit bras, qu'il serrait, avait frémi d'une convulsion brève et puis s'était arraché de lui, entraîné par le poids du corps. Le corps avait tourné, puis était tombé sur le flanc.

Siméon s'efforça auprès de cette chose inerte. Il appela Marie Galande. Ses mains s'effarèrent de la mollesse du cadavre. S'il tirait les épaules, la tête se renversait en arrière. Il arrondit ses bras comme un berceau, pour la soutenir toute; il ne le put. Alors, il eut un immense besoin de secours, et il cria qu'on vînt à l'aide.

On vint : la concierge, des locataires... Siméon se redressa. Il eut pleine confiance dans l'initiative de ces gens qui, plus habiles que lui, sauraient s'y prendre. Du reste, quand il s'inclinait, son crâne, brûlant et lourd, menaçait de le jeter sur le sol. Il s'arc-bouta contre le mur.

Mais déjà Marie Galande était soulevée par deux hommes. La déposerait-on chez la concierge ou la mènerait-on chez le pharmacien, tout près de là? Ils hésitèrent. Quelqu'un dit que le pharmacien valait mieux. Les porteurs obéirent. Comme ils se mettaient en marche, Siméon vit la tête de Marie Galande qui pendait et se balançait misérablement. De ses deux mains il fit à la petite nuque un oreiller. Et il suivit le cortège. Dans le creux de ses paumes s'appuyaient les cheveux de l'amie. Mais le cou se ployait douloureusement et parfois, selon l'allure des porteurs, se rengorgeait ou se

plissait. Siméon mit tous ses soins à lui épargner les à-coups; il s'appliquait à cheminer sans saccades. Quand ils arrivèrent devant la pharmacie, la lueur verte d'un bocal illuminé fut sinistre sur le cadavre; bientôt une lueur rouge l'inonda comme de sang. Siméon n'avait pas conscience de ce qu'il faisait. Il agissait sans le savoir: il accompagnait un cortège.

Marie Galande fut couchée sur deux chaises. Quelqu'un dit qu'elle était morte. Il entendit ce mot et ne le comprit guère. Il regardait vaguement des curieux qui étaient là, derrière les vitres de la pharmacie. Un sergent de ville entra, puis un autre. Et il y eut des pourparlers, auxquels Siméon ne se mêla point. On s'aperçut qu'il était blessé à l'oreille et saignait : on le pansa. On lui demanda qui était cette jeune fille, où elle demeurait, mille choses. Il répondit machinalement et, comme l'agent inscrivait ses réponses, il rectifia l'orthographe de son nom. Et puis, il trembla de tous ses muscles, et il eut froid au visage. On lui tendit une potion, qu'il but. Il s'assit. Dans un demi-rêve, il remarqua que l'on emportait de nouveau Marie Galande. Il ne savait pas où; il n'était pas sûr que ce fût réel. Brusquement, l'idée d'un devoir immédiat le saisit : puisqu'on emportait Marie Galande, il fallait soutenir sa pauvre petite nuque. Mais il ne put bouger. Une extraordinaire lassitude l'accablait. Sa volonté n'allait pas jusqu'à ses membres; ses velléités courtes et faibles remuaient dans son cerveau et s'y égaraient. Il suivit des yeux la manœuvre des gens qui s'occupaient de Marie Galande à sa place. Quand ils passèrent l'étroite porte, Siméon crut qu'ils cogneraient le corps, à droite ou à gauche; un bras, se dégageant de la pose qu'on lui avait donnée, bougea, tomba, pendit : un sursaut terrible secoua Siméon. Cependant il ne réussit point à prier que l'on fît attention, que l'on ouvrît les deux battants de la porte. Les paroles se multipliaient dans son esprit; et il ne disait rien.

A cause de la foule qui était dehors, il ne vit pas ce qu'il advenait de Marie Galande. Il observa confusément qu'on s'en allait... La rue était vide... Ses idées s'embrouillèrent et il perdit la notion de tout...

Plus tard, en quittant la pharmacie, il se demanda ce qu'il ferait. Il hésita: la question fut de savoir s'il irait chez lui ou

ailleurs. Il ne la résolut point, et partit au hasard. Sa tête brûlait; ses yeux étaient cerclés de souffrance et, chaque fois que ses paupières cillaient, une vive douleur lui tirait les tempes. La nuit l'étonna, les becs de gaz allumés lui semblèrent étranges, absurdes. A sa montre, il vérifia qu'il était huit heures et demie. Il crut qu'un cauchemar le tourmentait. Pour s'assurer qu'il veillait, il tapa sur le mur qu'il longeait et s'y écorcha les doigts.

Aussitôt, comme à un signal, l'image de Marie Galande se présenta : l'image dernière, la morte. N'était-ce point une fantasmagorie? La soudaineté de l'hallucination parut à Siméon singulière. Mais, au trouble profond de son cœur, il connut qu'il n'était pas victime d'un prestige : cette image de Marie Galande, il la sentit vraie. Il en eut un choc nerveux; une sueur froide le mouilla.

Où était Marie Galande? Il la chercha dans la confusion de ses souvenirs. Peu à peu, la scène tragique se reconstitua. Mais on avait pris Marie Galande; on l'avait emportée!... Siméon souffrit intimement, à la pensée que d'autres la tenaient entre leurs bras. Qu'avaient-ils fait du petit corps misérable? Où, à présent, le retrouver, pour le revoir, pour lui dire adieu? Où, dans la nuit, sinistre désormais?...

Siméon retourna sur ses pas, afin de questionner le pharmacien, les gens du voisinage. Il eut beaucoup de peine à s'orienter. Dès qu'il était entré dans une rue, il la suivait, hanté par l'idée fixe; et puis il devenait attentif un instant et, de nouveau, se perdait. Il erra longtemps, comme au milieu d'une forêt compliquée. Il courait quand il arriva chez le pharmacien.

— A la Morgue, — lui répondit-on.

Ce mot le bouleversa, ce mot lugubre, infâme. La Morgue! Il tressaillit, ses dents claquèrent. Il se révolta, et c'est au pharmacien qu'il fit part de sa colère :

— Pourquoi? — disait-il. — Pourquoi? On n'a point à la reconnaître : j'ai donné son nom, son adresse!...

— Que voulez-vous? Décédée sur la voie publique : c'est le règlement.

Il protestait encore. Par pitié de son désespoir, on ne lui répondait pas.

En sortant, il cria :

— Je saurai bien l'en tirer!

Il n'eut, dès lors, d'autre idée que d'être là-bas, au plus vite. A grands pas chancelants, il se dirigea vers Paris. Il s'effraya de la longueur du chemin, de la médiocrité de son allure, que n'accélérait point à son gré l'intensité de son désir. Un fiacre passait: il le prit. Il s'étonna d'être en fiacre, autrement que sur le siège et les guides en main. Les plus futiles circonstances augmentaient le désordre de son esprit : il pensa qu'il devenait fou...

Il n'avait point osé dire au cocher : « la Morgue »; il s'était fait conduire à Notre-Dame, seulement. Les derniers pas, il y suffirait. Mais bientôt il lui sembla qu'il se retardait, avec de telles irrésolutions. Il voulut avertir le cocher de son erreur; il ne le put : ses lèvres se refusaient à prononcer l'odieuse syllabe, — et elle ne cessait de se prononcer en lui.

Le clair de lune rayonnait. La nuit limpide, sur les espaces découverts, sur les places, sur le fleuve, versait une lumière calme. Mais les rues étaient mi-parties d'ombre et de jour, nettement séparées. Et Siméon, dans les coins noirs, épiait une terreur vague.

Quand il fut auprès de l'Hôtel-Dieu, la proximité de la maladie, de la douleur, le gêna. Il vit, à des fenêtres, des lueurs de lampes, de veilleuses, dont la mélancolie était poignante. Ensuite la silhouette vaste et précise de Notre-Dame émergea, pâle, blanche, spectrale. Elle lui fit peur...

Il descendit du fiacre. Une seconde, il regretta que la course fût achevée. Le fiacre parti, Siméon se demanda s'il oserait aller plus loin, seul, vers la Morgue. En même temps qu'il y songeait, il avançait, comme mû par une force impérieuse.

Ses jambes flageolèrent, lorsqu'il aperçut, de biais, le petit bâtiment sinistre, sournois, qui le guettait et l'attendait. Bas, écrasé comme une bête qui va bondir, le repaire de la mort ignoble était là, casemate perfide, prison de cadavres. La lune coulait là-dessus, en clartés blêmes...

Marie Galande était là!

Siméon trouva les portes fermées. Il gravit les marches; il appliqua ses mains aux battants clos. Une rage le prit de son impuissance. Il descendit les marches; il parcourut la

façade ennemie, sur toute sa longueur, à droite et à gauche : il la vit impénétrable, gardée contre lui, dédaigneuse de sa colère. Une voix, au fond de son âme, criait : « Marie Galande! Marie Galande!... »

Il revint aux portes. Il distingua une sonnette. Son premier geste fut de la tirer. Mais il ne la touchait pas ; se figurait que les cadavres allaient tous se réveiller et se précipiter pour lui ouvrir.

Sa frayeur fut telle qu'il se sauva. Dans ses yeux, il y avait le dessin très net de l'édifice abominable qui contenait Marie Galande, — ah! oui, la pauvre petite Marie Galande, son corps svelte et charmant, qui avait vingt ans, qui était en fleur, et qui chantait et qui chantait éperdument; — oui, là, parmi l'atrocité des cadavres, Marie Galande jeune et belle.

Siméon fuyait ; et les litanies de Marie Galande se dévidaient dans sa pensée, mêlées à des visions sanguinolentes...

Le retour, à pied, par les rues nocturnes, fut long, pénible, tous les cent pas découragé. La fatigue domptait le chagrin de Siméon ; du moins, elle l'empêchait de s'exalter trop vivement. Siméon n'avait pas dîné : la faim le harcela. Il eut de tels moments de faiblesse et de vertige qu'il dut s'arrêter, s'appuyer contre un bec de gaz, une muraille, avant de continuer sa route...

Il arriva chez lui au petit jour. Le terrible fut de passer le seuil où Marie Galande était tombée. Tandis qu'il sonnait et attendait qu'on lui ouvrît, ses yeux s'efforçaient de trouver, sur la pierre du seuil, des gouttes de sang. Il frotta une allumette et crut voir qu'on avait lavé à grande eau... Il frissonna ; et il s'affligea du sang de Marie Galande, perdu au ruisseau : il l'eût conservé pour la pieuse douleur quotidienne.

Le vestibule de sa maison lui fit horreur. Quand il eut refermé la porte derrière lui, il regretta de n'être pas resté dehors, dehors à tout jamais, sans gîte, errant, plutôt que de rentrer seul, ici, — oui, seul ici où il venait, à la fin du jour précédent, avec Marie Galande, pour s'enivrer de l'amour qu'elle offrait !... Il grimpa, le plus vite qu'il put, son escalier. Dans sa chambre, il revit en imagination l'amie câline et tendre ; il entendit la voix cajoleuse... Et alors, il pleura ; il pleura longtemps et sans contrainte, abondamment ; et, à

mesure qu'il pleurait, il sentait ses nerfs s'apaiser, ses muscles se relâcher et son peu de force l'abandonner, au point qu'il s'endormit sur le fauteuil où il s'était abattu...

Pendant son court sommeil, il rêva de Marie Galande. Il se promenait avec elle dans les quartiers pauvres, embellis de sa jeunesse. Il lui parlait et il l'écoutait. Il s'émerveillait de ses reparties et à ses moindres propos il attribuait une signification profonde et révélatrice. Il lui achetait de petites bottines, qui la ravissaient. Il l'entendait se moquer gentiment : « Tu es très vieux, oui, tu es très vieux, disait-elle ; et moi, je ne suis qu'une enfant. Oh ! le vieux bonhomme !... » Et des aventures s'organisaient, où Marie Galande avait un rôle principal... Enfin, dans le soleil matinal que son rêve lui suscitait, retentit le chant de naguère, à pleine voix :

Du mouron pour les p'tits... zoiseaux !
Régalez vos p'tits... zoiseaux !

si distinctement et si fort qu'il s'éveilla.

Par la fenêtre de sa chambre, le réel soleil matinal entrait à flots, pareil à celui que rêvait Siméon. Et Siméon, ouvrant les yeux, n'osait bouger. Une seconde, il attendit la reprise du chant allègre. Une seconde, il eut la certitude que la mélodie allait s'épanouir encore dans la lumière radieuse. Mais, brusquement, les funèbres idées l'assaillirent. Quelque temps, il put hésiter entre les deux séries d'images qui se présentaient à son esprit. Et puis, bientôt, les mauvaises eurent chassé les douces. Les mauvaises, hardies, intenses, fulgurantes fondaient sur lui avec la violence d'une grêle que fouette l'ouragan. Elles se fixèrent : elles furent là ! Siméon les vit, toutes proches, à les toucher.

Alors, il poussa un cri de douleur. Et il fut sur le point de discerner tout le détail de la catastrophe ; son attention minutieuse, excitée soudain, scrutait les épisodes divers du drame ; elle cherchait, elle fouillait... Siméon s'emparait de son chagrin. Mais l'idée fixe survint, lancinante : — revoir Marie Galande ; une fois encore examiner le cher visage ; une suprême fois, emplir ses yeux de cette forme qui était à la veille de disparaître !...

A la Morgue, sitôt entré, il eut en face de lui le hideux spectacle des noyés au ventre énorme, des tués que leurs blessures défiguraient. Sur une table d'exhibition, des morceaux, raccordés pour le mieux, se tuméfiaient. La chair massacrée, exsangue, ici pâle et là verdâtre, violacée par endroits et marbrée, commençait à pourrir.

Il y avait, ce jour-là, présentation d'une victime dont les journaux parlaient et qui ne possédait plus ni bras ni jambes, ni nez, ni cheveux, ni oreilles, ni lèvres. On avait ramassé cette chose dans un égout, à l'état de charogne ; on l'avait apportée là. Les badauds se pressaient aux vitres et regardaient. De petites ouvrières jouissaient de ce frisson exquis ; de fins voyous faisaient de plaisantes remarques : la vie, en face de la mort, riait.

Siméon passait vite, s'étonnait de ne pas trouver Marie Galande ; et, ne la trouvant pas, il craignit de l'avoir méconnue dans la collection des cadavres : il refit l'atroce enquête, il s'exaspéra.

Il dut s'informer. Un agent ne sut que répondre et lui conseilla de s'adresser au bureau. Le bureau, c'était à l'autre bout de la galerie. Siméon dut traverser encore la foule, incessamment plus nombreuse, aguichée et mise en émoi par la truculente ignominie du lieu. Un collégien vantait à un autre collégien les seins d'une morte, droits sous le suaire. Siméon tressaillit de l'impudeur, à la pensée que Marie Galande pouvait être ainsi offerte aux regards d'un chacun. Son instinct se révolta.

Il avait la tête perdue dans l'horreur et l'ivresse morne de la mort. Il lui semblait que tout le sang de son corps affluait à son front et que son front éclaterait de cette plénitude brûlante.

Au bureau, on lui enjoignit d'attendre son tour. Une vieille, démantibulée, sanglotait des renseignements parmi des jérémiades inutiles. Le fonctionnaire enregistrait, par-ci par-là, quelques mots et négligeait le reste, avec patience. Quand il eut tout ce qu'il lui fallait, la vieille voulait encore se lamenter. Il la laissa, changea de feuille et reçut un autre témoignage, celui d'un indifférent qui, paisible, constatait diverses choses. Le résumé de ces deux dépositions était

identique, administrativement, — sauf les larmes insignifiantes de la vieille qui gémissait, en pure perte et se frottait les yeux du revers de ses grosses mains. On dut l'avertir qu'on n'avait plus besoin d'elle; et, docile, toujours geignante, elle s'en fut.

Siméon, tandis que ces formalités s'accomplissaient, sentit que se modifiait sa souffrance. Tiré hors de lui-même par la vue de ces misères d'autrui, il se délivrait de sa seule hantise, il s'éparpillait. Mais, quand ce fut à lui de parler, il ne sut que dire. Il balbutia. Le plus difficile fut de déterminer « à quel titre » il prétendait voir ce cadavre. Ni parent, ni rien; témoin seulement?...

— Vous étiez son amant, sans doute? — ajouta le fonctionnaire.

Siméon, somme toute, aima mieux admettre cela que d'entrer en des distinctions subtiles. Et il se tut...

Une porte qu'on ouvre. Une salle vulgaire, peu éclairée : un amphithéâtre, avec des bancs en gradins pour l'auditoire. Une odeur de chlore, de camphre. Au milieu, une table longue; de grands linges ramenés, en plis pareils, sur deux corps dont ils prennent la forme un peu et dissimulent l'individualité. Il y a deux corps parallèlement posés, identiques d'aspect sous le suaire. L'homme qui conduit Siméon ferme un vasistas, imagine qu'on l'appelle, écoute, murmure qu'il s'est trompé, ne se presse pas. Siméon regarde les deux silhouettes funèbres : il ne sait pas laquelle des deux est Marie Galande.

L'homme découvre le visage, le visage de Marie Galande. Siméon ne sait pas s'il la reconnaît : une brume envahit ses yeux. L'homme attend. Marie Galande est si pâle qu'à peine se détache-t-elle sur la blancheur du linge. Il faut que Siméon s'approche. Plus il s'approche et plus fort bat son cœur, au point de lui faire mal à chaque coup; l'angoisse l'étrangle plus haut. Les cheveux de Marie Galande, dénoués, encadrent la petite figure. Les cils, sur les paupières abaissées, mettent une ombre courte. Siméon s'écarte pour respirer et, à plusieurs reprises, s'approche. De tout près, il aperçoit, dans la commissure des lèvres, un filet de sang, mince comme un cheveu et qui prolonge la ligne délicate de la bouche. Les joues, même aux pommettes, sont décolorées.

— Elle ne doit pas avoir beaucoup changé ? — dit l'homme, qui volontiers causerait.

Cette voix, dans un tel silence, étonne Siméon, le blesse. Il ne répond pas. Changée ?... Simplement, ce n'est plus elle, plus elle du tout. Et la raison de Siméon chancelle, quand il constate que, trait pour trait, voici Marie Galande et qu'il ne la reconnait plus guère...

Siméon rêve... Siméon se persuade qu'il la revoit, vivante, jeune, qui chante, qui chante à plein gosier « le mouron pour les petits oiseaux. » Il ferme les yeux, un instant : c'est assez pour qu'il évoque Marie Galande, son panier d'herbe aux bras, par les faubourgs, dans le soleil qui l'auréole de clarté.

Marie Galande !...

L'homme, reprend :

— Elle ne doit pas avoir changé. Elle n'a pas souffert; elle est morte tout de suite, frappée au cœur...

Siméon s'informe. C'est une grande chose, qu'elle n'ait pas souffert. Est-ce qu'elle n'a pas souffert, vraiment ?...

L'homme veut démontrer son dire... La blessure en témoigne. Et il ne demande qu'à le prouver :

— Voyez plutôt !...

Et il écarte le suaire, à gauche. La gorge apparaît, blanche comme les joues... Ah ! Siméon ne peut y regarder. Pudique, il saisit le coin du suaire et recouvre la poitrine de Marie Galande. Ce corps enfantin, ce corps joli, Marie Galande allait le lui donner. Elle lui en avait promis la volupté, quand tous les deux ils revenaient à la maison, fervents, avec la hâte du désir qui les animait. Siméon se la figure, rose de marcher vite, exaltée de belle ardeur, gentille et qui va donner son corps à qui l'aime... A présent, tout cela est fini. Siméon n'aura pas eu cette félicité; il n'aura vu de Marie Galande que son visage et ses mains, comme le premier venu les put voir...

A l'imaginer dévêtue, Siméon s'épouvante. Il rudoie l'homme; il lui dit :

— Non, non, non !...

L'autre obéit et se tient coi.

Le temps s'écoule et Siméon n'y prend pas garde. Il ne songe pas à détacher ses yeux de l'immobile visage. Peu à

peu, il s'y accoutume; il se familiarise avec la pâleur étrange qu'il lui trouve. Même il s'apaise à contempler ce calme et cette infinie sérénité. C'est le repos définitif et absolu; c'est la douceur d'être au delà des inquiétudes et des regrets : le seul repos... Elle semble dormir, après avoir oublié tout!... Et Siméon, quelques secondes, n'a plus de révolte, son idée de la mort s'est dégagée des circonstances funestes. Comme si la tranquillité suprême de Marie Galande le gagnait, il s'abandonne à la fatalité.

Il lui paraît que si Marie Galande ne bouge pas, c'est à cause d'un rêve qu'elle poursuit, qui est ineffable et continu et qui, n'ayant point d'épisodes, ne marque d'aucun signe son passage... Qu'elle est lointaine, qu'elle est sublime!... Ah! trop sublime et trop lointaine, pauvre petite Marie Galande d'ici-bas, qui palpitais si allègrement à la vie!

La pensée de Siméon va et vient, d'une image à l'autre, et tantôt admire et tantôt s'afflige. La tristesse même, au lieu de le harceler comme naguère, lui est à présent lénifiante. Il ne s'indigne plus; sa frénésie est tombée.

Soudain, son regard s'arrête aux narines du masque mort. Elles sont fines et bien dessinées, la mort les a pincées strictement. Et la bouche est close. Et la petite poitrine ne se soulève pas. Eh! oui, Siméon le sait bien, que Marie Galande ne respire plus. Il le sait; et cependant il souffre de le vérifier encore. De le vérifier et de le sentir! Il en est oppressé. Il en éprouve une sensation cruelle d'étouffement. Son souffle s'arrête à sa gorge et il croit qu'il va suffoquer. Sa douleur est si poignante, elle l'étreint de telle sorte qu'il a hâte de n'être plus là!...

Il fait le geste de vouloir partir. L'homme relève le suaire; et le visage de Marie Galande a disparu trop vite.

Au moment où le linge recouvre le visage de Marie Galande, Siméon s'aperçoit que, dans son esprit, un grand nuage est descendu, qui voile l'effigie précieuse. Il voudrait la revoir, l'examiner encore... Il est trop tard. L'homme, avec ses clés à la main comme un gardien de prison, s'est mis en route; les clés tintent; il ouvre la porte. Il faut s'en aller et laisser là Marie Galande en compagnie de ce cadavre qui est parallèle au sien, pareil au sien sous un linge pareil. Siméon

cède. Il sort. Ses idées se mêlent, s'embrouillent et ne font pas de bruit dans sa tête. Elles remuent comme des ombres vaines qui se touchent sans le savoir et se rencontrent sans se blesser l'une l'autre...

Dehors, Siméon respira. Il ne put se défendre de goûter l'air libre et pur. Le soleil l'éblouit; et pourtant ses yeux se réjouirent de la lumière. Ses membres aimèrent se mouvoir. Il se plut, malgré lui, à reprendre possession de la vie.

Une odeur l'étonna et le ravit; c'étaient des fleurs qu'en charretée une femme poussait devant elle : du mimosa, du muguet, des violettes, de quoi parfumer un jardin! Siméon s'enivra du bel arome. Mais il se rappela les violettes qu'il donnait à Marie Galande; et il n'osa plus se délecter de celles qu'il y avait encore sur son chemin...

ANDRÉ BEAUNIER

(La fin au prochain numéro.)

COLLÈGES ET UNIVERSITÉS

AUX ÉTATS-UNIS[1]

III

Dans les collèges et universités des États-Unis, depuis 1870, la forme par excellence de l'esprit de corps universitaire est l'organisation athlétique. Jusqu'à la guerre de Sécession, la vogue de la philosophie allemande et la popularité des « réveils » religieux avaient prolongé le dédain des exercices physiques; M. Walker a ainsi décrit l'étudiant de 1860 : « Le héros de collège d'alors était un jeune homme au large front, d'où les cheveux étaient soigneusement brossés en arrière et vers le haut pour donner à ce développement phrénologique son plein effet... Il s'analysait et avait des accès d'humeur, comme il convient à un enfant de génie... Il prenait souvent la lassitude pour de l'intellectualité et les bâillements de la dyspepsie pour des aspirations supérieures. » Peu avant la guerre de Sécession, Henry Ward Beacher, le plus grand prédicateur américain, s'efforça d'éliminer du protestantisme américain le mépris mystique du corps, et prépara l'avènement de ce qu'on a appelé « le christianisme musculaire ». Puis la guerre mit en honneur l'endurance physique et les vertus viriles; la psychologie moderne, qui montre le pouvoir du corps sur l'âme, supplanta la métaphysique germanique; les enquêtes des criminalistes

7. Voir la *Revue* du 1er août.

établirent que les détenus des prisons sont au-dessous de la taille et de la vigueur moyennes; les pénitenciers mirent la gymnastique dans leurs règlements; — et d'une triple origine, religieuse, patriotique, philosophique, naquit, par réaction contre l'idéalisme à l'allemande, le goût de la culture physique.

Aussi les sports ne sont-ils pas une distraction : ils sont une affaire, et d'ordre public; ils excitent des passions aussi fiévreuses que les passions politiques. Une fois l'an, le foot-ball de l'École navale contre l'École militaire est une cérémonie officielle à laquelle assiste le Président de la Confédération. « Plaisanterie à part, écrit le meilleur journal de New-York, cette partie annuelle est d'intérêt général; elle fortifie l'esprit de corps des deux armes, tout en diminuant leur dédain mutuel : après une victoire comme celle d'hier, il ne se peut pas que vainqueurs et vaincus se méprisent. » Une rencontre entre Harvard et Yale, Cornell et Princeton, est une sorte d'événement national. A New-York, trente mille spectateurs suivent la partie; il se loue des voitures à six cents francs; on pavoise les chevaux; les « tuyaux » de la dernière heure sur la « condition » des joueurs surexcitent les jeunes filles impatientes. L'équipe arrive en mail-coach, sous des mantes qui cachent les maillots matelassés; la nervosité des joueurs est à son comble; le capitaine ne leur permet pas un mot; au signal, ils sortent sur la pelouse, une clameur de trente mille poitrines les grise; leurs camarades en chœur poussent le « Ra! Ra! Ra! » du collège; la fanfare joue, et trente mille mains balancent de petits drapeaux aux couleurs rivales. Comme la vogue d'une Université dépend de ses succès sportifs, « les onze » de l'équipe sentent entre leurs mains la fortune de leur *alma mater*, comme les trois Horaces celle de Rome; ils savent que d'un geste dépend la clameur de triomphe ou la rumeur déçue de ceux et celles qui comptent sur eux. Une « grande partie » est pour eux une occasion de gloire qui ne reviendra pas; l'étudiant qui y a fait un point est pour le reste de sa vie un des héros de son collège; la postérité universitaire garde le détail de son coup de maître :

Cet élan vers le but, dit M. Canfield; ce splendide coup de crosse, avec trois coureurs à délivrer; ce saut dans l'air pour raqueter, qui a sauvé la journée; cette percée brusque dans la mêlée, ou cette

course par une échappée jusqu'au bas du champ, le ballon sous le bras; ce beau coup de jarret au bout de la piste; ce coup de rame qui a lancé le canot en tête; tout cela, sous un ciel sans pareil avec les drapeaux au vent, et les étudiants qui marquent le pas, chantent, acclament, avec le grand public qui se casse la tête à comprendre et crie sa joie; et par-dessus tout *the dearest girl in the world* debout sur la pointe des pieds, les yeux tout étincelants, les cheveux et les rubans au vent, mêlant son battement de mains aux applaudissements qui vous tonnent dans l'oreille, — voilà des minutes qui valent la peine de vivre, qui vraiment inspirent de plus hauts efforts dans de plus importants domaines, qui ne s'oublient pas.

Jeux passionnels et jeux populaires, les sports de collège sont plus qu'un problème universitaire : ils sont un problème national. Aussi les professeurs les plus hardis à les attaquer sont-ils timides à les réprimer, parce qu'ils se sentent devant un organisme complexe, à la vie profonde, qu'on ne peut menacer sans déranger l'économie morale de la nation. Les grands « matches » qui désorganisent la vie d'études sont la clef de voûte d'un système : c'est l'attrait de ces fêtes d'exception qui, d'un bout à l'autre du pays, électrisent la vie athlétique. Du haut en bas de la vie scolaire, et de degré en degré dans la hiérarchie des écoles, l'enthousiasme sportif se communique. Il n'y a, parmi les collèges, qu'une demi-douzaine d'équipes de premier ordre, chacune d'elles n'a que onze membres, et, comme l'a dit M. Walker, « pendant des semaines, la plus grave question pour le public, semble être de savoir si onze jeunes gens habillés de noir et de jaune pousseront mieux un ballon que onze autres jeunes gens en bleu ». Mais les équipes de premier ordre offrent le combat à de moindres qui se « classent » par la qualité de leur défense; les équipes du second ordre, à leur tour, servent de point de comparaison à celle du troisième. Au dedans du collège, l'équipe entraîneuse, qui figure l'adversaire contre l'équipe en titre, se pique au jeu, fière de former et parfois de battre l'autre; les entraîneurs sont en même temps les suppléants et se grisent de l'espoir secret de faire un remplacement un jour de grande bataille. De l'équipe en titre et de l'équipe des suppléants, la passion sportive gagne les équipes de promotion. A un degré au-dessous,

elle se communique du collège aux écoles, dont les enfants se promettent d'être des héros de collège.

*
* *

Mais les collèges ont un autre objet que l'éveil des vocations sportives : c'est l'éveil des vocations intellectuelles; or, de ces deux fonctions, la première atrophie la seconde. « Exagérés comme ils le sont, les sports, dit le président de Harvard, paralysent l'activité mentale au lieu de la clarifier, font de l'étudiant un puissant animal, donnent au collège, devant le public, l'air d'un entraîneur physique, familiarisent l'étudiant avec une publicité vulgaire qui viole sa vie privée, et l'exposent à d'impertinentes remarques sur les qualités de sa personne; ils excitent dans la masse des spectateurs un énervement hystérique auquel se complaisent trop d'Américains, mais qui n'est signe que de faiblesse et de frivolité, non de vigueur ou de passion ». A ce mal, on a proposé comme remède la suppression des jeux publics; mais c'est une mesure dont aucun collège ne prendra la responsabilité parce que l'opinion les a « reconnus d'utilité publique »; l'Université qui en priverait le peuple semblerait manquer à une partie de sa mission.

C'est l'ivresse même des parties décisives qui communique un sens aux autres jeux de l'année : que seraient en France les courses quotidiennes sans la vision du Grand Prix, flottante au-dessus de Longchamps? que seraient les expositions d'ateliers sans l'espoir du vernissage, et que seraient, à Harvard, les parties hebdomadaires sans l'attente du match annuel contre Yale? Un peuple, qui ne se souciait pas de l'athlétisme il y a cinquante ans, pourrait bien s'en détacher si on le privait de ce qui en fait pour lui la saveur. « Nous n'avons pas à craindre, écrit un professeur de Harvard, que la mode allemande de la bière ou la mode française du café remplace celle des sports au grand air » : de la bière, non, mais peut-être du whisky; du café, non, mais peut-être du bar; ce qui est sûr, c'est que l'esprit sportif dans le peuple américain est inséparable des dramatiques rivalités des collèges; et, ce qui n'est pas moins sûr, c'est que les sports

ne seront en vogue dans les écoles de France que quand des fêtes émouvantes les auront mis de mode dans le pays.

Ici se pose la question la plus délicate : si la nation a besoin d'éducateurs sportifs et d'entraîneurs athlétiques, est-ce à la jeunesse universitaire d'en faire fonction? N'y a-t-il pas d'autres classes d'athlètes ou de sportsmen dont les défis puissent passionner la foule? Les toreros et les pelotaris, sans être des universitaires, n'ont-ils pas fait de la tauromachie et de la paume des jeux nationaux en Espagne? Aux États-Unis, des équipes de professionnels, comme celles qui battent les collèges au baseball, ne suffiraient-elles pas à préserver les goûts athlétiques? N'est-ce pas un gaspillage que d'employer l'élite de la jeunesse à la propagation des sports? Mais la main-mise des professionnels sur un sport suffit à le disqualifier en pays de langue anglaise ou française.

Sur ce point, la différence de dignité entre le football et le baseball est instructive : le football, trop violent pour les premières chaleurs, est un jeu d'automne; le baseball un jeu de printemps et d'été; l'un se joue dans la saison des jours courts, l'autre dans celle des jours longs; il s'ensuit que le peuple, tenu aux affaires jusqu'à cinq heures, ne peut pas jouer au football et joue au baseball; le football reste un jeu de collège; le baseball est le jeu de tout le monde. Comme le football est un jeu de gentlemen, la gentry américaine, qui règle les modes, en a fait une fête mondaine; et comme c'est un jeu d'étudiants, le prestige des Universités en a fait une fête nationale. Aussi est-ce le football et non le baseball qui communique aux sports leur dignité; beaucoup d'étudiants croient remarquer une nuance de vulgarité dans ceux de leurs camarades qui s'adonnent au baseball, et ce que le baseball universitaire a de popularité auprès de l'élite, il le doit à ce que le décor où il se joue a d'analogie avec celui du football. Un sport de professionnels ne pourrait pas être national.

Il ne pourrait pas être non plus éducateur, et par là il manquerait à ce qui semble aux Américains la fonction maîtresse du sport. L'athlétisme en effet n'est pas aux États-Unis la culture physique pour elle-même : c'est le développement du corps en vue du développement du caractère. M. Brunetière a

dit des langues mortes qu'elles sont éducatrices parce qu'elles ne sont ni confessionnelles ni professionnelles : on peut en dire autant des sports; ils sont un des facteurs de l'éducation libérale. La vertu éducatrice des sports s'étend au delà des écoles. Il y a une sorte d'extension universitaire par l'athlétisme et d'éducation des adultes par le jeu physique. Le sport est un luxe et une mode aristocratiques : en devenant sportive, la démocratie s'ennoblit. Le sport est une dépense, mais les cercles populaires le mettent à la portée des petites bourses; c'est surtout par le sport que les œuvres de progrès social attirent à elles les hommes ou les enfants du peuple et les sortent de la foule pour les élever d'un degré dans la société. Le gymnase avec ses annexes est le salon du peuple; c'est autour de lui que s'organise l'éducation populaire, qui est autre chose que l'instruction populaire. Il se développe, parallèlement au goût du sport, un goût rudimentaire de la propreté et du raffinement, qui est la forme embryonnaire des qualités polies. Mais le sport cesserait d'être un facteur de l'éducation publique si les méthodes et les mœurs cessaient d'en être réglées par une élite. Si l'athlétisme qui pénètre le peuple est une sorte d'extension universitaire, c'est que l'esprit en a été déterminé dans les Universités. Un athlétisme de professionnels ne serait plus éducateur de la démocratie.

Une fois les professionnels écartés, ne peut-il pas y avoir d'autres amateurs que les étudiants qui mettent l'athlétisme à la mode? ne peut-il y avoir, en dehors des Écoles, une jeunesse de bonnes manières et de culture libérale qui soit l'éducatrice sportive de la démocratie? En Europe il y en aurait une : aux États-Unis il n'y en a pas, parce que la jeunesse mondaine y est comprise dans la jeunesse universitaire. Il n'y a guère, aux États-Unis, d'héritier de millionnaire ou de bourgeois qui, de dix-sept à vingt-deux ans environ, ne passe quatre années au collège. Dans une société sans noblesse, sans bourgeoisie parlementaire, sans administrations stables, sans monde militaire, sans salons, sans académies et sans cénacles, les Universités se sont trouvées le seul point de ralliement de tout ce qui était ou voulait être l'élite : c'est au collège que les fils de famille sont venus apprendre les élégances mondaines en même temps que les méthodes intellec-

tuelles. Dans une ville comme New-York, l'Université, sur sa colline, est ce qu'il y a de plus monumental, et ce refuge de la politesse en même temps que de la culture, se dresse au-dessus de l'uniformité des rues et de la monotonie des existences un peu comme la cathédrale du moyen âge au-dessus des échoppes des boutiquiers.

Où est, en France, cette jeunesse dorée qui en Amérique est à Princeton ou à Yale? Sitôt le baccalauréat passé, elle échappe à tout cadre social, et disparaît comme une rivière dans le sable jusqu'à ce qu'on la retrouve au régiment. La France moderne, qui a créé pour les laborieux un système de Hautes Écoles sans égal au monde, n'a rien organisé pour encadrer la jeunesse riche; elle semble prendre son parti de ce que les familles dégénèrent à mesure qu'elles ont réussi et cèdent leur place à de plus nouvellement sorties d'en bas : la nation est ainsi comme un tonneau qu'une source remplirait par le fond et qu'on laisserait se vider par le haut. Même quand la jeunesse de loisir a assez de vigueur pour les sports, elle n'en fait que pour son plaisir, hors de la vue du peuple, et les seuls qu'elle donne en spectacle et en exemple sont les sports équestres, ceux-là mêmes qui ne peuvent devenir ni scolaires, ni populaires. Les collèges d'Amérique restent comme responsables de l'éducation, même physique, du pays. C'est une mission pour laquelle manquent à l'Université française et les loisirs et les traditions; mais elle prête ses élèves au régiment, qui pourrait être pour elle une annexe sportive. Une fois relevée la dignité personnelle et développé l'athlétisme individuel du soldat, l'armée ne serait-elle pas en France, mieux encore que l'Université aux États-Unis, l'éducatrice sportive dont l'influence doit pénétrer tous les âges et toutes les classes?

*
* *

Il n'est pas sans inconvénient que la même institution ait l'initiative de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle; mais le double rôle des Universités a posé d'une façon aiguë et nette le plus difficile et le plus fécond des problèmes : celui de l'équilibre du corps et de l'esprit. Les

Universités, de plus en plus libérales, s'en sont peu à peu remises aux étudiants eux-mêmes de la réglementation du problème : ils font, sous leur propre responsabilité, la part des besoins scolaires et des besoins athlétiques. L'esprit de discipline, en Amérique, n'est que l'esprit d'organisation : l'Américain, qui rejette les règles qu'on lui fait, observe celles qu'il s'est faites; c'est l'entente des étudiants qui a réglementé les sports; c'est l'esprit corporatif qui a préservé les jeux athlétiques en les disciplinant. Ils avaient envahi le pays par surprise. « Si soudaine en a été la mode, écrivait M. Martwell, que les anciens manquent de compétence et d'expérience pour servir de modèles et de conseillers aux jeunes : nos athlètes ont été abandonnés à leurs rudimentaires méthodes: c'est une des étrangetés de notre temps que l'impuissance des éducateurs à imaginer des mesures qui ordonnent le chaos athlétique auquel ils président nominalement ». Mais l'athlétisme, inorganisable par les autorités, s'organisa seul.

La réforme commença à Harvard en 1882 : le Conseil des professeurs alarmé des parties de baseball de la saison, avait nommé un Comité d'administrateurs de l'Université et de professeurs pour la réglementation des sports; mais, dès le début, le Comité avait consulté les représentants des groupes sportifs, et au bout de trois ans il proposa lui-même son propre remplacement par un Comité sans professeurs. Le Conseil universitaire accepta le nouveau Comité, mais s'en réserva la nomination et le contrôle. Ce régime, comme le précédent, ne dura que trois années; durant les six ans, de 1882 à 1888, le nombre des étudiants fréquentant le gymnase était monté de 591 à 1055; le nombre des athlètes prenant part aux concours publics était monté de 54 à 106 et le nombre des entraînés était monté à 417. Le Comité fut réorganisé et formé de trois professeurs, de trois anciens élèves, et de trois élèves, les trois derniers élus par les présidents de promotion et les groupes sportifs, canotage, cricket, baseball, football, crosse, tennis, bicyclette. C'est ce Comité athlétique qui depuis 1888, a réglé la nature, la fréquence et l'emplacement des jeux et sports. Il a suscité des Comités consultatifs composés d'anciens élèves et élus par des élèves,

dont le rôle n'est que d'aider les équipes par les conseils techniques d'une bienveillance compétente. Enfin il a obtenu de l'Université qu'elle choisît comme entraîneurs des hommes cultivés et assimilât leur grade à celui de professeurs. Ainsi s'est constitué, par perfectionnements successifs, un système d'administration des sports qui met sur un pied d'intimité les professeurs et les élèves, sous la médiation, jeune encore mais déjà mûre, des anciens élèves.

C'est le Comité athlétique qui dispose du budget sportif, rédige les règles des jeux, décide de l'éligibilité des joueurs, fixe les relations du sport et du travail scolaire. Parmi les collèges, les uns, comme Harvard ou Columbia, remettent la surveillance des sports à un Comité mixte de professeurs, d'anciens élèves et d'étudiants; les autres, plus libéraux encore, comme Princeton et Yale, la confient à un Conseil d'étudiants, formé des capitaines et des « managers » des quatre grands sports; tous ont adopté un code d'éligibilité, qui exclut de l'équipe, comme professionnel, tout étudiant dont le séjour a été trop court ou les notes trop basses. C'est l'esprit corporatif qui a soumis les sports à la raison; en une dizaine d'années il en a diminué les dangers; de ce qui risquait d'être une passion démoralisante, il s'efforce méthodiquement de faire une pratique éducatrice. Peu à peu, une littérature athlétique s'est constituée. La *Revue des anciens élèves de Harvard* discute périodiquement l'esprit des sports et le détail de leurs règles.

L'histoire du football indique l'aptitude des collèges américains à évoluer. Le football américain, c'est le rugby anglais, importé du Canada. Mais les Anglais jouent selon des traditions et les Américains selon des règles. Cette différence correspond à celle des deux peuples; on est esclave de ses traditions tandis qu'on est maître de ses règles; des règles supposent une entente et permettent un progrès. Le code du football est revisé une fois l'an, par l'accord d'un Comité consultatif d'experts et de l'Association athlétique universitaire. Cette organisation va purifiant le football des abus qui tendaient à le déconsidérer; c'est elle qui a exclu des équipes les professionnels, improvisés étudiants, c'est elle qui, par des règlements techniques, accroît la part du calcul dans les parties et

diminue celle de la violence; dans le journal des anciens élèves de Harvard, des articles discutent le détail du jeu, la place des arbitres, la place des mains avant le signal, la durée des pauses, et tout ce qui rend la partie plus juste ou moins brutale. Si l'usage se répand, que l'équipe qui a le ballon fasse bloc pour l'immobiliser sous elle par la force brute, on propose une règle obligeant l'équipe qui aura joué trois fois sur place à céder le ballon. Les excès du jeu, qui s'étaient exagérés vers 1890, sont allés s'atténuant depuis cette date. La sagesse de l'athlétisme universitaire est le bienfait le plus précis de l'esprit corporatif.

IV

Une liste complète des sociétés d'étudiants comprendrait encore les cercles littéraires et scientifiques, orchestres et orphéons, comités et clubs divers. Mais les formes de groupement principales ont été, d'une part, la classe et la fraternité, d'autre part, la société oratoire et l'organisation athlétique, les deux premières d'un intérêt tout scolaire et d'un esprit incertain, les deux autres d'un caractère national et d'une utilité précise. Ces deux types de sociétés d'étudiants, société à fonction indéterminée et société à fonction définie, viennent se rencontrer et se confondre dans un mode de groupement qui n'existe qu'au collège de Yale, dans le bourg de New-Haven. Un petit port sale, des rues enchevêtrées de fils téléphoniques et striées de rails; dans cette laideur marchande, une clairière platonicienne, une pelouse en pente douce, ombragée d'ormes séculaires, un carré de sol vierge en pleine ville : c'est le *Common*, la place commune de la bourgade primitive; elle a des centaines de mètres de long et de large; les ormes s'y évasent comme des urnes, et sur l'herbe, on imagine les vaches des premiers colons. Sur cette pelouse se présentent de front, en file bien alignée, à intervalles bien égaux, trois petites églises qui se blottissent sous les feuilles; au temps où l'église était le cœur de la cité, on les a bâties sur la place commune, et, bien en rang comme trois enfants sages,

les trois églises sœurs restent à genoux sous les arbres, souvenirs du passé et symboles de la paix où se complaisent les sectes côte à côte. A mesure qu'on monte, la nef des arbres s'élargit, la voûte s'en élève; une longue ligne rougeoie sous les branches peu à peu, derrière la dentelle des feuilles, prend des contours plus distincts, se bossue de tourelles, se perce de fenêtres, et la façade de briques de Yale College se prolonge, décor de fond d'un fantastique bois d'ormes.

Elle est faite d'une file de monuments Renaissance, qui commémorent des noms de millionnaires et contiennent des chambres d'étudiants; des piles de coussins barricadent à mi-hauteur toutes les fenêtres; ce sont des trophées, dons de sœurs ou d'amies, aux couleurs de Yale ou de la brodeuse; les baies vitrées ont l'air d'autant de serres pour la floraison des soies. Yale a près de 3 500 étudiants. Les fenêtres laissent peu de muraille entre elles, et la longueur démesurée de la façade semble étouffer les passants de son rempart de coussins. On a la sensation d'une caserne aménagée en ville d'eaux; c'est un monde d'un an, fait de toutes les fantaisies d'une promotion qui passe; la façade en étonne comme le flanc d'un de ces navires géants où s'entasse une ville flottante de huit jours. Les porches encadrent la verdure du *campus*, qui est le jardin intérieur. Deux corps de logis en retour enclosent le campus, que les étudiants nomment le Rectangle, et des bibliothèques à mine d'églises en forment le fond. Un coin de cette cour sacrée était fermé jadis d'une barrière de bois où les élèves s'asseyaient le soir pour chanter; cette relique est aujourd'hui dans le milieu du campus; aux heures de chant ou de flânerie, les anciens en ont le haut bout, et les cadets les bas bouts : les nouveaux n'y ont pas droit. Sur cette enceinte intérieure, tous les corps de logis ont leurs portes : pendant quatre ans, le Rectangle, pour les étudiants de Yale, est le monde.

Dans cette atmosphère spéciale, est née une forme de société d'étudiants particulière à Yale, mais qui n'est que la floraison, sur un terrain propice, de tendances en germe dans les autres collèges : ce sont les *Senior Societies*. Il y en a trois, de quinze membres chacune.

La plus ancienne est « Skull and Bones », — « Crâne et

Tibias » — fondée en 1832. L'insigne en est une tête de mort sur des tibias en croix; il se porte même au lit ou au bain. Le local est en forme de mausolée, sans fenêtres, à portes de fer massives d'un vert sombre. Le catalogue est à bordures noires, et relié de noir. C'est une des rares sociétés secrètes qui aient des secrets, et dont le mystère reste une irritante énigme pour le collège. Elle tient chaque jeudi une réunion obligatoire, où les « anciens » des villes voisines se rendent par un train du soir et d'où ils partent par le train de minuit, sans parler à personne au passage. Avant la fin de l'année, les membres élisent leurs successeurs; jamais ils ne prononcent un mot qui fasse prévoir un de leur choix; il n'y a de démarches ni de leur part ni de celle des candidats : l'élection n'est précédée que de silence; l'honneur d'être élu est le plus haut qu'un étudiant de Yale puisse recevoir. Le collège attend nerveusement le verdict; autrefois, Skull and Bones, à minuit, se rendait en cortège aux chambres des élus; aujourd'hui l'investiture se fait le long de la barrière de bois, au milieu de l'émotion anxieuse de tous.

Il était tentant pour les exclus de fonder une société rivale, mais il n'était pas aisé d'en établir le prestige. En 1864, fut fondée « la Bêche et la Tombe », dont le sceau, inspiré de la scène du fossoyeur d'Hamlet, symbolisait l'enfouissement de la vieille société par la nouvelle. Malgré ses portes de fer et la salle tendue de velours noir, « la Bêche et la Tombe » ne fut guère prise au sérieux. La quatrième année, elle ne put trouver que trois recrues : c'en fut la fin. En 1866 une autre bande s'intitula « Bull and Stones », pour parodier Skull and Bones, en singea les chants et les insignes, en confisqua un soir les rafraîchissements, en bombarda la maison de bouteilles d'encre. Bull and Stones disparut aussi. Deux autres sociétés ont survécu : la plus renommée « Scroll and Key », fondée neuf ans après la société modèle de Skull and Bones, végéta plus de vingt ans, mais possède aujourd'hui le plus beau club d'étudiants des États-Unis, marbre bleu, piliers de granit et portes de fer. Skull and Bones reste la Société par excellence; depuis une génération, la moitié des anciens élèves de Yale qui se sont distingués dans le monde en avaient été membres; il y a une trentaine d'années, on la louait surtout

de conserver une heureuse proportion de bons élèves, de lettrés et de bons garçons; depuis, elle a fait une large place aux athlètes. Scroll and Key s'est fait une spécialité de la bonne camaraderie et de la vie joyeuse : c'est en se différenciant ainsi de sa rivale qu'elle a gardé sa raison d'être, et accru son prestige.

Par leurs rites secrets, par leur exclusivisme, par leur souci des qualités joyeuses, par les intrigues électorales, les Senior Societies de Yale rappellent les fraternités; mais par leur préférence pour les jeunes gens de mérite, par la justice moyenne de leurs collections, par l'émulation qu'inspire la faveur d'en être membre et par la récompense qu'est leur choix, elles jouent un rôle éducateur qui les met bien au-dessus des fraternités. Elles sont là forme la plus compréhensive de l'esprit de corps parmi les étudiants d'Amérique.

V

Si j'ai longuement insisté sur ces corporations et sociétés d'étudiants, c'est que, plus que les études proprement dites, elles permettent au collège américain de remplir son vrai rôle national. C'est parce que le collège forme le *gentleman* qu'il est une institution nationale. S'il n'était qu'un établissement d'instruction, il ne préparerait qu'à tels ou tels métiers; mais il est un lieu d'éducation : il prépare à tout. Il peut n'y avoir que les professeurs de latin qui aient besoin d'être latinistes; mais un banquier ou un artisan a besoin d'être un gentleman. Sur les effets de la haute éducation, les gens d'affaires américains ne sont pas d'accord. Les uns ont plus de confiance dans un diplômé, les autres, dans un jeune homme qui a été saute-ruisseau ou apprenti dès seize ans. M. Schwab, l'ancien président du trust de l'acier, aux appointements de quatre millions par an, a débuté comme balayeur de bureau; il ne démord pas de la vieille idée américaine qu'il faut partir du plus bas pour arriver au plus haut. Un soir du printemps de 1901, il fit, devant un club de petits garçons, une allocution improvisée :

Mes amis, leur dit-il avec son sourire tranquille, je ne savais pas que j'aurais à parler, et je n'ai rien préparé ; mais je me représente de petits garçons dégourdis qui viennent à mon bureau me demander conseil pour leur début, et voici ce que je leur dirai. Le secret du succès, c'est de faire la besogne de chaque jour un peu mieux que le voisin ; prenez un garçon qui sait manier ses outils, faites-le débuter à seize ans ; prenez-en un qui sort de l'université, faites-le débuter à vingt, et le diplômé ne rattrapera pas l'apprenti ; un retard de quatre ans, à cet âge-là, est un handicap qu'on ne rattrape jamais. J'étais l'autre jour à une réunion de quarante grands financiers ; trente-huit étaient sortis d'écoles primaires de travail manuel et n'avaient pas mis les pieds dans un collège... Pour réussir, vous n'avez qu'à faire un peu plus que les autres. Je connais un vieil industriel qui demandait un jour à un contremaître de lui recommander un apprenti pour un meilleur poste. Le contremaître dit que les apprentis étaient tous bons. « Eh bien, dit le patron, il est cinq heures, l'heure de quitter l'atelier ; dites-leur qu'on travaille jusqu'à six. » Tous se remirent à la besogne de bonne grâce ; mais, à l'approche du coup de six heures, ils commencèrent à jeter des coups d'œil vers l'horloge... excepté un : celui-là eut la position ; il est maintenant à la tête de l'établissement et commande à trente mille ouvriers...

Il y a dix-huit ans, j'ai connu un gamin de quinze ans qui portait à boire aux ouvriers ; il s'en acquittait si bien, et son eau était toujours si fraîche, que les ouvriers le remarquèrent ; on le promut garçon de bureau ; il montra le même zèle. Il est maintenant président de la Société Carnegie, à la tête de soixante mille ouvriers... On m'a parlé, ce soir, d'un jeune garçon qui venait de quitter une banque parce qu'on ne l'augmentait pas assez vite ; eh bien, j'étais hier dans le bureau de son patron, quand un petit crieur de journaux apporta le journal du soir : « Voilà un gamin, me dit le banquier, qui tous les jours depuis un an m'a remis le journal à quatre heures sonnantes, sans que je lui donne jamais plus que son sou ; on fera quelque chose de lui, et je vais lui donner une place dans ma banque. Avec le temps, je vous prédis qu'il arrivera à la tête de la banque. »

M. Carnegie remarque, comme M. Schwab, qu'en fait, parmi les présidents de banques et les directeurs d'industries, il y en a peu qui aient fait des études avancées. « Ne craignez pas, dit-il, la rivalité des fils de riches. Attention au gamin qui est forcé de se plonger dans la besogne au sortir de l'école primaire et qui commence par balayer le bureau ! Ayez les yeux sur lui : c'est lui, d'avance, le gagnant de la

course. De quatorze à quinze ans, voilà les meilleures années pour apprendre : pendant que l'étudiant recueille les bribes d'un passé lointain, le futur capitaine d'industrie est à l'école de l'expérience, en train d'acquérir les connaissances dont il aura besoin pour son triomphe futur. »

Mais ces boutades ne représentent pas l'opinion américaine. La confiance de M. Carnegie lui-même dans les petits balayeurs ne l'empêche pas de multiplier les ingénieurs diplômés, en donnant cinquante millions pour des bourses d'universités. Il a été le premier à employer un chimiste dans les hauts fourneaux d'Amérique, et il a dû le faire venir d'Allemagne : « Nous n'en sommes plus là, disait-il récemment, et les écoles spéciales des États-Unis forment une classe de jeunes gens qui n'a pas sa pareille dans le monde. » Les chefs actuels de l'industrie américaine n'ont pas de diplômes, mais leurs successeurs en auront : « De ce que les pionniers d'autrefois, dit M. Canfield, ont piétiné les prairies de l'ouest derrière leurs bœufs au pas lent, il ne s'ensuit pas que nous devions nous interdire l'express transcontinental. » Le nombre d'étudiants dans les collèges qui était en 1872, de 590 par million d'habitants, monta soudain à 740 en 1873, oscilla jusqu'en 1889, sauta à 880 en 1890 et monta régulièrement jusqu'à 1 210 de 1890 à 1897 : en vingt-cinq années le « pour cent » des bacheliers dans le pays a plus que doublé.

*
* *

Frappés du fait, les Américains, pratiques, se sont demandé : « L'éducation *paye*-t-elle ? » Le *Forum* a publié un article sous ce titre. Le docteur Thwimg a pris les six volumes d'une encyclopédie, et, sur les quinze mille noms d'Américains cités, en a trouvé 5 326 de *college-men*, soit plus du tiers ; il en a conclu que, parmi les *college-men*, un sur quarante, et, parmi les autres, un sur dix mille s'était fait un nom, c'est-à-dire qu'on avait deux cent cinquante fois plus de chances de se distinguer en passant par le collège. M. Kratz, de Sioux City, a publié en 1899 une enquête faite dans le South Dakota : il avait remarqué dans quinze villes la liste des cinq hommes les plus éminents, et avait découvert

que 26 des 66 banquiers cités, 16 des 53 journalistes, 31 des 119 négociants étaient *college-men*, et que, tandis que le nombre des anciens étudiants n'est que de 1/2 p. 100 sur l'ensemble de la population, il est de 40, 30 et 26 p. 100 parmi les chefs de la banque, du journalisme et du commerce.

Plusieurs journaux ont publié cet amusant calcul à l'américaine : « Un travailleur sans éducation ne gagne, en moyenne, qu'un dollar et demi par jour; les hommes d'une éducation complète gagnent en moyenne mille dollars par an ; on peut démontrer la valeur de l'éducation de la façon suivante : soit 1 dollar 1/2 le prix d'une journée de l'homme sans éducation : 1,50 × 300 = 450 dollars par an ; 450 × 40 ans (durée de la vie moyenne) = 18 000 dollars, valeur de la vie d'un homme sans éducation. Soit 1 000 dollars le paiement d'une année de travail de l'homme instruit : 1 000 × 40 = 40 000 dollars, valeur de la vie d'un homme qui a reçu de l'éducation. Différence : 40 000 — 18 000 = 22 000 dollars (110 000 francs), valeur de l'éducation. » Dans un esprit plus sérieux, M. Seligman, un des premiers banquiers de New-York, a dit : « Dans mes affaires, je préfère les hommes qui ont été au collège. Dans toutes les branches, la nécessité d'une éducation supérieure est de plus en plus évidente. » Le directeur d'une grande compagnie d'assurances pense qu'un gamin peut apprendre à détailler de l'épicerie sans avoir été au collège; quand il s'agit de gouverner des hommes et de diriger de grandes entreprises, plus son éducation a été complète, plus il a de chances de succès. » — « En affaires, ajoute M. Judson, la première qualité est l'endurance : c'est au collège qu'elle s'apprend le mieux, parce qu'il y a dans les bureaux des heures de flânerie, tandis que la besogne scolaire est régulière, que chaque heure y a sa tâche, que l'esprit y va au fond des problèmes et doit y être maître de ce qui échappe le plus aisément : de lui-même... Un esprit où les idées sourdent lentement et qui digère les faits, comme le boa un porc, est dans un état semi-comateux. Il est comme la vieille dame dans le métropolitain de Londres : étant très grosse, elle se mit lentement à descendre à reculons du wagon; avant qu'elle

fût à moitié sortie, l'employé passa, crut qu'elle cherchait à monter, la poussa vivement à l'intérieur, claqua la porte, et le train partit; elle fit ainsi cinq fois le tour de Londres. »

En vingt-cinq ans, la proportion des étudiants par rapport à la population a plus que doublé : l'éducation supérieure est-elle de nature à augmenter les chances de succès d'un nombre illimité de jeunes gens? la multiplication des diplômes rendra-t-elle les diplômes moins profitables, en diminuant la supériorité de ceux qui les ont, ou plus nécessaires, en accroissant l'infériorité de ceux qui ne les ont pas? Quoi qu'il en soit, le collège propose à ses élèves un autre succès que le succès pécuniaire ; sa popularité ne repose pas seulement sur les services pratiques qu'on en attend; et comme les avantages moraux qu'il promet sont, de leur nature, illimités ; il n'est pas contradictoire d'imaginer qu'ils s'étendent à une proportion de jeunes gens indéfiniment croissante. L'éducation, selon les éducateurs américains, « est faite pour apprendre non à gagner sa vie, mais à la vivre, *not to make a living but to make a life* ».

Le nombre des parvenus aux États-Unis met en vedette les lacunes de leur esprit; la prédominance de la vie d'affaires en fait saillir la vulgarité : l'atmosphère du collège semble plus saine aux Américains que celle du commerce. « L'Université, dit le plus grand éducateur du pays, le président Eliot, est le plus sûr lieu du monde pour les jeunes gens, — bien plus sûr que le comptoir, le magasin, l'usine, la ferme, la caserne, la passerelle ou la plantation. » C'est que la variété de l'éducation de collège en fait l'éducatrice du cœur autant que de la tête : le collège semble une atmosphère qui développe toute la personne.

L'influence du collège est enveloppante, pénétrante, et d'autant plus insaisissable : c'en est le demi-mystère qui en fait l'attrait et le prestige ; il tente comme un secret; c'est un cercle magique où on ne se console pas de n'avoir pas passé. « J'ai été intimement lié, dit le sénateur Depew, avec des centaines d'hommes qui sans éducation ont amassé des millions. Je n'en ai jamais rencontré un dont le regret ne fût pas profond de n'avoir pas reçu d'éducation. Je n'en ai jamais rencontré un qui ne sentît devant des gens cultivés une sorte de mortification que toute sa richesse ne compensait pas. Je

n'en ai jamais rencontré un qui ne fût prêt à donner toute sa fortune pour éviter la même mortification à son fils. » C'est que le collège a pour objet de former le « gentleman » et que la vie de collège crée, en dehors des distinctions de naissance ou de fortune, une confraternité dont l'esprit n'est pas sans rappeler celui de la chevalerie. « Je pourrais, disait Everett Hale, tirer de l'Encyclopédie de Chambers, à dix dollars, plus de connaissances qu'on n'en acquiert en quatre ans de collège. Mais quand il s'agit de changer un gamin en homme, ou un cabri mal léché en un gentleman bien élevé, l'endroit le plus simple et le plus sûr est le collège. »

Il n'y a ni degré de fortune ni catégorie de métiers où il ne soit bon d'être un homme, un gentleman ; on peut imaginer des carrières où le grec, l'algèbre et la chimie ne servent pas ; on n'en peut imaginer où la bonne éducation soit de peu de prix ; il n'y aurait donc pas d'absurdité théorique à ce que la proportion des *college-men* continuât de doubler tous les vingt ans, jusqu'à ce que les collèges eussent aristocratisé la démocratie entière. Mais le nombre des diplômés ne peut être illimité qu'autant qu'ils s'accommodent de tout métier et de ses exigences : la congestion des carrières libérales aurait pour contre-coup une défiance contre l'éducation supérieure, si les étudiants regardaient leur diplôme comme la promesse d'une profession libérale. Le président Butler, de Columbia, disait le 14 novembre 1902 : « Si le collège est sagement dirigé d'ici à vingt-cinq ans, les étudiants qui se destinent au commerce seront de beaucoup plus nombreux que ceux qui recherchent une carrière libérale. » A Harvard, qui est le plus littéraire des collèges, un tiers des élèves se destine aux affaires. Ils s'attendent à y entrer sur le même pied que les illettrés.

Dans tous les arguments en faveur du collège, il est sous-entendu que le diplômé agira après le collège comme s'il n'y avait pas été. Pour prouver l'utilité des études, le directeur du *Journal of Education* écrit : « J'ai fait entrer un diplômé de Harvard dans une des plus grandes maisons d'édition de Boston, à trois dollars par semaine : il était à la queue de tous les garçons de bureau, il avait à balayer les chambres les plus sales, mais au bout d'un mois il faisait partie du personnel ; au bout de deux mois, il était ven-

deur. Le sénateur Depew, président de chemins de fer, prouve l'utilité du collège par l'exemple de centaines de diplômés qui ont devancé les hommes d'équipe dont ils avaient été les égaux.

Le diplôme ne semble incompatible avec aucun métier, avec aucune besogne ; il a un parfum aristocratique ; dans la société américaine, il est le seul titre de noblesse ; il en est des étudiants américains, à quelque travail qu'ils se mettent, comme des gentilshommes d'ancien régime qui se faisaient ouvriers-verriers : ils ne dérogeaient pas ; il n'y a pas aux États-Unis de besogne honnête qui empêche un homme d'être un gentleman. C'est pourquoi les Américains ne connaissent guère la peur qu'ont les Européens de l'éducation supérieure : elle élargit l'entrée de toutes les carrières, sans en fermer aucune. M. Thwing, président de Western Reserve University, écrit : « On craint souvent que le monde ait trop d'hommes instruits. On le craint surtout en Allemagne. Trop d'hommes instruits ! Est-ce que l'éducation du collège ne sert pas à un artisan ou à un fermier ? Alors, tant pis pour elle... Il ne peut y avoir un surplus d'hommes instruits. On ne peut pas donner d'éducation à trop d'hommes et on ne peut pas leur donner trop d'éducation... Il y eut un temps où entrer dans le collège c'était entrer dans le clergé. Voilà longtemps que ce temps n'est plus. Plus tard, entrer au collège, c'était entrer ou au barreau ou dans le clergé. Ce temps-là est passé aussi, il n'y a pas bien longtemps. »

Le collège américain a cette bonne fortune d'attirer les plus riches des jeunes gens et de s'ouvrir aux plus pauvres. Il est fier de son recrutement populaire, parce qu'il sait qu'il lui doit l'esprit de travail et l'esprit d'énergie ; l'Université de Yale pense que si ses élèves sont les plus « débrouillards », c'est parce qu'elle est la plus démocratique. C'est un des traits de la vie américaine que l'entente et l'intimité des chefs de l'industrie et des chefs de l'enseignement ; les dons des millionnaires aux Universités tiennent la haute finance et la haute culture en rapports constants ; peu à peu s'établit, entre praticiens et éducateurs, une harmonie de vues et une unité d'action ; tandis que les Carnegie et les Rockfeller créent des chaires, aident à multiplier le nombre des étudiants et leur font de

plus en plus de place dans les affaires, les Universités, de leur côté, sentent que les industriels ont droit, en retour à ce qu'on leur prépare des diplômés qui soient des hommes d'action; et comme l'homme d'action par excellence est celui qui a mis jeune « la main à la pâte » et conquis ses grades « à la sueur de son front », les Universités appellent de plus en plus à elles les jeunes gens pauvres, des professions manuelles et dites serviles. Par suite du prestige croissant de l'éducation, les ateliers et les bureaux, fourmillent d'apprentis ou d'employés qui veulent être étudiants; par suite du prestige croissant du travail des bras dans les Universités, elles se soucient de plus en plus en vue de recruter des étudiants parmi les travailleurs manuels. Le monde des affaires et le monde de l'enseignement concourent à accroître sans cesse cette classe d'*employés-étudiants* et de *diplômés-manœuvres*, qui s'annonce aux États-Unis comme *la classe dirigeante* de l'avenir.

Par leur recrutement ouvrier, les collèges américains forment une classe d'hommes d'affaires et de « capitaines d'industrie » unique au monde. Leur enseignement théorique va à de jeunes hommes qui ont connu la pratique dans ce qu'elle a de plus durement matériel et la lutte pour l'existence dans ce qu'elle a de plus inflexible. C'est pourquoi, en promettant l'empire de l'industrie à l'apprenti et en le promettant au savant, M. Carnegie ne se contredit pas. Le type d'homme d'affaires qu'il rêve et qui sera le type de l'avenir, c'est l'*ouvrier-étudiant* ou l'*étudiant-ouvrier*, c'est le jeune homme qui unit le sens pratique de l'artisan et le sens calculateur du savant, la patience du manœuvre et la vivacité de l'homme instruit. Le « gamin de l'école primaire », « feu et flamme aux affaires dès quinze ans », « balayeur de bureau » s'il le faut — et le chimiste diplômé, à la mode d'Allemagne — les deux ne font plus qu'un : c'est le futur « capitaine d'industrie ». M. Carnegie, en citant trois chefs d'usine qui ont passé par l'Université, remarque que tous trois, entre l'âge de dix ans et l'âge de vingt ans, ont interrompu leurs études pour entrer dans un bureau ou un atelier. L'alternative du travail scolaire et du travail pratique, voilà la condition du succès.

Les collèges comptent nombre de ces jeunes gens qui pas-

sent tour à tour de la maison d'affaires à l'Université et de l'Université à la maison d'affaires : les *employés-étudiants* et les *étudiants-employés*. Les uns naissent employés et ont l'énergie de se faire étudiants. Les autres naissent étudiants et ont le courage de se faire employés. Les uns sont innombrables, et les autres nombreux. Les uns sont la foule, les autres ne sont pas l'exception. L'année dernière, deux étudiants de Yale, deux compagnons de chambre, se sont faits conducteurs de tramways pendant les vacances : l'un avait besoin de son salaire pour vivre, l'autre était le fils du président de la Compagnie des tramways. Le fils du peuple et le fils du riche restaient camarades de labeur comme ils avaient été camarades d'études. Ces manœuvres diplômés forment la classe dont M. Carnegie a dit qu'elle n'avait pas sa pareille dans le monde. « Je viens d'avoir à dîner, racontait-il un jour, plusieurs Anglais qui se sont fait un nom dans l'industrie du fer et de l'acier; un d'eux m'a dit, en se levant pour boire à ma santé : « Monsieur Carnegie, ce ne sont pas vos mines et vos usines qui m'ont le plus frappé, c'est la classe des jeunes gens qui sortent de vos Universités ! »

HENRY BARGY

MÉMOIRE

SUR

LA COUR DE FRANCE[1]

— 1752 —

La Reine n'a jamais été belle, avec de la physionomie et de la grâce dans sa taille. Elle avait de quoi plaire, si elle n'eût été destinée à un roy de seize ans, beau alors comme l'Amour. Il n'y eut qu'une voix en France pour désapprouver sa figure. Elle s'en aperçut et eut le bon esprit d'en plaisanter la première; le jour de ses noces, s'approchant d'une glace : « On ne se plaindra pas, dit-elle, que la mariée soit trop belle ». Rien de plus heureux que les premières années de son mariage. Elle possédait uniquement le cœur de son époux. Des grossesses fréquentes avaient cependant détruit sa santé. Des caresses reçues avec humeur causèrent quelque refroidissement; le Roy commença à souper sans la Reine dans ses Cabinets. Il n'y avait que des hommes à ces parties; on y buvait beaucoup, et le Roy plus que les autres : on en parlait même assez diversement. La familiarité qui régnait dans ces soupers déplut au Cardinal; préférant une maîtresse à un favori, il fit entrevoir que, s'il se déclarait contre l'un, il pourrait tolérer l'autre. Il n'en fallut pas davantage à des courtisans dévoués au Souverain, dispensateur des grâces, pour être alertes à saisir le moment favorable.

Il se présenta bientôt. La Reine ayant eu des couches

1. Voir la *Revue* du 1er août.

encore plus malheureuses, on lui fit sentir qu'elle courait risque de la vie, si elle s'exposait à un nouveau danger. Elle ne songea donc qu'à se dérober aux empressements d'un époux qui aurait craint de lui marquer trop d'indifférence. Une femme de chambre veillait auprès de son lit pour lui gratter la plante des pieds, car elle feignait des insomnies. A la fin, il fallut pourtant s'expliquer. Le Roy se vit plongé dans la plus vive douleur, par la grâce qu'elle lui demanda pour toujours.

Livré à son chagrin, il le renfermait en lui-même. On s'aperçut qu'il s'efforçait de cacher quelque chose. Le Cardinal s'en inquiéta. Enfin, M. de ....., sous le prétexte du plus tendre attachement mais, en effet, pour suivre les vues du Cardinal et les siennes, osa se jeter aux pieds du Roy et lui arracher son secret. Il lui fit voir, dans l'éloignement, le monde. On lui imposa silence avec indignation. Ce conseil avait cependant fait impression. Le Roy fit connaître qu'il était ..... M. de R. reprit courage. On ménagea une entrevue avec madame de Mailli, qui était laide, mais telle que le Cardinal la voulait. Ces premières tentatives furent infructueuses; le cœur du Roy n'était point fait au vice; de plus, il était fort timide, et madame de Mailli, quoique très experte, n'osa pas faire les avances; on lui fit entendre qu'il le fallait; elle agit, et l'on peut dire que la vertu du Roy ne succomba que sous le nombre des pièges qu'on lui a tendus.

La Reine soutient sa disgrâce avec beaucoup de fermeté. Quelques mouvements de jalousie échappés et qui ont pensé aigrir les choses, lui en ont fait connaître l'insuffisance. Elle ne voit le Roy que devant le monde, et alors, c'est avec décence; ils se parlent sans affectation, ne se cherchent ni ne s'évitent. Louis XIV, malgré ses maîtresses, n'avait jamais découché de chez la Reine; étant d'étiquette en France que celle-ci se couche la dernière, il la faisait attendre quelquefois jusqu'à quatre heures.

Il n'y a rien de si édifiant que la vie de cette princesse. La moitié de sa journée se passe dans des saintes occupations. Elle est cependant très peu instruite de la religion. On la dit, sans s'en doûter, moliniste à brûler. Comme on prévoit qu'elle pourrait avoir beaucoup de crédit si le Roy venait à manquer, on ne laisse pas que de s'en occuper.

Elle est douce, attentive, s'étudiant à dire des choses obligeantes, ayant cette envie de plaire qui réussit communément aux particuliers, mais qui, chez les grands princes, asservit tous les cœurs. Il est probable qu'elle eût été coquette, sans le hasard qui l'a placée sur le trône. Il s'est même toujours trouvé des gens qui, dans le plus profond abaissement, ont osé lui faire remarquer ses perfections. Encore aujourd'hui, monseigneur l'évêque de Rennes, le même qui fut rappelé d'Espagne pour avoir donné de la jalousie à D. Philippe, M. le duc de Luynes, M. le président Hainault, passent pour en être très touchés. Elle s'amuse de leurs soupirs respectueux et en badine fort agréablement la première. Quoiqu'elle ait quitté le rouge, elle n'a pas entièrement renoncé à la parure, Elle est magnifique en habit et porte quelquefois des couleurs très hasardées. Elle se récrie beaucoup contre l'usage de quitter de si bonne heure les couleurs de rose.

Le seul plaisir auquel elle paraisse attachée est le cavagnol. Comme elle n'est pas très riche, monseigneur le Dauphin et toute la famille s'associent à son jeu. Il n'est pas possible de se figurer quelque chose de plus triste. On y voit dix siècles rangés autour d'une table qui jouent, sinon avec toute la mauvaise foi, au moins avec toute l'avidité imaginable. Il y règne un silence morne, qui n'est interrompu que par les gémissements et les plaintes des perdants. Autour du cavagnol même, se trouve un cercle de tabourets occupés par les femmes qui viennent faire leur cour, qui n'y arrivent qu'avec la certitude de s'ennuyer et qui ne se parlent qu'à l'oreille par respect. Comme aucune ne quitte sa place, c'est autant de statues immobiles; ce jeu étant fort cher et ne se jouant plus que chez la Reine, la partie est réduite à un certain nombre de personnes fixes. On offre à y jouer à tous les étrangers d'un certain rang, qui sont instruits d'avoir à refuser. Les ducs de Luynes et de Saint-Agnan, l'un et l'autre sexagénaires, sont les seuls qui y jouent; elle y perd plus de cent écus. Cette partie commence à sept heures, les jours qu'il n'y a point de spectacle à Versailles et dure jusqu'à dix. Les autres jours, la Reine soupe chez madame la duchesse de Luynes, sa dame d'honneur, avec des femmes, et l'on joue fort avant dans la nuit. On dit que, dans le particulier, elle est difficile. Ses

femmes s'en plaignent quelquefois. Le Roy lui-même, dans le commencement, éprouvait de l'humeur. Il se plaignait souvent de son peu de complaisance. Au reste, le genre de vie de cette princesse est des plus uniforme; elle n'est guère que des grands voyages de Marli, de Compiègne et de Fontainebleau, où la Cour représente. Comme elle craint l'air plus que toute autre chose, les jardins de Versailles n'existent pas pour elle, et, dans les plus grandes chaleurs, les fenêtres sont fermées.

*
* *

Monsieur le Dauphin a une belle physionomie qui annonce beaucoup de dons et même de majesté. Il est plus grand que le Roy et pas excessivement bien fait, ayant des dispositions pour engraisser qui, cependant, ne le défigurent pas. Ce prince qui, comme tous ceux de sa Maison, est né avec l'amour des peuples, fait les plus douces espérances de la nation. On en attend la réformation de l'État et le soulagement de la misère publique. Ce n'est pas que son éducation ait été bien merveilleuse. M. de Châtillon, son gouverneur, est l'homme du monde le plus borné et Monsieur l'ancien évêque de Mirepoix, moine théatin de bonne extraction, n'était guère capable de former son disciple dans cette science sublime des roys.

Ses inclinations sont diamétralement opposées à celles du Roy son père. Il déteste la chasse et n'aime que la vie sédentaire. Adonné à la lecture, capable d'application, on assure qu'il a acquis nombre de connaissances. Il n'est pas douteux qu'il voudra régner par lui-même, et que ses principes, ni peut-être même ses ministres, ne seront ceux d'aujourd'hui.

On ne lui donne aucune part aux affaires. Il a la sagesse de renfermer son dépit. Après la maladie du Roy, il était survenu entre eux un peu de refroidissement. Monseigneur le Dauphin avait ordre de s'arrêter à Reims pour y attendre des nouvelles de la santé du Roy; M. de Châtillon le fit passer outre. On prétend même qu'il entra dans le complot contre madame de Châteauroux. Le Roy en fut offensé. M. de

Châtillon fut exilé et plusieurs personnes placées chez monseigneur le Dauphin eurent ordre de l'observer. Cette affaire lui imprima une sorte de crainte vis-à-vis du Roy, dont il est à peine revenu. Comme il ne chasse point et qu'il ne soupe pas dans le Cabinet, il ne voit guère le Roy que chez Mesdames. Il n'est pas douteux que, quoique très attaché au Roy, il ne le soit encore plus à la Reine.

On assure que M. le Dauphin, qui n'aime aucun de ceux qui sont en faveur, a une aversion décidée contre madame la Marquise. L'affaire de madame de Brancas, qu'on a donnée contre son gré à madame la Dauphine, a achevé de l'aigrir contre elle. On a cru réparer ce désagrément en lui accordant une dispense d'âge pour entrer dans le Conseil des dépêches; mais comme on n'y juge que des matières contentieuses, il n'en a pas été très flatté. Assez embarrassé devant le monde, il est rempli d'esprit et de saillies dans le particulier. On lui attribue même un peu de méchanceté. On nommait M. d'Argenson en sa présence : « Duquel parlez-vous, reprit M. le Dauphin; est-ce de la bête ou du fripon? », désignant par le premier celui à qui on avait ôté le Département des Affaires étrangères, à cause de son incapacité, et, par le second, le ministre de la Guerre d'aujourd'hui. Voyant un officier aux gardes dans le salon de Marli qui ne jouait pas, il lui en demanda la raison. Cet officier ayant répondu qu'il n'avait point d'argent, M. le Dauphin lui dit : « Je vous prêterai cinq louis que je jouerai pour vous. » Au bout d'une heure il lui en rapporta cent, dont il retint obligeamment les cinq qu'il lui avait avancés et que cet officier lui aurait rendus, disait-il, s'il les avait perdus.

Toutes ces qualités promettent à la France un bon Roy dans sa personne, mais il ne semble pas que la nation attende ces qualités brillantes qui font les véritablement grands Roys. Les dispositions marquées qu'il a pour engraisser marquent un tempérament flegmatique. Il aime trop le repos à vingt ans pour devoir être actif à quarante. La vie de ce prince est d'une uniformité qui effraierait bien des particuliers. Il est réduit absolument à sa famille qu'il aime tendrement, mais qui, après tout, lui fournit peu de diversité. Il n'y a pas longtemps qu'il dit à une personne qu'il honore de sa confiance :

« Que vous êtes heureux de connaître vos amis et les douceurs de la société; sans ma famille, je serais seul dans le monde. »

*
* *

Madame la Dauphine est le portrait de la reine de Pologne, excepté qu'elle a assez d'embonpoint. Le fond de son teint commence à se brouiller et, indubitablement, elle sera couperosée un jour. On lui accorde peu d'esprit. Elle paraît embarrassée devant le monde et avoir de la hauteur. Elle parle peu à présent; à son arrivée, on trouvait qu'elle parlait trop. Elle n'est liée avec personne et passe sa vie avec Mesdames; uniquement occupée de plaire à M. le Dauphin, elle en est tendrement aimée. Elle était couchée avec lui lorsque les douleurs la prirent pour accoucher de M. le duc de Bourgogne. M. le Dauphin ne put résister à ses cris, il fondit en larmes, et lorsqu'on lui annonça que c'était un garçon, il répondit : « Je ne suis content que parce que la mère est sauvée. » Tout cela ne fut pourtant que l'affaire de cinq minutes. A peine l'accoucheur put-il arriver pour recevoir l'enfant. Aussi rien ne fut observé de ce qui est usité dans ces occasions. Il y a plus de cent personnes qui ont le droit d'assister aux couches d'une reine ou d'une dauphine; chacun a sa place assignée. Les princes et princesses du sang, le chancelier de France, le Premier Président, les quatre Secrétaires d'État doivent assister de droit aux couches d'une reine ou d'une dauphine. Les portes doivent être ouvertes, les rideaux ouverts, et on ne peut refuser l'entrée de la chambre à personne. En un mot, on requiert la plus grande authenticité.

Comme il était indispensable d'avoir des témoins, M. le Dauphin n'eut que le temps de faire entrer le garde du corps de sentinelle, qui fit même des difficultés pour se laisser relever, un porteur de chaise et un laquais de madame de Forcalquier, qui virent M. le duc de Bourgogne venir au monde. Dans le procès-verbal qui fut dressé, le porteur de chaise, ne sachant pas écrire, fut obligé, au lieu de sa signature, d'apposer le signe de la croix. Tout cela ne laisse pas de donner lieu à bien des propos. Madame la duchesse

d'Orléans d'aujourd'hui en avait quelques-uns sur son compte ; M. le duc ne s'était pas trouvé à Versailles ; en un mot il y eut de mauvais esprits qui voulurent donner au Roy des impressions contraires à M. le duc d'Orléans. Il l'apprit et en parla lui-même au Roy qui lui répondit assez impoliment, mais en effet avec beaucoup d'amitié : « N'êtes-vous pas un gros bœuf, pour croire que je donne dans de telles niaiseries ? »

Feu la Dauphine d'Espagne passait pour avoir beaucoup d'esprit. Elle était extrêmement laide, rousse à l'excès, ayant le front et le nez dans une même direction. Elle aurait gouverné. Le jour de son arrivée à la Cour, elle osa demander un archevêché pour l'évêque de Bayonne qui l'avait accompagnée à son entrée en France, et l'obtint malgré M. de Mirepoix qui a la feuille des bénéfices.

M. le Dauphin l'a regrettée. On prétend que, la première nuit de ses noces avec la Dauphine d'aujourd'hui, il versait des larmes, et que, lui ayant demandé la raison de son chagrin, il lui avait répondu que c'était le souvenir de sa première femme morte dans ce même lit.

*
* *

Je viens à cette malheureuse Princesse madame Henriette que la mort vient d'enlever il y a trois jours. On l'appelait abusivement « Madame » tout court. Sa mort a jeté toute la famille royale dans une affliction inexprimable. Le Roy la considérait non seulement comme une fille chérie, mais comme une amie digne de sa confiance. C'était une ressource toute prête, si la maîtresse était renvoyée un jour. Madame aurait eu son crédit et le Roy, qui cherche moins les plaisirs que l'amitié, aurait préféré cette nouvelle situation.

M. le Dauphin fit une perte encore moins réparable. On peut dire que les sentiments qu'il donnait à Madame tenaient également de la tendresse la plus vive et de la considération la plus intime. Plus âgée que lui, il la regardait comme son conseil. Elle le dirigeait dans cette conduite délicate qu'il lui convient d'avoir. Elle négociait pour lui vis-à-vis du Roy ; elle lui faisait connaître ses défauts, ce que le

public pensait à son sujet. Il passait des heures de la journée avec elle. Son petit souper, depuis huit ans, n'était composé que de madame la Dauphine, de feu Madame et de madame Adélaïde.

Il est décidé que la fièvre maligne dont elle est morte tire son origine d'une gale avec laquelle elle est née, qu'on a prétendu guérir et qui, malheureusement, est rentrée. Madame l'Infante, sa sœur jumelle, a toujours la même incommodité, malgré ses troisièmes couches; on prétend même que l'Infant en a eu sa part. Sa maladie a été de neuf jours, dont elle a passé les trois premiers à Trianon, les deux autres ont été négligés par les médecins. Ce n'est que le cinquième, et il était trop tard, qu'on a sérieusement songé à s'opposer aux progrès du mal. Le Roy ne l'a presque pas quittée pendant sa maladie. Depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du lendemain, il était assis à son chevet. Il n'y avait que lui, la Reine et la dame d'honneur qui entrassent dans sa chambre; malgré cela, entre médecins, chirurgiens et apothicaires, il s'y trouvait près de quarante personnes dedans. M. le Dauphin et Mesdames se tenaient avec toute la Cour dans l'antichambre. Le chemin de Versailles à Paris était bondé de courriers pour demander des nouvelles. Le même soir, on transporta Madame aux Tuileries, où elle est restée exposée deux jours, couchée dans un lit cramoisi et or, le visage découvert et coiffée comme à l'ordinaire.

A propos de cela, il s'éleva une question assez plaisante. Il s'agissait de savoir si Madame devait porter le deuil ou non de M. le duc d'Orléans. On décida pour l'affirmative, et le second jour, elle eut des rubans noirs et une coiffure à effilés. Après l'avoir embaumée, on l'a exposée une seconde fois dans une chapelle ardente, très bien éclairée et tendue de blanc, comme le reste de l'appartement et le portail même des Tuileries, suivant l'usage de ce pays-ci lorsqu'on enterre des filles. Le blanc n'a pas laissé d'embarrasser, ne s'en trouvant pas la quantité nécessaire dans Paris. On aurait voulu couvrir le char de velours de cette couleur, mais il n'y en avait en tout que trois aunes chez les marchands. On dit que les funérailles en sont de cent écus plus chères. Il fallait seize

écuyers, huit dames et six femmes de qualité par jour pour la garder. M. le Dauphin, Mesdames, le Conseil souverain, les gens titrés et les chevaliers de l'Ordre sont venus en cérémonie lui donner l'eau bénite. On observe en cela une étiquette bien singulière. La personne qui se présente demande à parler à la dame d'honneur. Celle-ci, après avoir reçu le compliment, rentre comme pour prendre les ordres de Madame. Reparaissant le moment d'après, elle introduit la personne. Un huissier l'annonce à haute voix : « M. le Dauphin... un tel... » On fait une profonde révérence, après quoi le héraut vous apprend que Madame est morte. Sur cela, on lui donne l'eau bénite, et après une autre profonde révérence à Madame et une à la dame d'honneur, on se retire. Les Chambres du Parlement assemblées en reçoivent la nouvelle par un crieur qui entre dans la Grand'Chambre en sonnant d'une sonnette qu'il a cachée dans les manches de sa robe. Après l'avoir interrogé pourquoi il sonne, il répond : « Madame est morte ». Depuis François Ier, il n'y avait pas d'exemple d'une fille de Roy décédée à Paris.

Le dixième jour, le corps a été conduit à Saint-Denis. Toutes les troupes faisant partie de la Maison du Roy y avaient envoyé des détachements. Chaque homme portait un flambeau. Le spectacle aurait été admirable sans le mauvais ordre dans lequel on marchait. Ceux que les flambeaux incommodaient avaient pris le parti de les jeter. J'oubliais d'ajouter que les officiers commandant les troupes du convoi avaient des plumets, des rabats, des cheveux épars, des manteaux traînant jusqu'à terre, des chapeaux abattus et un hausse-col. C'est dans cet équipage qu'ils étaient à la tête de leurs brigades.

*
* *

Madame Adélaïde est d'une figure très agréable. Blonde et faite au tour, elle l'emporte de beaucoup sur Mesdames ses sœurs. Elle a beaucoup de gaieté dans l'esprit, parle l'italien à merveille et dessine on ne peut pas mieux. Elle a un goût décidé pour le violon, dont elle joue à ravir. On ne saurait être plus leste à cheval, où elle court à bride abattue. Elle a avec Madame un équipage de daims, le seul de ceux de la Cour

qui chasse dans les règles. On vient de lui donner la Maison de Madame. On assure qu'elle sera des voyages du Roy. D'abord, on croyait que Madame Victoire viendrait loger avec elle, mais il est décidé qu'elle restera avec les Dames cadettes.

Comme il y a quelques petites étourderies à reprocher à Madame Adélaïde, le Roy ne lui donne pas une confiance aveugle. Voici l'aventure qui lui a coûté des torrents de larmes, et qu'elle a été si longtemps à expier. M. le Dauphin, pas encore marié alors, avait tenu des propos sur des choses qu'il devait ignorer. Le même, à qui il en fit confidence, voulut aller à la source, et M. le Dauphin convint tout uniment que c'était sa sœur Adélaïde qui l'avait si bien instruit. Un tel secret était dangereux à garder. Le menin en parla à la maréchale de Duras, dame d'honneur de Mesdames. Celle-ci en fit rapport à Madame qui conclut qu'il fallait en instruire le Roy. La Maréchale fut chargée de la commission. Elle fit des perquisitions et trouva chez Madame Adélaïde le plus mauvais livre qui existe, orné d'estampes encore plus affreuses, qu'une de ses dames de compagnie lui avait prêté. Il n'y avait qu'un parti seyant à prendre : réprimander Madame Adélaïde et ordonner à la dame de demander à se retirer ; Madame et la Maréchale crurent qu'il fallait en instruire le Roy. La dame fut chassée avec éclat et Madame Adélaïde devint la fable de toute l'Europe. Un libraire anglais eut l'audace de faire imprimer l'ouvrage « à l'usage de Madame Adélaïde ».

Il n'y a pas longtemps qu'elle eut les arrêts pour la raison que voici : Le bijoutier de Madame était venu leur faire voir des diamants. Madame Adélaïde acheta une bague à crédit, et, se trouvant chez le Roy, fit si bien qu'il remarqua la bague qu'elle avait à son doigt. Elle le tourmenta beaucoup de la lui acheter. Le Roy lui dit que dix mille livres étaient beaucoup d'argent, qu'il n'en avait point, en un mot, la refusa. Madame Adélaïde, en sortant, dit entre les dents : « Si c'était pour la Marquise, vous en auriez de reste. » Le Roy trouva le propos très mauvais et Madame Adélaïde fut obligée de garder quelques jours sa chambre.

On a commencé cette semaine à abattre l'escalier des Ambassades, le plus beau morceau de Versailles, pour y faire, pour Madame Adélaïde, un appartement qui la rapproche de

celui du Roy. On dit que cela passera les six cent mille livres.

Madame Victoire ressemble beaucoup au Roy. Elle n'est pas grande et fort grosse pour sa taille. Elle a l'air de peu se soucier de sa figure; cela va quelquefois jusqu'à la négligence. Sa bonté la fait aimer. On dit qu'avec peu de brillant, elle a de la justesse dans l'esprit. Les deux Dames cadettes logent avec elle. Elles ont à elles trois une espèce de Maison séparée.

Madame Sophie est la moins bien du côté de la figure et de l'esprit. Triste, taciturne, on disait qu'elle avait de la vocation pour la vie religieuse. Avec son air indolent, elle fit cependant, l'été passé, un coup de vigueur qui a surpris tout le monde. Elle avait une dame de compagnie qui la traitait un peu durement. On dit qu'elle lui manquait souvent de respect, qu'elle avait eu même l'insolence de la traiter de « sotte », de « maussade ». Le fait est qu'elles se détestaient réciproquement et le confiaient à qui voulait l'entendre. Madame Sophie pleurait souvent, jusqu'à ce qu'un beau jour Madame Victoire lui donnât le courage de porter ses plaintes au Roy. Elles allèrent plaider la cause ensemble: Madame Sophie disait qu'elle était assez grande pour se passer de nourrice. Le Roy, qui est bon père, fut touché de leur douleur, et mademoiselle de Welde — c'est ainsi qu'elle s'appelle — fut renvoyée le jour même à Paris. Comme elle était protégée par M. le M. de Roch..., qui est assez mal en Cour, le public soupçonna qu'il y avait quelque intrigue de cour cachée sous cette affaire. On fut longtemps attentif, mais l'événement a marqué la fausseté de ces conjectures.

Madame Louise est petite pour son âge, mais très bien prise dans sa taille. Elle a les plus beaux yeux noirs, remplis de vivacité. Toute physionomie, tout esprit, sa personne est pétrie de grâces. Étant la plus jeune, on ne lui permet guère de parler, mais, par un sourire, par un clin d'œil, par une inclination de tête, elle trouve le moyen d'obliger tout le monde. Il lui est arrivé une histoire bien singulière, le dernier séjour de Compiègne. Elle était encore chez Madame Victoire, qu'il était déjà très tard. Le garçon de chambre qui devait l'éclairer, dormait d'un profond sommeil dans l'antichambre. Madame Louise sort, on l'appelle; cet homme, à

peine réveillé, au lieu de prendre son flambeau, saisit Madame Louise par la tête et l'embrasse. Tout cela ne fut que l'affaire d'un instant. Madame Louise se mit à faire des cris affreux. Les gardes accoururent de tous côtés, on fit éveiller le duc de Villeroi, capitaine. M. d'..., gouverneur de Compiègne, enfin on tint conseil et on décida d'arrêter ce pauvre malheureux, qui en fut pourtant quitte pour rendre sa charge. La Princesse en eut, à ce qu'elle dit, la fièvre toute la nuit, et pendant plusieurs jours un air assez humilié ; cette scène donna lieu à bien des plaisanteries.

Ces trois Dames cadettes logent ensemble. Elles ont un service séparé de Madame Adélaïde. Outre la dame d'honneur, elles ont des dames de compagnie qui doivent veiller sur leur conduite. Cela n'empêcherait pas qu'elles ne soient assez les maîtresses de leur conduite, quand ce ne serait que lorsqu'elles sont dans leur entresol, où aucune de leurs Dames n'a le droit d'entrer.

*
* *

On ne saurait s'empêcher d'être frappé au premier abord de l'air de grandeur et de magnificence qui respire dans cette Cour. Le bâtiment de Versailles, quoique rempli de défauts, étonne par sa seule immensité. Le Roy et toute la Cour y sont logés avec beaucoup de dignité. Les pièces sont belles et très exhaussées. Le grand appartement, composé de la galerie avec ses deux salons et de cinq pièces, est admirable. Le Roy le traverse toujours pour aller à la chapelle, et les jours de fête, en été, il est rempli de plusieurs centaines de personnes bien mises qui se rangent à son passage. Les meubles, les statues antiques, les tableaux des plus grands maîtres y sont répandus avec profusion.

Il était difficile de choisir une situation plus ingrate. Versailles est placé dans un fond et écrasé de tous côtés par des hautes montagnes. La nature a tout refusé, les beautés qu'on découvre dans les jardins se sentent des efforts qu'ils ont coûtés [et ne témoignent tout au plus que la puissance de celui qui a su triompher de tant d'obstacles]. Louis XIV a dépensé trois cent millions de livres de son temps, qui font

près de six cent millions du nôtre. Les réparations et les changements qu'on y a fait successivement montent à plus de cent millions. L'économie du cardinal de Fleury avait laissé dépérir ; on les a rétablies dans leur premier état.

La Maison du Roy, composée environ de neuf mille hommes, est sans contredit le corps le plus magnifiquement vêtu qu'il y ait en Europe. Les Français les comparent à ces dix mille de Darius qui étaient couverts d'or et d'argent. Le Roy en a fait la revue cette année. On ne peut rien ajouter à la beauté des hommes et des chevaux qui coûtent mille francs pièce. Il est dommage que cela n'ait pas l'air plus tenu. Les cavaliers, jusques aux grenadiers à cheval, ont des bourses et des manchettes. L'infanterie n'est pas guêtrée. La discipline ne répond pas mieux au reste. L'infanterie n'est point exercée, et la cavalerie marche encore plus mal. La simplicité fière et majestueuse d'un de nos régiments de cuirassiers l'emporte sur tous ces ornements frivoles. Les officiers généraux ne se soucient pas de les avoir sous leurs ordres un jour d'affaire. Il y a toujours deux cents gardes du corps auprès de la personne du Roy, et environ neuf cents gardes françaises et suisses de garde à Versailles.

Lorsque la Cour est en deuil, les officiers de quartier montent la garde en habit noir!

La Cour est composée de trois Maisons séparées : celle du Roy, celle de la Reine et celle de Madame la Dauphine. M. le Dauphin et Mesdames n'en ont pas, étant servis par des détachements de la Maison du Roy. Les livrées sont même différentes : celle du Roy est bleue, celles de la Reine et de M. le Dauphin sont rouges, différemment galonnées.

Le Roy a deux mille trois cents chevaux dans ses écuries. Louis XIV n'en avait que six cents et Louis XIII se contentait de quatre attelages. Henri IV n'avait qu'un carrosse, et un jour qu'il l'avait prêté à la reine, il demanda à Sully le sien. Démonstration sensible de la proportion dans laquelle le luxe a augmenté depuis ces temps. M. le Premier Chambellan commande la grande écurie et M. le Premier la petite, qui est la plus considérable et dont la vraie destination est de servir la personne du Roy. Ils sont les maîtres de prêter des chevaux à qui bon leur semble. Une quantité de gens sont

voiturés et montés toute l'année par la Cour. La charge de M. Le Grand est une des plus lucratives. Elle passe les trois cent mille livres. Il partage avec le Roy les sommes qui proviennent de la vente des charges; le Grand Maître a le même droit pour les charges de la Maison. Il y a quatre-vingt-seize pages entre ceux de la grande et de la petite écurie.

Il n'est pas difficile d'imaginer qu'un état aussi prodigieux aille à des sommes considérables, mais on n'est pas moins frappé d'étonnement lorsqu'on apprend qu'il a passé la dépense de l'année dernière de vingt-neuf millions. C'est cependant un fait avéré. Aussi le Parlement a-t-il osé insérer dans ses secondes remontrances au sujet de l'emprunt des cinquante millions qu'il plût au Roy de faire examiner dans son Conseil, s'il ne serait pas possible de retrancher quelque dépense superflue de sa Maison. C'est à la mauvaise administration qu'il faut en attribuer la cause. Personne qui n'ait acheté cher son emploi et qui ne veuille se rembourser au plus vite. Feu le Cardinal connaissait ces désordres, il en gémissait en secret, mais il n'osa jamais y apporter du remède. Ce qui parut impossible à cet homme revêtu de toute l'autorité royale, serait impossible à un ministre d'aujourd'hui. Il succomberait à la cabale de mille gens protégés, mûs par le même intérêt et désireux de pêcher en eau trouble.

Ce n'est pas la dépense ordinaire qui est la plus forte. Presque tout a sa taxe selon les endroits où la Cour se trouve. On sait que tel plat coûte tant à Versailles, tant à Compiègne, tant à Fontainebleau, mais c'est les extraordinaires qui vont à des sommes monstrueuses. Chaque fois qu'on déplace, c'est-à-dire que le Roy va d'une maison dans une autre, il y a, je crois, mille livres de droit pour les officiers de gobelet et de la bouche qui n'y sont pas, car, par un raffinement de luxe, pour mettre plus de variété dans la chère, chaque maison a un état de domestiques qui ne servent jamais que là. C'est les gouverneurs des maisons qui sont chargés de la dépense. Ils n'en rendent compte qu'indirectement au Roy et chacun voulant surpasser l'autre, ne s'applique qu'à imaginer des nouveaux moyens pour dépenser davantage. On dit que M. le Garde des Sceaux veut réformer ces extraordinaires, mais il y a près de deux ans qu'on le dit. L'année passée, il

y eut une dispute entre M. le comte de Charolais qui fait tenir la table de Grand-Maître pendant la minorité de M. le prince de Condé, et le marquis de Livri, premier maître d'hôtel du Roy, qui tient celle du Grand Chambellan, pour savoir laquelle des tables devait avoir les vins de liqueur. C'était une affaire de trente mille livres pour le gagnant, car ces messieurs ne manquent pas de vendre ce qui ne se consomme pas.

Il en est de même des bâtiments. Un pied de maçonnerie coûte au Roy aussi cher qu'une toise à un particulier. Lors du premier mariage de M. le Dauphin, on voulut lui arranger un appartement. Le devis qu'on présenta monta à quinze cent mille livres, mais le Roy ayant répondu qu'il n'avait pas assez d'argent, on trouva quelqu'un qui exécuta les mêmes choses pour le tiers de la somme. Ce n'est pas qu'il n'existe des ordonnances excellentes pour prévenir ces déprédations. Le génie du grand Colbert a songé à tout. Les ouvrages pour le Roy doivent se faire par entreprise et s'adjuger au moins offrant ; mais rien de tout cela qui s'exécute. La charge de Directeur des Bâtiments ne se donne qu'à la faveur. Qui oserait faire rendre compte à M. de Vandière, frère de la Marquise? On a trouvé plus de cent mille écus de lacunes dans les comptes de M. de Tornehem, son oncle, après sa mort, et on s'est contenté de plaindre la bonté de ce pauvre homme, dont ses subalternes avaient abusé. La charge de Surintendant des Bâtiments était encore plus belle. Il n'était comptable qu'au Roy seul. L'abus énorme qu'en fit M. le duc d'Antin fut cause qu'on la supprima après sa mort.

Si on voulait tout dire, il y aurait des faits à rapporter qui paraîtraient fabuleux dans tout autre endroit que Paris. C'est un usage de donner des serviettes neuves à chaque grand couvert. Celles de Mesdames aînées, lorsqu'elles n'étaient encore que deux, coûtaient dix mille écus par an. Le café public passe les cent mille francs.

Quand on donne un logement à quelqu'un, il est le maître d'y faire des changements à volonté aux seuls frais du Roy. Quarante-cinq mille livres de bougies aux femmes de la Reine et de Madame la Dauphine.

Il faut rendre justice aux gens de la Cour, leur ton est celui

de la plus grande politesse. Il semble même y avoir là-dessus une heureuse émulation parmi eux, mais on est surpris que dans cette foule de courtisans, dans cette Cour brillante, il ne se trouve personne qui se pique d'en faire les honneurs avec un certain éclat. Il n'y a pas de seigneur qu'on puisse citer parfaitement ni pour la dépense, ni pour le talent de la représentation. Aucun de ces hommes, rares à la vérité en tous pays, mais qu'on voit cependant quelquefois, qui, comme feu le comte de Stahrenberg et le maréchal de Kœnigsegg réunissent par un mérite supérieur le suffrage et le respect de toute la nation. On dit que les ducs modernes sont de la race des pygmées. C'est l'exacte vérité. On serait tenté de croire que l'espèce est dégradée. Ces hommes grands et bien faits qui faisaient les ornements de la Cour du feu Roy et qui le disputaient de figure même à leur maître, ont cessé d'être avec lui. Pour ce qui est des dames de la Cour, on dirait que la Reine a pris soin de rassembler tout ce qui est de plus laid en France. De cinquante-deux femmes dont le service est composé, il n'y en a pas trois de passables. Surtout, on a eu soin de donner les monstres à Mesdames.

Versailles est une vraie solitude lorsque le Roy est absent, et il l'est pendant dix mois de l'année. Alors n'y reste personne que qui ne peut s'en dispenser. Quand il y est, les hommes qui viennent lui faire la cour sont avec lui à la chasse et soupent dans ses Cabinets, ou, s'il n'y soupent pas, s'en retournent à Paris au plus vite cacher leur désespoir et leur honte. On voit donc communément des soupers d'une vingtaine de femmes, sans autres hommes que quelques vieux seigneurs décrépits. Les dames de service, qui ne sont pas de semaine, passent leur quinzaine à Paris, et celles qui restent ont la douleur de faire le souper du monde le plus triste, chez madame de Luynes, avec la Reine.

On distingue six entrées différentes chez le Roy : l'entrée familière, la grande entrée, la première entrée, l'entrée de la chambre, celle du cabinet et celle du bouillon. Au lever du Roy, on appelle en différentes entrées, à mesure que sa toilette est plus avancée; le moment pour chacune est marqué. Dès que le Roy est chaussé, on demande les ambassadeurs. Il prend en leur présence sa chemise que M. le Dau-

phin ou un prince du sang lui présente. Le grand-maître de la garde-robe lui donne l'épée, le justaucorps et le cordon bleu. Le Roy étant habillé, il passe dans la ruelle de son lit et s'agenouille sur un carreau posé à terre au-devant du fauteuil proche de son lit. Pendant qu'il y dit ses prières en présence de tout le monde, le grand aumônier qui, avec tous les écuyers et aumôniers du Roy entre dans la balustrade, récite d'une voix basse des oraisons.

On observe à peu près les mêmes choses au coucher. Il n'y a que la cérémonie du bougeoir à remarquer, qui n'est jamais tenu par un officier du Roy, mais par celui des assistants que le Roy veut distinguer plus particulièrement et qu'il nomme lui-même pour cet effet. Il y a aussi le botter et le débotter du Roy, auquel assistent les mêmes personnes qui ont les entrées pour le lever.

Après le lever, le Roy va entendre la messe à la grande chapelle. M. le Dauphin et toute la famille y assistent. Le grand-aumônier se place à la droite du Roy, lui présente ses heures et reçoit son chapeau qu'il donne à garder au premier aumônier. Le maître de la chapelle, qui est un évêque, se place à la gauche. Chacun des enfants de France est aussi assisté par son aumônier, qui se tient derrière lui. Le service se fait avec beaucoup de pompe et de dignité. La messe est toujours chantée en musique. Les Cent-Suisses sont rangés en ligne depuis les portes du chœur jusqu'au dehors de la chapelle. Dès que le Roy arrive, ils battent aux champs et leurs fifres jouent jusqu'à ce que le Roy soit à genoux sur son prie-dieu. Ils font la même chose lorsqu'il s'en va. Dans la tribune du Roy, il y a deux gardes de la manche en faction, revêtus de leurs hoquetons ou cottes d'armes en broderie, tenant leurs pertuisanes frangées d'argent et tournés du côté du Roy pour avoir l'œil sur sa personne.

Le Roy est toujours accompagné du premier gentilhomme de sa chambre, du capitaine des gardes, d'un chef de brigade et de l'exempt des gardes du corps de jour. Toutes les fois qu'il sort, les huit compagnies des gardes françaises et suisses sont rangées en haie dans la cour du château. Son carrosse est attelé à huit chevaux et deux officiers des gardes du corps, l'épée à la main, le cortègent. S'il est en voyage, les mous-

quetaires, les gendarmes et les chevau-légers font des détachements pour l'accompagner, et les places sont réglées, que les officiers de chacun de ces corps doivent occuper, à la portière, à la première ou à la seconde roue du carrosse.

Trois fois la semaine, le Roy soupe avec la famille royale à son grand couvert. Tout est étiquette à ce repas. Il faudrait des pages pour détailler les allées et les venues usitées pour faire le prêt des viandes, c'est-à-dire pour les goûter, pour poser sur la table la nef, qui est une pièce d'orfèvrerie de vermeil doré en forme de navire démâté, donné aux rois dans le XVIe siècle par la Ville de Paris. Cette nef est en si grande vénération que, jusqu'aux princesses, tout le monde qui passe devant lui doit le salut. Elle sert pour y enfermer entre des coussins de senteur, les serviettes qui doivent être présentées au Roy durant son repas. La table est faite en guise de fer à cheval. Le Roy et la Reine occupent le milieu et la famille royale les côtés, ce qui facilite extrêmement le service.

Il s'en faut beaucoup que ce grand couvert ait la dignité de celui de Sa Majesté Impériale. Les gentilshommes servants et les officiers du gobelet qui y servent ont très mauvais genre. La vaisselle est ancienne et jadis de vermeil. Tout le peuple y entre. Les gens de qualité sont rangés derrière la chaise du Roy et ont bien de la peine à se faire remarquer. En outre de ce grand couvert, on distingue le petit couvert. La Reine, Monsieur, et aussi Madame la Dauphine et Mesdames dînent, chaque séparément au leur. La dame d'honneur, agenouillée sur un tabouret, coupe les viandes, et les femmes de chambre portent les plats. Toutes les personnes présentées sont à ces petits couverts. Les duchesses y sont assises. Lorsque le Roy va à un spectacle, les Suisses forment un cercle sous sa loge pour empêcher le monde de s'y placer. De plus, il y a des sentinelles sur le théâtre, dans le pourtour et dans les loges supérieures, personne ne devant y entrer.

Au milieu de ce faste et de cette grandeur étudiée, on est surpris de trouver de temps en temps des usages qui répondent si peu au reste. Les distinctions d'antichambres, si propres à donner une haute idée de l'honneur d'approcher la personne

du Souverain, sont entièrement inconnues ici. Le peuple est dans tous les appartements de Versailles à la fois. Jusqu'à la chambre de la Reine, tous les hommes qui ont l'honneur de lui faire la cour y entrent et, à Fontainebleau, les cardinaux, les ambassadeurs, attendent le lever du Roy dans la même pièce où se tiennent les laquais.

Dans l'antichambre de la Reine, on voit ses femmes de chambre assises au milieu des dames du palais, à ne pas les reconnaître. Il n'y a que le bas de robe qu'elles ne laissent pas traîner qui puisse les distinguer. Une cérémonie assez bizarre est celle qui a lieu pour présenter les placets. Pour cet effet, on dresse tous les samedis une table couverte d'un tapis de velours vert derrière laquelle on place un fauteuil vide et un des secrétaires d'État se tient debout pour les recevoir.

Il faut partager la foule des courtisans qu'on rencontre dans les antichambres de Versailles en quatre classes différentes.

La première, des courtisans en faveur étant des voyages de Bellevue. La seconde, de ceux qui ont la permission de se faire inscrire pour les voyages de Trianon, de Cressi, de Choisi, de la Muette, ce qui s'étend à une dizaine de personnes. La troisième, de ceux qui chassent avec le Roy et soupent avec lui dans les Cabinets. Cela passe une centaine de jeunes gens. La quatrième enfin, de ceux qui ne font simplement que se montrer à Versailles et qui peuvent se faire inscrire, qui est le plus grand nombre.

Par ce calcul, on peut se former une idée de ce que sont les Cabinets. Pour y souper, il faut avoir chassé. Pour chasser, il ne faut que d'avoir l'engagement de M. le Premier, et prouver trois cents ans de noblesse, de sorte que c'est lui réellement qui décide de la compagnie. Aussi rien n'est-il plus mal composé. Tous les jeunes colonels de dix-huit ans y sont, qui ne seraient pas reçus en bonne compagnie à Paris. La conversation y est d'une sécheresse assommante. On n'y parle précisément de rien. L'aisance qui y règne est une indécence et un manque de respect continuels.

Il n'y pas longtemps que madame de Choiseul, n'ayant pas d'appétit, tira sa grammaire italienne de sa poche, et la mettant sur ses genoux, étudia de l'italien pendant tout le souper, quoiqu'il n'y eût que deux personnes entre le Roy et elle.

Fort souvent, ces Messieurs fatigués de la chasse s'endorment à table, et le Roy est le premier à en rire. Richelieu dit que les Cabinets sont fréquemment un b....., que le Roy l'excède, qu'il périt d'ennui. Ayen fait des grimaces, s'efforce de bâiller, demande si on soupera encore longtemps dans cet ennui, voudrait être à Saint-Germain, et mourrait de douleur si cela arrivait. L'air ennuyé du Roy impose silence. On se parle à l'oreille. La Marquise se tue pour relever la conversation.

C'est la Marquise qui est la cause que le nombre des soupeurs s'est si fort accru ; la conversation devant nécessairement tarir à la fin entre dix ou douze personnes qui se voient journellement. Elle a espéré égayer les soupers en y admettant plus de monde, mais cela a dégénéré en cohue. Autrefois, on se sentait flatté de souper, aujourd'hui, il n'y a que l'exclusion qui fasse de la peine. Lorsque le Roy revient de la chasse, ceux qui l'ont accompagné se rendent à son débotté. Alors il prend un crayon et fait lui-même la liste de ceux qui doivent souper avec lui. Il la donne à l'huissier qui appelle les personnes et les fait passer l'une après l'autre dans les Cabinets. Il donne beaucoup d'attention à cette liste ; il la fait quelquefois deux fois pour voir s'il n'y a rien à y ajouter. Ceux qui sont dans l'antichambre et ne s'y trouvent pas sont sûrs que ce n'est pas par oubli. Il y a des personnes qui se font présenter vingt fois sans pouvoir l'obtenir : le prince de Beauvau, par exemple, et le comte de Stainville, le fils aîné du Marquis. On suppose que c'est la réputation de méchanceté qu'ils ont, qui leur a attiré cette espèce de disgrâce.

M. le duc d'Aiguillon est dans le même cas, mais pour avoir plu autrefois à madame de Châteauroux.

On a donné le nom de Cabinets à ces appartements destinés aux soupers, parce qu'ils sont pratiqués dans les entresols, et par conséquent très bas et écrasés. Ils sont ornés avec beaucoup de simplicité et très différents de l'idée qu'on s'en fait dans l'éloignement. Au-dessus, sur le toit, règne une terrasse recouverte d'un grillage : on n'en fait nul usage. On se plaint assez communément de la chère qu'on y fait. Le Roy ne s'y entend pas, quoiqu'il ait trouvé du plaisir dans sa jeunesse à faire le cuisinier. On faisait dans ce temps-là

des soupers où chacun des convives devait fournir un plat de sa façon. Le Roy avait une cuisine à lui, où il travaillait avec les courtisans, étant tous en camisole blanche avec des tabliers, croyant d'y être à son aise.

On est servi à table par les garçons de chambre. On assure que le Roy y est très aimable et pendant que quatre personnes l'embarrassaient dans son appartement, les trente qui composent ce souper ne le gênent pas.

Après être sorti de table, tout le monde se met à jouer. Le Roy fait ordinairement la chouette au piquet à M. de Soubise et de la Vallière. Souvent il a la bonté de faire asseoir ceux qui se tiennent à son jeu pour lui faire sa cour. Le jeu fini, on fait cercle autour de lui jusqu'à ce qu'il se retire. On prétend que ce n'est pas le moment le plus gai de la soirée. Personne n'osant entamer une conversation et lui-même n'en prenant souvent pas la peine, on est quelquefois des quarts d'heure à se regarder dans le plus grand silence.

KAUNITZ.

W. B. YEATS

ET

LA RENAISSANCE POÉTIQUE EN IRLANDE[1]

IV

La poésie de M. Yeats[2] est harmonieuse et subtile ; elle sonne comme l'écho d'un monde lointain, plus lumineux et plus beau que le nôtre. On éprouve, à le lire, un charme un peu douloureux et nostalgique. Il appartient à ce groupe d'élus où nous plaçons Shelley, Keats, Dante-Gabriel Rossetti. Non moins qu'eux, il est intraduisible. Il a, dans sa jeunesse, adoré l'archange lyrique du *Prométhée* et de l'*Ode au Vent d'Ouest*. Il est de la même famille. On trouve en ses vers cet accent, cette mélodie particulière que Matthew Arnold appelait « la magie des Celtes ».

Il n'a guère été tenté par l'Orient, qui séduisit trop souvent Moore et Mangan : à peine rencontrons-nous chez lui quelques pièces hindoues. Le vent qui vient du Nouveau Monde, le souffle des Antilles, qu'un beau sonnet de M. de Heredia fait mourir sur les plages du Finistère, n'arrive pas jusqu'à lui. A peu de chose près, toute son inspiration jaillit de son âme et du sol natal.

Les vers d'amour qu'a écrits M. Yeats sont fort beaux. Il n'y faut point chercher les aventures précises de l'élégie per-

1. Voir la *Revue* du 1er août.

2. *Poems*. — *The Wind among the Reeds*.

sonnelle, si périlleuse, puisque l'auteur risque fort d'y conter ce qui n'intéresse que lui. Les poésies de M. Yeats se rattachent à la grande tradition de Pétrarque et de la Renaissance. Ce qui nous intéresse, ce n'est point l'histoire sentimentale du poète, pareille sans nul doute à celle des autres hommes ; c'est l'ébranlement profond causé dans toute son âme par la présence de l'amour, les images glorieuses qu'il éveille, les souvenirs ensevelis qu'il remet au jour.

M. Yeats dirait volontiers avec le mystique A. E. :

Que je songe seulement avec mon cœur, — que j'aime d'abord, et que je voie ensuite ; — que je connaisse ton Double divin, — avant de m'agenouiller devant toi.

Ce n'est pas en elle-même qu'une femme est belle, mais par le reflet de l'immortelle Beauté qui est sur elle. Elle n'est qu'un moment fugitif de l'éternel idéal, et cet idéal se révèle au poète à la fois par elle et par le songe. Il en résulte une rêverie amoureuse, souvent assez indépendante de l'objet aimé ; elle s'épanouit en une préciosité grandiose. Voici qui rappelle le plus beau sonnet de notre Ronsard :

Quand vous serez vieille et grise et pleine de sommeil, — hochant la tête près du feu, prenez ce livre — et lentement lisez, et songez au doux regard — que vos yeux avaient jadis, et à leurs ombres profondes ;

Songez combien ont aimé vos moments de grâce joyeuse, — aimé votre beauté d'un amour faux ou vrai ; — mais qu'un seul homme aima l'âme qui accomplissait en vous son pèlerinage, — aima les chagrins de votre visage changeant.

Et, vous courbant auprès de la grille rayonnante, — murmurez, un peu triste : « Loin de nous a fui l'Amour : — il est parti sur les hautes montagnes, au loin, là-bas, — et il a caché sa tête parmi une foule d'étoiles. »

La femme aimée influence la nature entière :

Quand vous êtes triste, — la mère des étoiles pleure aussi, — et toute sa lumière astrale est folle de douleur, — et des larmes de feu tombent doucement dans la rosée.

Quand vous êtes triste, — la mère du vent est aussi en deuil, — et son vieux souffle, qui n'a jamais eu de gaieté, — erre et gémit devant mon cœur si fidèle.

Quand vous êtes triste, — la mère des vagues soupire aussi, — et sa sombre vague ordonne à l'homme de n'être plus joyeux, — et alors le tourment du monde entier pleure avec vous.

Avant la naissance de saint Columba, sa mère aperçut un grand voile mystérieux et splendide qui ondulait sur la terre. Ce symbole habite aussi l'imagination de M. Yeats :

Si j'avais les tapis brodés du ciel, — tissés de lumière d'or et d'argent, — les tapis bleus et pâles et sombres — de la nuit, de la lumière et de la demi-lumière, — je les étendrais sous vos pieds, — mais, pauvre, je n'ai que mes songes ; — j'ai déployé mes songes sous vos pieds ; — marchez doucement, parce que vous marchez sur mes songes.

Quelquefois, lorsqu'il tient l'aimée entre ses bras, le poète imagine qu'il étreint « toute la grâce — qui s'est depuis longtemps évanouie du monde ». Et il évoque, en des vers charmants et tristes, ces merveilles disparues. Et il s'écrie :

Ce sein pâle, cette main languissante, — viennent d'une terre plus lourde de songe — et d'une heure plus lourde de songe que celle-ci.

Amour étrange, pour qui la femme présente est surtout la réverbération de la Beauté morte, et la messagère inconsciente d'un monde enchanté. Cet idéalisme extrême amène avec lui une amertume secrète. Dans les suprêmes extases, la femme disparaît : — Je t'aime tant que tu n'existes plus ! Et si, par malheur, le réel se venge, l'impatience et la colère se lèvent. « Aedh parle de la rose qu'il a dans le cœur[1] » : la rose qui hante les poètes, c'est tantôt le symbole de la femme aimée, tantôt celui de l'Irlande, tantôt celui de l'idéal, quelquefois même les trois ensemble. Et voici ce que dit Aedh :

« Toutes les choses disgracieuses et brisées, toutes les choses usées et vieilles, — le cri d'un enfant au bord de la route, le craquement d'un lourd chariot, — les pas pesants du laboureur, qui font jaillir la boue hivernale, — nuisent à votre image qui fleurit comme une rose au profond de mon cœur ; — le tort des choses informes est trop grand à dire. — Je brûle de les bâtir à nouveau et de m'asseoir sur un grand tertre à l'écart, — avec la terre et le ciel et l'eau,

1 C'est le titre d'une poésie de M. Yeats.

refaits comme une cassette d'or — pour mes songes de votre image qui fleurit, telle une rose, au profond de mon cœur.

Si l'univers contrarie notre rêve, ne l'acceptons pas. Refaisons-le, au moins par la pensée. Fuyons le réel. N'importe où, hors du monde! Traversons la vie comme des somnambules. Soyons pareils à ce paysan qui toujours apercevait la *fairy-land* « où le jour verse un crépuscule druidique sur une île obscure, verte et chérie, — où l'on s'aime au bord d'une mer chargée d'étoiles ».

Voici que passe, dans le vent, l'appel des *Sidhe* :

« Venez, venez... Videz votre cœur de son rêve mortel. — Les vents s'éveillent, les feuilles tourbillonnent, — nos joues sont pâles, nos cheveux déliés, — nos seins se soulèvent, nos lèvres s'entr'ouvrent, — et, si quelqu'un regarde notre bande en sa course, — nous nous mettons entre lui et l'acte de sa main, — entre lui et l'espoir de son cœur. »

Heureux sont ceux qui cherchent l'ivresse, soit « au Saint-Sépulcre », soit « dans la cuve du vin »! Heureux même ceux qu'Ernest Renan appelle les saints de la luxure et de l'alcool! Heureux ceux qui franchissent, par quelque voie, les limites de la vie! « Moi aussi, — s'écrie le poète, — moi aussi j'attends l'heure où soufflera le grand vent de l'amour et de la haine. »

Et il retourne aux héros de sa race. Il chante Cuchullain qui, ensorcelé par les druides, combat la mer. Il chante le roi Fergus qui va chercher la science des druides, voit les destinées successives qu'il a parcourues, et se désole de n'être plus rien, parce qu'il est tout, parce que sa connaissance de l'univers total brise les limites qui lui précisaient son moi. Le mélancolique Fergus et ses initiateurs sont des précurseurs de Fichte. Il chante surtout Oisin et ses prodigieux voyages [1].

Cet Oisin est une de nos vieilles connaissances. Nous avons tous trouvé en quelque grenier, au temps de notre enfance, un exemplaire d'Ossian, barde gaëlique, traduit par M. Baour-Lormian, « l'un des Quarante ». Cet Ossian a été lu et relu par Lamartine, Vigny et Musset. Il a même été goûté du Premier Consul. On ne saurait écrire une histoire du roman-

1. *The wanderings of Oisin.*

tisme français sans lui consacrer un gros chapitre. Les prénoms d'Oscar et de Malvina, encore répandus dans nos classes populaires, témoignent de la vogue qui l'accueillit jadis. Oisin, le héros de M. Yeats, est le même personnage.

Oisin revient d'une grande odyssée mystérieuse, comme celles de Maëldun et de saint Brendan. Il la raconte à saint Patrick. Il a cédé aux appels de Niam, l'enchanteresse du bord de la mer, et il l'a suivie pour une longue chevauchée sur l'Océan.

« Mais maintenant la lune comme une rose blanche brillait — à l'occident pâle, et le globe du soleil sombrait, — et les nuées déployaient assises sur assises — autour de sa sphère écarlate qui s'évanouissait : — le plancher de la salle des gardes, au palais d'Emen — n'était pas plus aplani que la mer, lorsque, remplis d'amoureuse fantaisie, — avec de sourds murmures nous allions; — maint coquillage en forme de trompe — qui dort en un silence immortel, — songeant à ses propres nuances qui s'harmonisent, — à son or, son ambre, son azur, — perçait de molles lueurs les nappes qui devenaient de moins en moins profondes. — Et voici que vint une brise errante, de la terre, — et un son lointain de chœurs ailés, — et la brise semblait venir de la flamme expirante, — et les chœurs semblaient chanter dans les feux mourants. — Le cheval courut vers la musique. »

Et l'on aborde à l'île des Fées « où la joie est Dieu et où Dieu est joie ». Cent ans Oisin s'y réjouit, il y chasse, il y pêche, il y assiste aux danses des génies. Mais une lance brisée, jetée sur le rivage par la tempête, lui rappelle les Fenians, ses compagnons qu'il a quittés. Alors, de nouveau, en route! Il faut laisser à ses plaisirs le peuple enchanté « jusqu'au jour où Dieu viendra de la mer en soupirant, — ordonnera aux étoiles de descendre du ciel, — et à la lune de se flétrir comme une rose pâle ». On gagne l'île des Terreurs où Oisin lutte pendant cent ans contre un démon qui tient une vierge enchaînée. Encore un départ, et on aborde à une île où les arbres « se plient vers la terre, comme s'ils voulaient s'enfuir, — pareils à une armée de vieillards, qui aspirent à se reposer du gémissement de la mer ». C'est l'Ile d'Oubli. Elle est encombrée de géants qui dorment d'un sommeil magique.

Oisin s'y repose cent ans. Mais il est repris de la tristesse humaine; il dit à Niam :

« Je voudrais mourir comme une petite feuille flétrie dans l'automne, car sein contre sein — nous ne nous unirons plus, et nos regards n'échangeront plus leur douceur solitairement — dans les îles des mers lointaines où seuls viennent les esprits. »

Sur la terre, il croit retrouver les Fenians. Mais il a été déçu. Il a vu une race déchue, soumise aux prêtres, soumise à la loi du travail, résignée à l'attente de la mort. Niam lui avait dit de ne pas toucher le sol, s'il voulait revenir à elle. Mais il est tombé de son cheval, et ses trois siècles se sont abattus soudain sur lui, et il est devenu un vieil homme rampant, plein de sommeil, avec de la boue sur sa barbe qui ne sèche jamais. — « Où sont mes compagnons ? » a-t-il demandé à saint Patrick. Et le saint lui a répondu : « En enfer. Prie, De tes genoux, use la pierre si tu veux éviter leur sort. » Mais Oisin a une révolte superbe :

« Ah! être secoué par la toux, brisé par la vieillesse et la douleur! — ne plus jamais rire, être le jouet des enfants, seul avec le souvenir et la crainte, — sevré des heures de pourpre comme un manteau de pauvre dans la pluie, — comme une semence d'herbe écrasée par une pierre, comme un loup noyé dans un barrrage! — Il serait triste de voir les élus et aucun de ceux que j'aimais jadis ici-bas; — je rejette ta chaîne de petites pierres [le chapelet]; quand la vie se sera éteinte de mon corps, — j'irai vers Caolte, Conan, Bran, Sgeolan, Lomair, — et j'habiterai la demeure des Fenians, qu'ils soient dans les flammes ou en fête. »

Amitié de frères d'armes, plus forte que la mort et l'enfer. Éternelle protestation du Celte contre le fait accompli qu'il ne peut accepter. Ainsi le barde de Temrah, dans les *Poèmes barbares*, refuse d'admettre la foi nouvelle. Mais les rebelles de Leconte de Lisle sont des savants, comme leur père. Ils ont « lu tous les livres ». Ils accusent les dieux au nom de la science, qui leur a montré l'univers injuste. Ici, c'est l'insurrection de l'antique paganisme contre la loi chrétienne qui, domptant les instincts, a étouffé la joie de vivre.

Ainsi Ferguson fait parler le barde Ethell avec une amertume terrible :

« Columba était puissant en prière et en guerre. — Mais le jeune moine[1] prêche, aussi haut que sa cloche, — que l'amour doit régler tout, et toute offense être pardonnée : — autrement, il est sûr que n'attraperons pas le paradis... — Les hommes s'amoindrissent : tant que psaume et prière — n'eurent pas amolli ce pays, il n'y eut pas ici de Danois... — Dois-je pardonner à Feargal qui tua mon fils, — ou au pirate Strongbow qui brûla Granote, — dit-on, et dedans neuf prêtres, une nonne, — et, ce qui est pis, le bâton de la vieille crosse de saint Finian ? — A un pardon comme celui-là, je crache et je ris. »

*
* *

Le drame[2] est la forme que préfère, pour s'exprimer, le génie de M. Yeats. On ne sera pas surpris que là même les vertus de l'auteur soient plus poétiques que dramatiques. Épris de leurs chimères, ses héros quittent tout pour les suivre. Et cet abandon se fait sans lutte, sans effort : Polyeucte a beaucoup plus de peine à délaisser Pauline. Tous ont dans les yeux un mirage dont l'attrait est irrésistible. Ils y volent comme l'abeille au lis épanoui. C'est que le monde étrange dont ils entendent les appels est pour eux le monde normal ; il est plus vrai, il est vrai d'une vérité plus haute que celui où nous nous agitons.

La comtesse Kathleen gagne le ciel en se damnant. Au XVIe siècle, une famine sévit sur l'Irlande. Deux démons, sous forme de marchands, arrivent à l'auberge de Shemus Rua, et s'offrent à secourir ceux qui voudront leur vendre leurs âmes. Cependant la bonne comtesse Kathleen s'afflige, secourt les affamés autant qu'elle peut, laisse même dévaster par eux son verger. De ses deniers, elle envoie acheter pour eux du grain et du bétail.

Les deux marchands, qui ont commencé par tuer le curé du village, complotent de dérober l'or de la comtesse. Ils appellent à leur aide les *Sheogues,* génies malfaisants.

PREMIER MARCHAND. — Ici, ici, venez ici, peuple des eaux... — Laissez les longues houles qui s'accumulent, — laissez les cymbales

1. Un des Franciscains récemment établis en Irlande.

2. *The Countess Kathleen.* — *The Land of Heart's Desire.* — *The Shadowy Waters* — *Cathleen ni Hoolihan* (prose.)

des vagues retentir seules ; — et, secouant de vos chevelures les liens de la mer, — rassemblez-vous autour de nous.

DEUXIÈME MARCHAND. — Je puis entendre un son — comme celui de vagues qui battent des rivages éloignés ; — et maintenant les *Sheogues,* comme un embrun de lumière, — déferlent avec des remous dans les sentiers des chênes. — Et, comme ils viennent, l'herbe et les feuilles, devenues sensibles, — s'inclinent vers eux, les grands chênes, qui meurent de sécheresse, — caressent le murmure de leurs pieds volants.

Les deux marchands sont porteurs de sombres nouvelles. L'homme qui devait acheter du bétail est malade. Les vaisseaux de grain sont immobilisés. Des paysans viennent implorer la charité de Kathleen. Ils sont craintifs, et elle les rassure :

— Oui, nous sommes timides, car la parole d'un riche — peut ébranler nos maisons, et une lune de sécheresse — racornit nos semences dans la terre stérile ; — nous sommes les esclaves du vent, de la grêle, des eaux ; — la crainte nous pousse le coude au marché — et hoche la tête à côté de nous sous le couvert de la cheminée. — Les mauvais pressentiments sont aussi naturels à nos cœurs qu'aux pics-épeiches leurs taches.

Mais on découvre que le trésor a été pillé. La comtesse dit adieu à la Vierge et aux saints. Dans le pressant besoin où ils se trouvent, les paysans affluent à l'auberge où l'on marchande les âmes : Kathleen y accourt et vend la sienne pour faire encore la charité.

Au dénouement du drame, des esprits bienheureux emportent le corps de Kathleen, désormais élue. Les anges ont défait les démons. Dieu, qui juge les intentions, a sauvé la dame au grand cœur, « noble dans sa vie et dans sa beauté ». Ses vassaux la pleurent. « Elle était le lis blanc du monde!... — Elle était plus belle que les grandes étoiles. » En lisant cette œuvre, naïve parfois comme une miniature, on se prend à songer à nos vieux miracles de Notre-Dame, si ingénus et d'une moralité si hardie.

Le *Pays du Désir du Cœur* nous transporte dans une ferme du comté de Sligo, à la fin du XVIIIe siècle. Nous y trouvons Maurteen Bruin, sa femme Bridget, son fils Shann, Maire, sa bru et le curé du village, le Père Hart. Maire Bruin, la jeune

femme, lit continuellement un manuscrit jauni, œuvre d'un vieillard visionnaire ; elle y apprend comment la princesse Adene entendit une voix qui chantait, un soir de mai, et la suivit au pays des fées où l'on reste éternellement jeune, où elle danse toujours à l'ombre des bois, à la clarté des étoiles. Bridget traite assez durement sa bru. Mais tous les autres lui sont cléments. Shawn l'excuse. Le prêtre l'exhorte avec bienveillance à laisser le livre de côté.

C'est le soir des Fées. Maire fait sur le seuil un chemin de primevères pour leur passage. Elle donne une écuelle de lait à une petite vieille qu'on n'a jamais vue. Elle apporte à un petit vieil homme, venu on ne sait d'où, du feu pour allumer sa pipe. Bridget lui adresse de rudes reproches, qui n'empêchent nullement Maire d'invoquer les fées :

— Venez, emportez-moi loin de ce monde ennuyeux, — car je voudrais chevaucher avec vous le vent, — courir sur la cime des flots échevelés — et danser sur les montagnes comme une flamme.

Shawn tâche à la consoler, à l'envelopper, à la rattacher à la terre par l'amour. Mais un chant s'élève au dehors. Une enfant, vêtue de vert, entre dans la maison. Tous s'empressent autour d'elle, trop indulgents. La vieille Bridget elle-même, radoucie, lui offre du lait et du miel. L'enfant est effrayée par le Christ : le curé le cache. Elle blasphème légèrement. Elle se déclare plus âgée qu'un vieil aigle qui vit sur une montagne voisine. Elle est fée. Elle entoure Maire de primevères, et ce cercle floral est désormais infranchissable à tous, excepté à Shawn, qui finit par y pénétrer et par étreindre Maire. L'amour a franchi l'obstacle, mais il ne peut faire davantage. Les appels de la fée deviennent plus impérieux et plus pressants. La jeune femme meurt, et son âme s'envole vers le *Pays du Désir*.

Telle est aussi l'aventure qui nous est contée dans *Cathleen ni Hoolihan*. Dans un *cottage* de Killala, en 1798, un mariage se prépare. Michaël montre à ses parents la dot qu'il a obtenue, et le vieux Peter, son père, raille sa femme Bridget sur la pauvreté qu'elle lui a naguère apportée. Elle le rabroue vivement. Sur ces entrefaites, un bruit d'acclamation retentit au dehors. Une vieille femme entre. Elle est recrue de fatigue.

Elle erre depuis longtemps sur les routes parce qu'on lui a pris sa terre. Elle chante une chanson sur un homme qui a été pendu pour elle. Combien jadis pour elle furent pendus !

Bridget veut qu'on lui fasse aumône. Mais ce n'est pas l'aumône des Irlandais qu'elle veut, c'est eux-mêmes. Michaël est prêt à la suivre : lui aussi, après tant d'autres, il subit l'invincible attrait. On demande à la passante son nom. C'est « la pauvre vieille » ; c'est encore « Cathleen ni Hoolihan », — un des surnoms de l'Irlande. — Et elle ajoute :

— Ceux qui me servent entreprennent un dur service. Beaucoup qui maintenant ont les joues roses les auront pâles ; beaucoup qui ont librement foulé du pied les collines, les marais et les joncs seront envoyés, pour marcher en d'âpres chemins, vers des terres lointaines ; plus d'un bon projet sera brisé ; beaucoup qui ont amassé de l'argent ne demeureront pas pour le dépenser ; maint enfant naîtra, et il n'y aura pas de père à son baptême pour lui donner un nom. Ceux qui ont eu les joues roses les auront pâles à cause de moi. Et, malgré tout, ils s'estimeront bien payés. *(Elle sort, chantant :)* — Toujours on se souviendra d'eux. — Toujours ils vivront. — Toujours ils parleront. — Toujours on les entendra.

C'en est trop. Michaël est possédé. Il oublie son mariage comme le saint Alexis de la légende. Les cris d'une foule enthousiaste annoncent que les Français débarquent à Killarla. Sa fiancée, qui est survenue, a beau l'arrêter. Il suit la voix de la vieille qui s'éloigne. Cependant le petit Patrick, un autre enfant de la maison, est sorti pour prendre des nouvelles. Sa mère lui demande : « Avez-vous vu une vieille qui descendait le sentier ? — Non, j'ai vu une jeune fille, et elle avait le port d'une reine... »

Les Eaux Illusoires (The Shadowy Waters) sont peut-être le chef-d'œuvre dramatique de M. Yeats. Nul autre de ses ouvrages n'est aussi chargé de rêve, d'intentions et de symboles. Comment donner une idée de cette brume harmonieuse et changeante, et, pour reprendre une expression du poète même, dans son *Oisin*, de « ces mots — qui sont comme les oiseaux colorés de l'Asie, — le soir, dans leur terre qui ignore la pluie ? »

Nous sommes sur une mer mystérieuse, aussi mystérieuse que celle qui conduisait Ulysse au pays des morts. A bord de

sa galère le roi Forgael dort sur des peaux amoncelées. Un lis d'argent est brodé sur sa poitrine. Une petite harpe gît auprès de lui. Pendant qu'il sommeille, son équipage cause :

LE PILOTE. — Sa face ne s'est jamais éclairée depuis qu'il a quitté — cette île où le fou du bois — jouait de sa harpe...

LE MARIN. — Combien de mois sont morts depuis la pleine lune — où une apparition, barbue comme un bouc, — marcha sur les eaux et ordonna à Forgael de chercher — le Désir de son cœur là où le monde s'évanouit?

LE PILOTE. — Neuf mois.

LE MARIN. — Et depuis que le fou joua de la harpe?

LE PILOTE. — Trois mois...

Les marins seraient disposés à tuer ce chef qui les entraîne vers un but inconnu, et à le remplacer par un autre. Ils ne ressemblent point au bon équipage de la *Princesse lointaine*. Mais le fidèle Aibric s'oppose à leurs desseins, et gourmande quelque peu Forgael. Aibric a déjà perdu vingt vaisseaux à son service ; ils ont dépassé « les îles errantes des dieux », ils entendent mugir les eaux à la limite desquelles, d'après les Druides, « le temps, le monde, toutes choses disparaissent ». Aibric lui a cédé une captive qu'il aimait lui-même. Et Forgael reste toujours sombre. Forgael répond :

— Quand je tiens — une femme entre mes bras, elle se dissipe — comme si les eaux s'étaient élevées entre nous ; — et cependant il y a un amour que donneront les dieux, — lorsque Aengus et son Edaine sortiront du sommeil — et se regarderont l'un l'autre à travers nos yeux, — et changeront le bref désir et la brève déception, l'espoir — et la tendresse corporelle, en ce doux feu — qui brûlera le temps lorsque les âges auront disparu. — Le fou m'a prédit que je trouverais cet amour — parmi ces courants, où à leur bord ennuagé.

On fait rencontre d'une autre galère. Une lutte a lieu entre les deux équipages, une sorte d'abordage fantômal, sans bruit, sans clameurs, comme il est naturel en ce royaume des ombres. Enfin, les marins amènent la reine Dectora prisonnière. Forgael la refuse d'abord. Elle séduit l'équipage, qui se prépare à immoler le roi chimérique. Mais Forgael joue de la lyre; l'atmosphère est enchantée; les marins vont s'eni-

vrer dans l'autre navire, et Dectora s'endort d'un sommeil magique. Quand elle se réveille, elle croit ouïr encore les contes de sa nourrice. Elle a oublié toute sa vie intermédiaire :

DECTORA. — Je vous ai attendu. Il n'y a qu'un moment, — ma nourrice me chantait, dans une vieille romance, — que mon amour fidèle viendrait sur une nef de perle, — sous une voile de soie et une vergue d'argent, — et m'emmènerait où les enfants d'Aengus tournent — en danses heureuses, sous une lune ivre de vent; — mais ces cieux vastes et ces voiles du vent battues — ont un plus puissant sortilège, car notre paix s'éveille — dans nos mutuels embrassements.

FORGAEL. — Aengus a vu — sa bien-aimée à travers les yeux d'une mortelle...

L'amoureuse légendaire d'Aengus quitte désormais sa forme de mouche d'or errante. Elle habite en Dectora. Des signes entraînent les amants vers l'extrémité du monde. Le fou a dit à Forgael que là les Immortels envoient leurs aigles pour saisir et emporter les amants qui, « enveloppant en leurs cœurs joyeux le désir de leur cœur », ont marché vers les eaux grondantes et mystérieuses.

Mais la reine ressaisit sa mémoire. Elle commence à se rappeler qu'elle a régné. Elle offre à Forgael de retourner avec elle et de partager son trône. Forgael la repousse, l'offre à Aibric, comme Polyeucte cède Pauline à Sévère : « Il est roi parmi de hautes montagnes. » Pour lui, il suivra seul sa route. Alors a lieu un revirement attendu. Dectora s'attache à lui et ne veut plus le quitter. Il est le héros, le poète, le fou sublime : « elle le suivra dans la vie ou dans la mort ».

FORGAEL. — Je ne veux personne de vous. Mon amoureuse secoue sa chevelure sur les eaux — où le monde finit, ou court de souffle en souffle, — de tourbillon en tourbillon.

DECTORA. — Je vous suivrai. — J'ai coupé la corde qui liait cette galère à la nôtre. — Et tandis qu'elle s'évanouit, et que la vie s'en va, — je vous couronne de ce diadème. *(Elle prend à ses pieds la couronne naguère conquise sur sa galère.)* Courbez-vous plus bas, ô roi, — ô fleur de la branche, oiseau dans les feuilles, — poisson d'argent qu'ont pris mes deux mains — dans la rivière qui court, — ô étoile du matin — qui trembles dans le ciel bleu comme un faon blanc, — à la lisière brumeuse du bois; — courbez-vous

plus bas pour que je puisse vous couvrir de ma chevelure, — car nos yeux ne s'ouvriront plus sur ce monde. *(La harpe commence à murmurer seule.)*

FORGAEL. — Les cordes de la harpe ont commencé leur appel aux aigles.

V

M. Yeats, dans de précédent écrits, avait indiqué son esthétique. Dans un livre récemment paru, et dont il emprunte le titre à William Blake, — *Idées du Bien et du Mal*[1], — il en développe et en précise l'expression.

Cette esthétique est fort ésotérique et très dédaigneuse du vulgaire. Elle procède par répudiations hautaines. Dans une polémique. M. Eglinton objecte à M. Yeats que le poète ne peut s'isoler de son temps, et chercher un refuge en sa tour d'ivoire, M. Yeats, dans sa réponse, proteste contre l'art « des utilitaires, des rhéteurs, des sentimentaux, des prédicateurs populaires[2] ». Son attitude nous rappelle celle de Théophile Gautier et des Parnassiens. C'est que les mêmes causes produisent les mêmes effets et que, périodiquement, la poésie a besoin de faire une retraite sur la montagne, où l'air est rare mais pur.

Le siècle qui vient de s'écouler a été le triomphe de la *middle-class*, des « bourgeois ». Leur goût du bien-être, leur moralité particulière, leur pharisaïsme et leurs conventions ont envahi la conscience humaine :

> Le mouvement de pensée qui a fait le bon citoyen, ou qui a été produit par lui, nous a donné le *comfort* et la sécurité, mais aussi la vulgarité et l'insincérité.

La poésie a fait partie du *comfort*. Gœthe et Wordsworth l'ont aménagée pour l'embellissement de la vie, comme une pièce de mobilier. En général, les poètes de l'ère « victo-

1. *Ideas of Good and Evil* (1903).

2. *Literary Ideals*.

rienne » les ont suivis. Burns lui-même n'échappe point à cette critique :

Il avait la pauvreté d'émotions et les idées d'une classe paysanne qui a perdu, comme la bourgeoisie où elle souhaite de voir ses enfants absorbés, l'imagination qui est dans la tradition sans acquérir celle qui est dans les livres [1].

Aussi bien la poésie n'a fait que dégénérer depuis Homère : — ici les théories de M. Yeats deviennent tout à fait audacieuses. — Homère et Virgile sont déjà encombrés d'objets matériels ; le raisonnement, issu de la scolastique, obscurcit le génie de Dante ; Shakespeare descend jusqu'à l'action. Les poètes du XIXe siècle ne donnent plus qu'une interprétation de la vie — *criticism of life*. — Il faut rebrousser chemin, et remonter l'escalier d'or. (Je ne fais ici qu'exposer les idées de M. Yeats. On se rappellera que les écoles qui se fondent sont coutumières de ces négations hardies.)

Dès lors il faut se tenir à l'écart, loin de la foule, dans la pureté des cénacles. Malheur à qui ne renonce pas à tout pour suivre l'idéal. — Certaines phrases de M. Yeats ont le ton menaçant de ces premières préfaces où Leconte de Lisle exhalait ses ennuis, ses dégoûts et ses haines. Comme l'Apôtre, il vient apporter le glaive et non la paix :

Moïse ne valut guère pour son peuple avant d'avoir tué un Égyptien ; presque toujours un écrivain ou un homme public des hautes classes est inutile à son pays tant qu'il n'a pas fait quelque chose qui le sépare de sa classe. Nous voulons produire des moissons pacifiques, mais il nous faut creuser nos sillons avec l'épée [2].

Les désordres de Shelley et de Heine ont été pour eux une façon de couper la corde de leur galère, comme fit la reine Dectora. Ils s'émancipèrent en renversant à leur usage la morale courante. L'artiste doit mettre en doute la beauté de sa vision si les hommes ne le blâment pas. Épargner à l'art son martyre, c'est supprimer sa gloire.

Cet art sera donc d'abord le fait d'une élite. Il ne s'asservira pas à la vie. Au contraire, il créera des êtres sublimes,

1. *Ideals in Ireland.*
2. *Shamain.*

en comparaison de qui nous ne serons plus que de vaines ombres; des passions énormes, au prix desquelles nos amours et nos haines ne seront plus qu'une agitation banale et transitoire. Nos vies se dérouleront au flanc des hautes légendes, comme les martinets abritent leurs nids « sous l'architrave d'un temple de géants ». — Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien cette idée est frappante et juste. Entre un millier de villages, en voici un qui est dominé par un château en ruine, une silhouette grandiose que l'on voit de dix lieues. Ces murailles envahies par la ronce et le lierre ont leur histoire tragique, leurs souvenirs, leurs fantômes. A quoi servent-elles? A rien. Mais le nom de ce village hante la mémoire des hommes. Mais ce village a plus de noblesse que la plus formidable des ruches industrielles. Ainsi la poésie se dresse à notre horizon : elle ne doit point nous enseigner comment vivre, mais la vie, mais la splendeur, l'harmonie de la vie réduite à son essence.

Cet art devra être rare et subtil. Il ne s'adressera point à ce public qu'effarouchent Dante Rossetti, Rodin ou Ibsen. Il cherchera l'étrange Beauté, celle que Poë entrevoyait derrière la tombe. Il ne s'asservira plus à la reproduction intégrale du réel : il ne prétendra plus, comme dit M. Symons, l'interprète le plus notoire du symbolisme anglais, « bâtir en briques et en mortier sous la couverture d'un livre ». Plus de copie, mais l'évocation, la suggestion. La poésie saura se restreindre à un petit nombre de symboles aimés, pareils à ceux qui habitaient l'imagination de Shelley. — M. Yeats consacre à Shelley une étude extrêmement originale, pénétrante et profonde. Il parle admirablement de ce qu'il aime. — Êtres surhumains, passions gigantesques, amples symboles s'exprimeront dans de larges vers qui tomberont les uns sur les autres comme les houles puissantes d'une mer sereine :

> Tout art est une monotonie extérieure en vue d'une variété intime, un sacrifice des gros effets aux effets subtils, un ascétisme de l'imagination.

Enfin cet art a le droit d'être hardi, mais il reste chaste. En général, les écoles de « l'art pour l'art », au nom de la

liberté, inclinent vers une sensualité parfois excessive, et ce n'est pas toujours le seul souci de la beauté qui mène leurs plus bruyants adeptes. M. Yeats rejette « tout développement de morale qui a en vue la morale »; il va jusqu'à déclarer :

Les grandes passions sont des anges de Dieu, et les incarner « indomptées dans leur éternelle gloire », même dans leur effort pour mettre un terme à la paix et à la prospérité de l'homme, est faire plus que de commenter, avec toute la sagesse que vous voudrez, les tendances de notre temps...

Mais ce divorce avec la morale ne se manifeste pas sur le point où il a lieu ordinairement. Un de ses porte-voix les plus autorisés, A. E., présente les réserves les plus expresses sur « l'art de décadence » qui cache « l'antique louve, la luxure, sous la toison d'or de la spiritualité ». Et il reproche aux lèvres des femmes que Rossetti a peintes d'exprimer une soif qui ne peut se désaltérer « dans un immatériel paradis ». C'est là un trait particulier de la jeune poésie irlandaise.

D'ailleurs, elle se reconnaît solidaire de la jeune littérature européenne. Écoutons M. Yeats;

La réaction contre le rationalisme du XVIIIe siècle s'est mêlée avec une réaction contre le matérialisme du XIXe, et le mouvement symboliste, qui est arrivé à sa perfection en Allemagne avec Wagner, en Angleterre avec les Préraphaélites, et en France avec Villiers de l'Isle-Adam, et Mallarmé, et Maeterlinck, et a mis en branle l'imagination d'Ibsen et de d'Annunzio, est à coup sûr le seul qui montre des choses nouvelles. Les arts... sont devenus religieux, et cherchent, selon, je crois, la parole de Verhaeren, à créer un livre sacré. Ils doivent, comme toujours a fait la pensée religieuse, s'exprimer au moyen de légendes.

Par suite, l'heure irlandaise a sonné. Les autres grandes traditions du genre humain ont servi de véhicule aux symboles. Celles de l'île occidentale restent intactes. Elles ont été gardées précieusement, comme dans un sanctuaire, jusqu'à nos jours, par une race restée primitive.

Dans un article très curieux, que je pense discutable par certains endroits, M. Yeats conteste les vues qui ont été présentées par Ernest Renan et Matthew Arnold sur « l'élément celtique en littérature ». Tout d'abord, le portrait que

M. Yeats nous offre des Celtes s'accorde assez bien avec celui qu'ils ont tracé. M. Yeats insiste, en particulier, sur la « desmesure » des passions celtiques. L'amour et la haine sont immenses chez ce peuple. Ils finissent « par ne plus chercher un objet mortel, mais leur propre infinité »; ils deviennent alors amour et haine « d'une idée » :

L'amant qui aime avec tant de passion peut bientôt chanter à sa maîtresse, comme dans le poème de A. E. : « Un vaste désir s'éveille en moi, et grandit tellement qu'il devient l'oubli de toi-même. »

La vie est comme écrasée sous la grandeur de leurs songes :

Les hommes ne s'affligeaient pas seulement parce que leur bien-aimée avait choisi un autre époux, ou parce que le savoir faisait la bouche amère, car un tel deuil implique la croyance que la vie peut être heureuse, étant différente..., mais parce qu'ils sont nés et doivent mourir avec leur grande soif inassouvie.

Mais ces traits, selon M. Yeats, ne sont point celtiques ; ils appartiennent à tous les anciens peuples :

Matthew Arnold nous demande combien du Celte nous devons imaginer dans l'idéal homme de génie : je préfère dire, combien des antiques pêcheurs, chasseurs, danseurs extatiques, qui vivent parmi les collines et les bois...

La mélancolie celtique ne serait autre que la mélancolie primitive. J'en doute fort. Elle a un autre accent que celle de l'Ecclésiaste ou des Gnomiques. Et M. Yeats avoue lui-même :

Un écrivain du temps d'Élisabeth, pour décrire un chagrin extravagant, emploie l'expression, *to weep Irish* (pleurer irlandais).

Quoi qu'il en soit, selon le poète, le temps est venu de faire entrer les légendes d'Erin dans la littérature du monde. Au moyen âge, le purgatoire de saint Patrick, les voyages de saint Brendan, les aventures de la Table Ronde ont changé la sensibilité de l'Europe. Il faut maintenant ouvrir une source nouvelle : les résultats de cette révélation peuvent être merveilleux. — Acceptons-en l'augure. L'imagination des moines hiberniens et des bardes gallois a fourni une matière à des artistes plus puissants ; leurs inventions ont été consacrées

par la poésie française, italienne, anglaise, par la musique allemande. Mais, avec le nouveau groupe irlandais, l'impuissance celtique dont parle Matthew Arnold semble être conjurée. Ce que l'esprit des tribus sauvages a créé jadis n'a plus besoin de passer en d'autres contrées pour y revêtir une forme souveraine.

M. Yeats, qui est le prince de l'école, unit heureusement deux tendances qui souvent s'excluent. Il appartient, d'une part, à l'élite la plus subtile de la pensée européenne. Mais, d'autre part, il demeure obstinément fidèle au sol natal. Lady Gregory vient de traduire et d'ordonner la grande épopée de Cuchulain de Muirthemne. M. Yeats, dans la préface qu'il a écrite pour ce livre, s'exprime ainsi sur les héros de l'antique Eirinn :

A nous autres Irlandais, ces personnages devraient être plus importants que tous les autres, car ils ont vécu en des lieux où nous chevauchons, où nous allons au marché, et quelquefois ils se sont rencontrés sur des collines qui jettent leurs ombres sur nos portes quand vient le soir. Racontons seulement ces histoires à nos enfants, et cette terre redeviendra une terre sainte comme elle était avant que nous eussions donné nos cœurs à la Grèce, à Rome, à la Judée.

Mais cette poésie, vraiment nationale, ne sera-t-elle pas confinée en des cénacles? Peut-être demeurera-t-elle sans auditoire? Nullement. Le public que M. Yeats refuse, c'est cette foule qu'assemble la grosse caisse de l'impérialisme, les anciens lecteurs de Longfellow, de Campbell, de Felicia Hemans, la bourgeoisie britannisée qu'a gâtée l'éducation de *Trinity College*, tous ceux qui ont oublié « la tradition orale qui relie entre eux les illettrés » et qui n'ont pas appris la haute « tradition écrite », établie sur l'autre. Ces deux traditions sont « pareillement étranges, obscures, irréelles à tous ceux qui n'ont pas d'entendement ». Une élite isolée ne pourrait vivre; mais, s'il lui faut renoncer à la bourgeoisie, la jeune poésie a les paysans; s'il lui faut s'écarter de la foule, elle a le vrai peuple :

Le *folk art*[1] est la plus vieille aristocratie de la pensée, et, parce qu'il refuse l'éphémère et le trivial, la virtuosité pure, le joli, aussi

1. L'art de la tradition populaire.

bien que le vulgaire et l'insincère, et, parce qu'il a ramassé en lui les plus simples et les plus inoubliables pensées des générations, c'est le sol où tout grand art est enraciné, Partout où l'on parle au coin du feu, où l'on chante au bord de la route, où l'on sculpte sur le linteau, l'appréciation des arts à qui un seul esprit donne unité et dessein est prompte à jaillir quand l'heure est venue[1]...

Ailleurs le poète songe que sur les longues plaines de l'Occident vit encore un peuple « uni par des contes, des poèmes qui ont jailli de sa propre vie et par un passé de grandes passions qui peut encore éveiller son cœur aux actions imaginaires ». Les paysans de Galway et de Sligo seront-ils des lecteurs pour M. Yeats? Souhaitons-le ; souhaitons que leur image divinisée leur soit accessible. En tout cas, l'espoir du poète est vaillant et noble.

L'Ile des Saints n'a pas vainement gémi, prié, rêvé pendant des siècles, oublieuse du réel comme Marie de Magdala aux pieds du Christ. Assez d'autres nations, comme Marthe, ont fait le ménage du monde. L'Irlande a conservé le trésor des légendes, le secret de la vie intérieure; elle a formé des âmes. Prêtons-lui l'oreille : elle le mérite. La voix de M. Yeats est aujourd'hui une de celles qu'écoute le monde anglo-saxon[2] : demain elle parlera peut-être à l'Europe.

The celtic twilight, le crépuscule des Celtes... Nous avons plusieurs fois rencontré ces mots, qu'environne une magique mélancolie. Nous en avons vu le sens particulier. Ils pourraient encore signifier l'agonie des vieilles traditions qui s'effacent dans quelques cerveaux obscurs, au bord de l'Océan, le demi-jour triste qui précède les ténèbres sans fin, — la mort irréparable du passé. — Mais non, saisissons le symbole par une autre aile. Ce crépuscule celtique est celui de l'aube, la lueur argentée qui se lève avec l'étoile du matin, quand le quadrige du soleil va surgir dans la pourpre orientale.

HENRI POTEZ

1. *The Celtic twilight.*

2. Au moment où j'écris ces lignes, M. Yeats est appelé en Amérique pour y faire une série de conférences.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ANGLETERRE ET RUSSIE

I

Au début de la guerre russo-japonaise, il pouvait sembler que la presse et l'opinion anglaises allaient, de leurs plus vaillants *hourrahs*, accompagner la marche triomphante de ces bons petits *Japs* que l'alliance et les excitations de l'Angleterre, depuis deux ans, poussaient contre le Russe : le Japonais était le disciple, l'imitateur, l'ami, l'allié, le champion national; il reprenait en Extrême-Orient, pour le service des intérêts anglais, le rôle glorieux que la France de Napoléon III avait si bien tenu dans l'Orient plus proche; il allait museler l'ours; les Anglais en auraient la peau... Et pendant quelques semaines, en effet, l'Angleterre retentit des louanges que, sans distinction de partis, ses journalistes et ses hommes d'État adressèrent au vaillant allié. Mais, soudain, comme sur un mystérieux signal venu on ne sait d'où, les applaudissements s'espacèrent, puis les *hourrahs* se turent, et la guerre ne durait pas encore depuis un mois que, peuple et gouvernement, l'Angleterre ne tournait plus vers cette tuerie qu'un regard d'amateur, de critique, de juge du camp, sans passion, sans autre désir que de bien voir; un mois encore, et le juge avait perdu toute sympathie pour son ancien favori; aujourd'hui, il semble que le succès définitif du Japon causerait à Londres plus de regrets et d'inquiétudes que la victoire, même complète, des Russes.

Ce changement a servi la paix du monde : il a grandement facilité la tâche de ceux qui voulaient ne pas élargir le conflit. Aujourd'hui si les Russes ne mettent pas toute leur maladresse à raviver les passions anglaises, s'ils ne renouvellent pas le jeu absurde et, par certains côtés, malhonnête d'arborer le pavillon commercial pour traverser les Dardanelles, puis le pavillon militaire pour croiser dans la mer Rouge, on peut espérer que les bons offices de la France, joints à ce revirement de l'opinion britannique, finiront par écarter toute complication européenne. Car ce revirement semble profond et durable, et les causes qui l'ont produit ne font que de jour en jour apparaître plus sérieuses, plus dignes d'attention. Et elles sont de vingt ordres différents, si bien que les sentiments et les conceptions, les calculs et les intérêts, les craintes et les espoirs, toutes les passions et toutes les idées de la foule et de l'élite anglaises y ont concouru.

***

Ce fut au début un simple dépit, une rancune de parieur déçu. Les Anglais connaissaient l'exacte situation des Russes en Mandchourie, le médiocre état de leurs chemins de fer et de leurs forteresses, le chiffre ridiculement réduit de leurs effectifs, le pillage de leurs arsenaux et approvisionnements, leur manque d'artillerie et de munitions, bref cet ensemble de fautes ou de méfaits qui ont fait éclater au grand jour l'œuvre des concussionnaires de tout rang. A connaître cet état des Russes, les Anglais n'avaient pas grand mérite : tous les marins et soldats des autres puissances, qui avaient fréquenté les officiers du Tsar en Crète, savaient au juste comment la vente du charbon, des poudres et des effets sert quotidiennement, en cette marine et cette armée tolérantes, à réparer les insuffisances de la solde ou à combler les déficits de la caisse... Les Anglais connaissaient aussi la valeur des forces et préparatifs du Japon. Leur mérite en cela n'était pas plus grand. Il est probable qu'en cette fameuse alliance anglo-japonaise, dont on a libéralement publié quelques articles insignifiants, certaines clauses secrètes avaient stipulé les conditions militaires et navales de l'emprunt consenti par

l'Angleterre à son allié : l'Angleterre avait donné cent millions au Japonais qui devenait son champion dans les eaux chinoises ; avant de verser pareille solde, elle avait sûrement tâté les biceps et l'armure de ce champion, et cet examen l'avait satisfaite.

De Russe à Japonais, donc, au début de 1904, la comparaison pour tout Anglais ne pouvait même s'établir : dans le *steeple chase*, qui allait s'engager par-dessus le fossé du détroit coréen, puis les haies de la terre coréenne, enfin la rivière du Yalou et la barrière des monts de Mandchourie, comment douter que sans peine le Japonais arrivât bon premier ? Il avait déjà fourni cette course en 1894 : il en connaissait les tournants et les obstacles. Et depuis 1894 un entraînement de tous les jours, une étude de toutes les heures avait encore perfectionné son allure et l'avait mis « en forme parfaite ». Reprenant ses belles foulées de 1894, le Japonais, pensait toute l'Angleterre, allait sauter le détroit, brûler la Corée, passer comme une trombe entre Vladivostock et Port-Arthur, tomber sur Moukden, atteindre enfin Kharbine, occuper ce nœud des routes, voies fluviales et chemins de fer mandchouriens, et là, tout à son aise, bien établi, bien approvisionné, nourri grassement par cette bonne terre de Mandchourie, ravitaillé par les rails et les fleuves, en contact avec la Chine sur terre, avec les Anglais et les Yankees sur mer, soutenu, encouragé, caressé et soigné des uns et des autres, il n'aurait plus qu'à attendre les petits paquets de troupes exténuées que le Transsibérien lui amènerait à combattre, à massacrer...

Un seul risque inquiétait un peu les amis du Japon. Sur terre, l'armée russe ne pouvait entrer en ligne de compte. Mais à Port-Arthur, une flotte était rassemblée qui, bien que russe, c'est-à-dire jamais prête et toujours mal gardée, pouvait causer des retards et de gros dommages à l'assaillant. Sans cette flotte, toute l'Angleterre eût parié que, huit jours après le début des hostilités, les Japonais, débarquant à Niou-Chouang, auraient tourné Port-Arthur et menaceraient les derrières de Moukden pendant que leur armée de Corée attaquerait la ville de front. Or, voici qu'avant même la déclaration de guerre, on vient apprendre aux Anglais émer-

veillés qu'une flotte japonaise a embouteillé — ou tenté d'embouteiller — Port-Arthur et que ses torpilleurs ont coulé trois cuirassés russes.,. Ce fut un délire de joie dans les Trois Royaumes! A ce coup de maître, l'Angleterre proclama hautement qu'elle reconnaissait son disciple, et elle attendit la prise immédiate de Port-Arthur et la marche directe sur Kharbine. Nouvelle annonce de victoire et nouveaux espoirs d'un succès foudroyant! Coulant le *Varyag* et le *Koreietz*, les Japonais ont débarqué à Tchémoulpo, occupé Séoul, enfilé la route du nord, atteint le Yalou! dans huit jours, disent les plus modérés, demain, pense la foule anglaise, ils seront à Moukden : *hip*, *hip* pour le vaillant petit Jap!

Ceci se passait au mois de février. Nous sommes au mois d'août. Il est possible que, demain, Port-Arthur soit pris et Moukden occupé. Demain! depuis six mois, chaque jour, l'Anglais ouvrant son journal a du le replier sur ce mot : répéter *demain* durant six mois, et toujours attendre ce demain qui devait venir à Pâques et qui laisse passer Pentecôte et Trinité, c'est long pour des parieurs. Aussi chaque jour d'attente a diminué l'enthousiasme du début, puis ébranlé la confiance. N'ayant pas gagné du premier coup, quelle chance reste-t-il aux Japonais de gagner en fin de compte? Même possesseurs de Port-Arthur et de Moukden, que leur sert vraiment cette belle et vaillante campagne tant que Kharbine n'est pas entre leurs mains? Car voilà vraiment le nœud du problème ; restés maîtres de Kharbine, les Russes laissent toujours pendre sur la Mandchourie et sur ses occupants la menace de leur rentrée en scène. Depuis six mois, lentement, ils ont amené les troupes et les munitions qui leur manquaient. Ce Transsibérien, dont on avait dit tant de bien et tant de mal, a fait tant bien que mal son service : goutte à goutte, un petit fleuve de soldats est arrivé des provinces d'Europe : il continue d'affluer sans abondance, mais sans arrêt. Sur ces rails mal équilibrés et de qualité douteuse, au long de cette voie unique aux stations trop espacées, aux trop rares voies de garage, les trains pourtant ont circulé, cahin caha, et, par petits paquets, Kharbine a concentré une armée de troupes fraîches que les Japonais n'étaient pas là pour exterminer. Après l'occupation de Moukden et la prise de Port-Arthur,

la véritable campagne s'ouvrira pour les Japonais : en quel état seront-ils de l'entreprendre, après six mois déjà de marches épuisantes et de tueries quotidiennes.

L'Angleterre est trop bien renseignée par ses journaux pour ne pas avoir mesuré les chances contraires que chaque jour de retard apporte à son allié. Cette guerre, qui devait durer un mois, se poursuit et va durer peut-être indéfiniment : le Japonais avait l'entrain et les performances pour une course rapide ; a-t-il le fond et la résistance pour un si long trajet? L'Anglais en a douté si fort que l'emprunt japonais ne fut couvert à Londres qu'à des conditions désastreuses : à son fidèle et vainqueur petit Jap, l'Anglais a vendu son argent plus cher qu'à des Turcs ou à des Vénézuéliens, au lendemain de leurs pires désastres ; il a fait payer aux Japonais la déconvenue que leurs retards involontaires apportaient chaque matin.

***

Autre cause de revirement. Depuis la révolte de Cipayes et la terrible répression qui suivit, surtout depuis que, des mains débiles d'une Compagnie privée, l'Inde était passée aux fortes mains de la nation et que le souverain de Londres était aussi l'empereur de Delhi, jamais l'Anglais n'avait redouté pour son *estate* hindou d'autre danger que l'invasion russe. Domptée, domestiquée, émasculée, l'Inde étalait ses trois cents millions d'hommes sous les pieds de quelque cent mille habits rouges : sa badine à la main, sa pipe aux dents, le soldat de la Reine ou du Roi ne rencontrait de Madras à Peshawer, de Bombay à Calcutta, que soumission silencieuse ou mépris résigné. A peine quelques lettrés, sortis des écoles anglaises, annonçaient-ils le réveil, dans deux ou trois siècles, d'une Inde nouvelle qui saurait peut-être adopter les manières et méthodes, les idées et ambitions, les conquêtes et aspirations de ses maîtres européens et qui revendiquerait alors son droit à l'égalité, à l'autonomie...

Les premiers succès du Japon furent aussitôt connus de cette Inde engourdie. Cette foule de prêtres et de théosophes, qui semblait ne plus vivre que dans son rêve et son

attente de la mort, se prit soudain d'attention pour le grand drame dont elle percevait les échos. Comment, par qui ces événements lui furent-ils annoncés, expliqués, commentés et exagérés? On sait avec quelle rapidité miraculeuse une nouvelle s'infiltre parfois dans ces humanités ignorantes et les imbibe à tel point que, de partout, elles semblent l'exsuder. Dès le mois d'avril, les fonctionnaires anglais prévinrent la métropole que l'Inde tout entière n'était pleine que de la victoire japonaise, et que, tout entière, elle attendait, sans trop savoir elle-même ce qu'elle pouvait attendre. La révolte? Personne à coup sûr ne prononçait seulement le mot : l'Inde ne se révoltera contre les Anglais que si les Anglais disparaissent, comme elle ne s'est révoltée contre le Mongol qu'après sa chute et sa disparition ; depuis toujours, l'Inde est une proie résignée entre les griffes du conquérant ; la soumission est pour elle l'état normal ; elle obéit, comme d'autres respirent.

Mais encore, dans son obéissance, peut-elle mettre plus ou moins de bonne volonté consciente ou d'inconscient abandon. Or la conquête anglaise de l'Inde ne peut se maintenir que sur l'abandon le plus inerte, la résignation la plus endormie des peuples vaincus. Les dernières statistiques ont relevé dans la péninsule 295 millions d'habitants; les Anglais entretiennent là-bas 54 000 hommes d'infanterie, 6 000 cavaliers et 14 000 artilleurs; en tout, avec les services auxiliaires, 75 000 soldats : c'est donc « un » conquérant pour 4 000 conquis. Que les vaincus viennent à manquer seulement d'empressement aux désirs de leur maître, et toute la machine peut craquer : un passif refus des taxes, une affluence de foules illuminées à quelques-uns des innombrables sanctuaires, la « grève de la vie », l'arrêt de toutes transactions et occupations dans quelque point de la fourmilière hindouiste ou l'apparition de quelque *mahdi* dans les soixante millions de musulmans qui peuvent recruter là-bas une armée du Prophète, cent autres façons publiques ou secrètes de ne plus accepter le joug, sinon de le rejeter, — et l'Angleterre est obligée d'amasser dans l'Inde des forces militaires ou policières qu'elle n'a pas, qu'elle sait ne pas avoir et ne plus pouvoir trouver.

Après l'expérience du Transvaal, s'il est une conclusion qui

s'impose, c'est qu'il ne faut demander à la nation anglaise aucun effort militaire, si minime qu'il soit. Sur mer, l'Anglais croit toujours qu'il possède sa flotte invincible: sur terre, il sait qu'il n'a plus d'armée, et les discours de ses hommes d'État, les publications officielles de son gouvernement, les discussions de son Parlement, les plans de réforme militaire toujours annoncés, jamais adoptés, tout lui répète que, faute de soldats, l'Inde mise en question, c'est l'Inde perdue. Avant les victoires japonaises, la domination anglaise dans l'Inde semblait ne devoir jamais être mise en question que par l'intervention des Russes; on s'aperçoit aujourd'hui que le Japonais victorieux peut rouvrir toutes les crises de l'histoire oubliée.

Car le Japonais touche à l'Inde de bien des façons, sans parler du commerce et des relations maritimes. Et l'exemple du Japonais arriverait sans peine à mettre en mouvement la seule force que l'Inde pourrait lever contre l'Anglais : l'Islam. L'Europe oublie trop volontiers qu'à travers l'Asie centrale, de la Méditerranée au Pacifique, des mers turques aux mers japonaises, à travers les plateaux de l'Asie mineure et de l'Iran, puis les oasis du double Turkestan russe et chinois et, enfin, les provinces musulmanes de la Chine, un grand courant de foi et de pèlerinages islamiques unit Constantinople à Pékin : ce courant a poussé jusqu'aux rivages japonais l'avant-garde de ses missionnaires. Cette longue bande d'Islam, qui s'étire entre l'Asie russe du nord et l'Asie anglaise ou française du sud, est comme une armée campée, aujourd'hui fatiguée, endormie, presque débandée, courbant le dos sous les menaces de ses deux voisins, mais remâchant en silence ses vieux rêves de pillage et ses commandements sacrés de guerre aux infidèles. Elle tient aux musulmans de la Méditerranée par la foi; elle tient aux peuples du Pacifique par la race et la langue.

Car cette longue bande déroulée sur sept ou huit mille kilomètres est comme un arc-en-ciel nuancé de toutes races et de toutes couleurs : des blancs de Constantinople aux jaunes de Pékin, elle varie par les Aryens sémitisés de la Perse, les Aryens purs ou noircis de l'Afghanistan et de l'Indus, et par la masse jaune ou jaunâtre de ces Turcs et Mongols toujours nomades,

qui, sur leur gigantesque dos de pays entre les deltas chinois et les steppes caspiennes, penchent tantôt vers la Chine et tantôt vers les plaines et les mers de l'Occident. C'est l'une de ces peuplades turques, les Osmanlis, qui, de pillage en pillage, est venue jadis jusqu'à Stamboul : là, elle a fondé le trône du Khalife, que son Sultan avait hérité et usurpé. Chef de l'Islam par ce titre de Khalife et Sultan des Osmanlis, le Grand Turc a longtemps oublié la terre des aïeux : il n'était tourné que vers la conquête de l'Europe et de l'Afrique ; il négligeait l'Asie, surtout l'Asie lointaine d'où jadis ses bandes étaient descendues. Mais, à mesure que l'Europe lui échappa et que l'Afrique lui fut arrachée, il semble que parfois ses ambitions ou les nécessités de sa politique aient ramené ses regards vers l'Islam d'Asie, vers la turquerie asiatique. Une recrudescence de piété semble d'ailleurs avoir relevé cet Islam : sur toutes les routes de l'Asie centrale, nos voyageurs rencontrent aujourd'hui les longues et maigres files de pèlerins qui, des frontières chinoises, à travers monts et mers, par-dessus même l'Himalaya, s'en viennent au tombeau du Prophète, et de cette renaissance musulmane, le prestige du Khalife a surtout profité. Entamé sur les deux flancs par la conquête russe et par la poussée anglaise ; voyant de jour en jour quelqu'une de ses métropoles les plus renommées tomber sous la souillure de l'Infidèle ; après les saintes mosquées de Delhi et d'Agra, perdant les *turbés* vénérés de Samarcande, de Bokhara et de Khiva : cet Islam d'Asie a senti vaguement le besoin de s'unir et il rapprit le chemin de Constantinople et l'obéissance au Khalife, dès qu'un Sultan vraiment Khalife lui fit les moindres avances.

Ce fut la grande œuvre du sultan actuel, Abd-ul-Hamid. Impérialiste longtemps avant M. Chamberlain et M. Roosevelt, Abd-ul-Hamid, il y a vingt ans déjà, avait sa conception panislamiste, et c'est à la poursuite de ce rêve qu'il a sacrifié son empire temporel et des millions de vies arméniennes. Dès 1887, Abd-ul-Hamid envoyait une frégate, *l'Ertho-groul*, porter, disait-il, aux empereurs de la Chine et du Japon les plaques et les décorations que leur avait mérités la protection toute bienveillante, accordée par eux à leurs sujets musulmans : le Khalife, en réalité, voulait montrer son pa-

villon à tous les fidèles d'Extrême-Orient. Faute d'argent, faute de charbon. faute de pilotes, ayant relâché à toutes les stations de la route, séjourné dans toutes les cales de radoub, emprunté à tous les amis du Sultan quelques moyens de subsistance, le malheureux *Erthogroul* n'atteignit qu'au bout de dix-huit mois les mers japonaises : il y disparut sans laisser de traces ; il est probable qu'un cyclone l'engloutit... La mer ayant été défavorable, Abd-ul-Hamid revint aux routes plus longues mais plus sûres, que les lents pèlerinages sillonnent à travers la terre asiatique. Jusqu'aux portes de la Muraille chinoise, jusqu'à Pékin même et jusqu'à Tokio, les voyageurs et consuls européens ont signalé cette diplomatie secrète et ces agents en haillons. L'Islam asiatique a repris conscience, puis confiance : on l'a vu jouer un rôle mystérieux, mais puissant, dans toutes les affaires chinoises; on l'a senti relever la tête en maintes villes de l'Inde, et, dans les marches montagneuses de l'empire anglais, c'est à la résistance obstinée des populations musulmanes que l'impérialisme curzonien est venu se buter durant les quatre dernières années...

Or, depuis le début de la guerre russo-japonaise, de singulières tentatives ont été faites par le gouvernement nippon, auprès des cours et féodalités musulmanes, pour amener quelque diversion sur les flancs ou les derrières de l'armée russe. Remontant en sens inverse la route suivie par les émissaires d'Abd-ul-Hamid, les envoyés de Tokio ont paru en Mongolie, dans le Turkestan, à Kaboul, à Téhéran, à Constantinople même, et, quel que soit le mystère qui plane encore sur ces intrigues presque muettes, de toutes parts les agents européens ont surpris les mots chuchotés, les espoirs réveillés, puis grandissants. Les journaux russes furent les premiers à signaler cette lente propagation de l'idée asiatique : à l'oreille de l'Islam, le Japonais n'invoquait les prescriptions religieuses, le devoir sacré de la guerre aux Infidèles, que pour le service d'une idée bien plus vaste, d'une sorte de nationalisme jaune ou panasiatique. Aux premières dénonciations russes, l'Anglais haussa les épaules ; mais, bientôt, ce fut le gouvernement de l'Inde et ses journaux officieux qui crièrent au danger. Non pas — une fois encore — qu'on eût à craindre de l'Islam hindou quelque rébellion ouverte, quelque révolte armée; mais

il faut toujours en revenir à l'étrange situation des Anglais dans l'Inde, à ces soixante-quinze mille Européens contenant trois cents millions d'indigènes, et à ces soixante millions de musulmans groupés dans les vallées du Gange et de l'Indus. Or les Anglais ont l'expérience, la coûteuse et cruelle expérience, des brusques soubresauts de l'Islam; ils ne peuvent oublier comment un pauvre mahdi soudanais les chassa de Khartoum et, douze ans, tint en échec leur pénétration africaine; avec l'Islam, il faut toujours être en garde; le musulman, même désarmé et réduit aux besognes les plus pacifiques, est toujours un soldat en attente des ordres prophétiques; un « homme de Dieu » a tôt fait de surgir miraculeusement et de renverser les empires de l'homme; l'Islam est une sorte de boîte à surprises d'où peuvent surgir à tout instant les diables les plus étranges et, sinon les plus dangereux, du moins les plus difficiles à comprimer.

Une mesure officielle montra bientôt que l'Angleterre commençait à redouter les prêcheurs de guerre sainte : le gouvernement de l'Inde défendit aux Hindous d'aller étudier aux universités japonaises, et un édit du vice-roi rappela tous les lettrés, fonctionnaires et étudiants qui, depuis quelques années, avaient pris le chemin du Japon... Les Hindous rentrèrent chez eux et rapportèrent mille récits plus merveilleux encore des victoires japonaises et de la défaite européenne. Un fonctionnaire anglais confessait récemment que l'Inde entière semblait, non s'agiter, mais vibrer et palpiter ; pour la première fois, l'Anglais peut sentir qu'il n'a pas affaire là-bas avec une humanité entièrement hypnotisée ou endormie; elle regarde, elle écoute, elle cherche à savoir et à comprendre; elle désire et, si elle continue surtout de rêver, ses rêves se font, en quelque mesure, actuels et égoïstes, autant qu'un Hindou peut séparer l'actuel de l'éternité, et l'intérêt personnel de la vie universelle... Et l'Anglais pense qu'au bout du compte la défaite des armes européennes en Mandchourie nécessiterait peut-être cent ou deux cent mille soldats de plus dans ses garnisons de l'Inde. Et l'Anglais sait, d'une certitude hélas! trop cruelle, que ces cent mille soldats, il ne les a pas et ne les aura jamais.

*
* *

Les sentiments du roi vinrent s'ajouter. On sait comment Edouard VII a compris son rôle de pacificateur.

Sa dernière visite à Kiel semble avoir ramené les échanges de politesse et presque les paroles de réconciliation entre les gouvernements, sinon entre les peuples, de Londres et de Berlin. Un traité d'arbitrage ouvre peut-être un avenir de paix entre les deux nations. Mais les journaux allemands eux-mêmes ont dit et répété que c'était là une détente passagère, bien plutôt qu'une entente réelle et durable. Tant que l'Allemagne poursuivra ses rêves de thalassocratie et de commerce mondial, tant que Hambourg se posera en rivale de Londres et de Liverpool, tant que le Siegfried impérial mettra sur les eaux nébuleuses des océans lointains l'avenir de son peuple et de sa dynastie, comment espérer que l'Angleterre puisse sans inquiétude applaudir ou seulement condescendre aux efforts de cette rivale ? Au lendemain des fêtes de Kiel, l'Allemagne dévorait le livre d'un prophète qui, minutieusement, lui dévoilait le plan et les péripéties de la prochaine *Guerre du Monde* : il paraît qu'alliées au service de l'Allemagne, la France et la Russie vont amener leurs troupes et envoyer leurs flottes sous les drapeaux du roi des rois, — c'est le roi de Prusse qui tiendra ce rôle, — et, comme jadis le continent asiatique sur les pas du roi de Perse, toute l'Europe se mettra en branle, et Londres aura le sort d'Athènes : la Tamise violée, la Cité pillée, Albion nivelée au ras des flots, le genre humain goûtera la félicité parfaite qui accompagne toujours les bonnes actions.

Entre l'Allemagne et l'Angleterre, les accords de Kiel n'ont donc pas établi les rapports cordiaux que les accords de Paris et de Londres ont ramenés entre les peuples anglais et français. Mais dans la tâche que le roi Édouard VII paraît s'être donnée, il se peut que cette étape de Kiel ait été une nouvelle avance vers une entreprise bien plus ardue. Après l'entente anglo-française, après la détente anglo-allemande, il n'est pas risqué peut-être de prévoir qu'un accord anglo-russe pourra intervenir. Les derniers *Livres bleus* concernant le Tibet

contenaient déjà quelques phrases significatives ; l'ambassadeur russe à Londres, protestant contre l'expédition vers Lhassa, déplorait cette menace de brouille « à l'heure même où les deux gouvernements semblaient tout proches de s'accorder sur toutes les questions qui peuvent les mettre aux prises ».

Déjà l'élite anglaise semble convertie aux idées du roi par la brusque apparition d'une Asie nouvelle, si l'on peut ainsi parler. Car les sentiments de l'Angleterre contre la Russie étaient fondés véritablement sur une certaine conception du monde asiatique. Cette conception simpliste, comme toutes les idées anglaises, avait, depuis des siècles, satisfait les savants d'Europe; pour en trouver l'exposé le plus clair, il faut remonter jusqu'aux Grecs.

Les Grecs, en effet, se figuraient l'Asie comme une sorte de plaine double, inclinée vers le nord et vers le sud, sur les deux flancs d'une montagne médiane qui, tout droit d'ouest en est, interminable, s'en allait des bords de la Méditerranée jusqu'aux rives mystérieuses de l'Océan oriental. Les Grecs nommaient Taurus cette chaîne médiane. Commençant aux promontoires de l'Archipel, le Taurus étirait, sans fin, du côté de l'orient, sa muraille abrupte que, de loin en loin, perçaient quelques portes plus ou moins larges, plus ou moins faciles d'accès. Sur le flanc gauche de la muraille, vers le nord, se déroulaient les plaines désertes ou glacées de la Scythie et des contrées polaires, les pays de l'ombre, de la famine et de la glace. Sur le flanc droit, vers le sud, c'étaient les paradis des empires fabuleux, des villes géantes, des richesses inépuisables, l'Assyrie de Ninive, la Chaldée de Babylone, l'Inde de Porus et, au delà, vers le berceau du soleil, la terre à peine entrevue où le bronze et la soie étaient, disait-on, produits vulgaires et sans valeur. Les portes successives du Taurus, portes cilicienne, arménienne, parthique, bactrienne, etc., servaient de communication entre ces deux Asies.

La politique anglaise ne fit que reprendre cette conception, qui était juste dans l'ensemble, sauf que la chaîne médiane du continent asiatique n'est pas une étroite montagne, mais un large plateau. Au nord de ce plateau, concéder l'Asie des glaces aux Russes; au sud, réserver l'Asie du soleil aux Anglais: tel fut, durant le siècle dernier, le partage équi-

table que rêva la politique anglaise. Il fallait contenir le Moscovite au nord du Taurus, — je veux dire : du plateau, — lui en fermer toutes les portes, tâcher même de s'assurer sur les revers septentrionaux de la montagne quelques ouvrages de défenses avancées qui, de loin ou de près, couvriraient les passages les plus exposés : ce fut la pensée, la préoccupation continuelle de l'Angleterre. Il fallait, d'autre part, acquérir l'Inde par la conquête, la Chaldée par la pénétration mi-pacifique, mi-violente, la Chine par le commerce et la politique, établir en fait et faire reconnaître en droit la suprématie anglaise sur toute la façade asiatique qui plonge dans les mers équatoriales : ce fut la besogne quotidienne à laquelle tous les gouvernements anglais s'attelèrent, les uns avec une ardeur fougueuse et une admirable confiance dans le droit de l'Angleterre à asservir des millions d'hommes et à les exploiter, les autres avec des scrupules d'humanité et de justice qui rendaient l'œuvre plus difficile.

Mais la première partie de la tâche sembla toujours la plus urgente : avant même d'achever la conquête ou la pénétration de l'Asie heureuse, on voulait en écarter le rôdeur moscovite ; le loup détruit ou définitivement chassé, ces humanités moutonnières se remettraient d'elles-mêmes aux mains du vaillant berger. Et durant un siècle, l'Angleterre cria et courut au loup, et tâcha de lui susciter tous les obstacles et tous les ennemis. Dans sa bravoure tempérée de prudence, elle ne risqua jamais le corps à corps, seule à seule, avec la bête dangereuse. Elle chercha toujours quelque ami, quelque chien, molosse ou roquet.

De 1850 à 1870, elle trouva toujours cet allié indispensable pour harceler l'ennemi jusqu'en son repaire ou pour l'écarter des portes les plus béantes. Elle persuada d'abord aux Français qu'il allait pour eux de l'existence de fermer la porte des Dardanelles et d'écraser le Russe sous les ruines de sa forteresse de Sébastopol : la porte turque fut pour un temps close à toutes les poussées et à toutes les ruses du Moscovite ; mais cette guerre de Crimée eut pour premier effet de rompre l'union franco-anglaise. L'Angleterre espéra ensuite (de 1860 à 1870) que le vaillant Tcherkesse ou l'Uzrbeg fanatique, bien retranchés dans leurs monts du Caucase ou

dans leurs saintes oasis de Bokhara et de Khiva, lui serviraient de guetteurs et d'avant-garde au devant des portes persane et afghane : de ses bonnes paroles, de ses traités d'alliance publique ou secrète, de son argent et de sa contrebande de guerre, elle appuya longtemps la résistance de Schamyl et des Khanats. Puis elle crut et espéra en Yacoub, en ce Turc des montagnes chinoises qui, vers 1870, surgit et sembla de taille à relever les Turcs d'Asie de leur avilissement, à les grouper en une cohue ou en un empire militaires, et à les ramener sur ces chemins de l'Occident qui, jadis, avaient conduit leurs ancêtres ou leurs congénères jusqu'à Moscou et jusqu'à Pesth... Mais, rouvrant Sébastopol, contournant et coupant le Caucase, bloquant et prenant les Khanats, remettant le Turkestan révolté sous la férule chinoise, le Moscovite balaya tous ces traquenards que l'Angleterre avait si patiemment dressés, et sa lourde main vint frapper aux portes de la Turquie, de l'Afghanistan et du Pamir.

L'Angleterre, alors, essaya d'une autre méthode. Elle pensa qu'un bon traité pourrait faire la part du désastre. A trois et quatre reprises, de 1873 à 1895, elle essaya de négocier et d'obtenir par de bonnes paroles que la poussée russe s'arrêtât d'elle-même au revers septentrional des plateaux, juste au seuil des grandes portes montagneuses ou même un peu au devant des deux entrées qui menaient à l'Inde par les routes les plus courtes : la route persane et la route afghane. La Russie consentit à tous les engagements ; même elle tint ses promesses, en les prenant au pied de la lettre la plus rigoureuse, — mais la lettre n'avait pas prévu les mille incidents ou empiètements que le besoin éternel, vital, de marcher faisait naître chaque jour sur quelque point de la descente moscovite. Aussi, malgré les conventions anglo-russes ou russo-afghanes de 1873, de 1881, de 1887 et de 1895, le front des troupes russes se rapprocha toujours des entrées du plateau et des frontières dites naturelles de l'Inde.

En 1895, cependant, après le traité concernant le Pamir et l'Afghanistan, après les pourparlers et échanges de notes concernant la Perse, il sembla que la formule et les limites étaient trouvées d'une série d'États-tampons qui, neutres en

théorie, défendraient en réalité les entrées du plateau et combattraient, au besoin, à la solde de l'Angleterre, — et i sembla que le Russe bénévole acceptait ce protectorat détourné des Anglais sur la Perse et l'Afghanistan. L'Angleterre respira. Sa joie fut courte. Cette même année, c'est aux portes mongole et mandchourienne que le Russe transportait son front d'avancée : proclamant bien haut que, désormais, l'Inde et ses routes lui étaient sacrées, c'est vers la Chine qu'il hâtait le pas, vers ces deltas du Hoang-Ho et du Yang-Tsé que l'Anglais n'a jamais possédés, mais qu'il a toujours cru réservés à son unique influence. Durant quatre années, l'Angleterre assista, sans bien comprendre d'abord, à la marche nouvelle que, rentrant ses griffes, assourdissant ses pas, faisant de longs crochets, cachant son but dernier, l'ours exécutait autour de Pékin... Un jour enfin, le Russe se trouva maître du plateau mongol et de la passe mandchourienne : il débouchait à Port-Arthur et semblait tout surpris lui-même d'être sorti de son Asie glaciaire et de toucher aux tièdes rivages de l'Asie paradisiaque.

Si l'Angleterre n'eût pas alors médité et déjà commencé son aventure sud-africaine, il est probable qu'à grands renforts d'argent elle eût soudoyé quelque champion et, de nouveau, recommencé vers Port-Arthur l'ancienne campagne de Sébastopol. Port-Arthur, à peine encerclé d'ouvrages en terre, à peine muni de vieux canons chinois, sans forteresses, sans bassin, sans flotte, n'eut pas résisté vingt-quatre heures à la flotte japonaise. Mais M. Chamberlain voulait aller à Prétoria et, ne pouvant combattre à la fois les Boers et les Russes, l'Angleterre essaya d'un nouvel accord anglo-russe, qui, pour la Chine, ferait peut-être ce que les accords afghans et persans avaient fait pour l'Inde et pour la Chaldée. Le 28 avril 1899, cet accord fut signé à Pétersbourg entre le comte Mouravieff et l'ambassadeur anglais, sir Charles Scott; l'Angleterre partit au Transvaal.

Alors, sur tout le front de sa descente, de Constantinople à Pékin, le Russe découvrit brusquement ses travaux d'approche. Sans violer les traités que la naïveté anglaise croyait lui avoir escamotés, il montra quel subtil usage on pouvait en faire. Il avait promis de respecter l'intégrité de tous les

États-tampons; neutralité turque, neutralité persane, neutralité afghane, neutralité chinoise, depuis l'Asie Mineure jusqu'à la Mandchourie, il avait consenti à ne plus jamais tenter d'entreprise militaire contre le rempart qui couvrait l'Asie des Anglais. Strictement, il tint parole; mais il remplaça les aventures militaires et les coups de force par une merveilleuse captation diplomatique et commerciale : du Turc, du Persan et du Chinois, il se fit, non des sujets, mais des associés ou, plutôt, des commanditaires qui, désormais, ne purent exploiter leurs biens qu'avec son appui financier ou moral. Que serait devenue et que deviendrait encore la Turquie, tiraillée de crises arménienne, crétoise, macédonienne, etc., sans la protection toujours vigilante de Saint-Pétersbourg? Et comment les Mandchous de Pékin auraient-ils sauvé leur empire chinois, sans le respect, la piété toute filiale que les ambassadeurs de Nicolas II ont témoignés à l'impératrice douairière dans les moments les plus difficiles? Et faut-il rappeler aux lecteurs de la *Revue* en quelle posture de vassal le Schah de Perse s'est mis à l'égard de son prêteur, de son protecteur, de son tuteur, de son régent moscovite?

L'Angleterre dut constater que sa longue campagne diplomatique lui avait donné moins de résultats encore que, jadis, ses courtes résistances militaires. De 1840 à 1870, trente années d'hostilité anglaise n'avaient pas empêché la poussée russe d'atteindre le revers septentrional des plateaux : de 1870 à 1900, trente autres années de diplomatie anglaise n'ont réussi qu'à installer l'influence russe sur toute la chaîne; le seul Afghanistan reste en dehors de la fascination; encore ne savons-nous pas au juste les engagements et traités secrets qui peuvent unir Kaboul à Pétersbourg.

Il sembla que l'année 1900 allait ouvrir une nouvelle période : renonçant aux négociations, l'Angleterre reviendrait peut-être aux moyens énergiques. Il était temps encore d'aller enfumer l'ours dans son nouveau refuge de Port-Arthur; mais chaque jour rendait l'entreprise plus difficile; malgré toutes les lenteurs et toutes les concussions, Port-Arthur s'armait et s'outillait. Et la chance ordinaire des Russes leur livra bientôt un outillage et un armement complets. Durant leur campagne de Chine, ils occupèrent et systématiquement pil-

lèrent les arsenaux et forteresses du Petchili : boulon par boulon, sans hâte, ils deménagèrent vers Port-Arthur les machines, les canons, les affûts, les grues, les munitions, jusqu'aux provisions d'huiles et de tôles, que la Chine avait achetées à l'Angleterre et à l'Allemagne quelques mois avant la révolte des Boxeurs et le débarquement des Alliés. Port-Arthur dès lors eut l'outillage et l'armement que le trésor impérial avait déjà payés plusieurs fois sans doute, mais dont le prix n'était jamais parvenu là-bas à travers tant de caisses en déficit et de poches concussionnaires.

Il fallait agir contre ce nouveau Sébastopol : l'Angleterre crut trouver en Guillaume II un autre Napoléon III. Seule, elle hésitait, comme toujours, à marcher contre l'ennemi. Le Transvaal continuait d'ailleurs à décimer ses régiments et à vider ses arsenaux : même, elle commençait à désespérer de voir jamais le fond de ce gouffre insatiable. Mais ceux qui l'avaient amenée là lui promirent que, moyennant une solde minime, Guillaume II mettrait pour elle en ligne son armée et sa flotte, et l'accord anglo-allemand fut signé le 16 octobre 1900. Les acclamations du peuple anglais, à l'annonce de cette victoire diplomatique, retentissent encore à nos oreilles, — et les cris de malédiction qui bientôt succédèrent. Six mois ne s'étaient pas écoulés, que l'Allemagne se dérobait aux charges de la convention : le 15 mars 1901, le chancelier allemand proclamait la volonté impériale de ne créer aucun embarras aux entreprises mandchouriennes des Russes.

A cette déception cruelle, l'Angleterre crut trouver un remède efficace dans l'alliance japonaise. Le 30 janvier 1902, elle liait partie avec ses chers petits Japs et leur versait d'avance un emprunt de cent millions. Les Japonais, eux du moins, furent gens de parole et de probité. Ayant touché le prix de la guerre future, ils s'y préparèrent, puis s'y jetèrent sans hésitation : il est vrai que cette guerre était depuis longtemps le plus cher de leurs désirs. Le monde attendait avec angoisse que l'Angleterre, prenant fait et cause pour son alliée, entrât elle aussi dans la bataille. Mais de 1902 à 1904, l'Angleterre revenue du Transvaal avait eu le temps d'inspecter à nouveau son *estate* asiatique ; elle y avait fait quelques fâcheuses découvertes. Uniquement occupée à surveiller la

descente des Russes, hypnotisée par leur approche, elle n'avait, depuis un demi-siècle, donné toute son attention qu'à leurs entreprises ou à leurs menaces : elle s'était consumée à défendre contre eux l'Asie tropicale ; elle avait négligé d'asseoir sa propre conquête ou son influence sur cette Asie : elle y pensait n'avoir pas d'autres rivaux ; elle comptait, pour y asseoir son influence effective, sur les siècles et sur la protection divine, sur ses droits ou ses ambitions proclamés. Or, tandis qu'elle s'épuisait à protéger la bergerie, voici que, par derrière, des mangeurs et pillards y étaient entrés en cachette et avaient jeté leurs griffes ou leur dévolu sur les plus belles têtes du troupeau.

La France d'abord était venue et, en moins de trente années, elle avait dérobé la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam, le Tonkin. Elle entamait le Siam, convoitait la Chine méridionale, osait même avouer ses prétentions et revendiquer ses droits d'influence sur des provinces entières que, de tout temps, John Bull considérait, sinon comme siennes actuellement, au moins comme promises à sa vertu par les décrets éternels de son Dieu.

Puis l'Allemagne, se glissant par Constantinople et l'Asie Mineure, avait atteint les plaines chaldéennes : d'étape en étape, son chemin de fer et sa conquête pacifique marchaient au long de l'Euphrate et du Tigre jusqu'au Golfe Persique où quelque jour les locomotives allemandes allaient arriver. Sur cette Chaldée et sur ce Golfe, sans avoir de propriété reconnue, l'Anglais a toujours cru posséder des droits imprescriptibles : le Golfe, vestibule de l'Inde, et la Chaldée, simple dépendance du Golfe, ne sont à ses yeux qu'une banlieue de Bombay... A l'autre bout de l'Asie anglaise, l'Allemand acccaparait le Chantoung et convoitait d'autres provinces chinoises. L'accord anglo-allemand de 1900, qui aurait dû mettre un terme aux accaparements russes, n'avait servi, en somme, qu'à introduire cet autre ravisseur au cœur même du domaine anglais : car, à l'abri de cet accord, l'Allemand gagnait dans les ports et sur les fleuves de Chine une place toujours grandissante, et le commerce anglais pouvait, en quelques mois, mesurer combien cette invasion des cotonnades et manufactures allemandes lui était plus préjudiciable, peut-être, que même une conquête russe.

Et voici qu'à son tour l'accord anglo-japonais amenait les mêmes surprises : en Corée, surtout en Chine, l'Angleterre presque seule avait à payer les conséquences du merveilleux prestige et de l'accroissement de forces que cet accord donnait aux Japonais. Ce n'étaient plus seulement quelques annexes de l'Empire chinois, Turkestan, Mongolie ou Mandchourie, qui menaçaient d'échapper à l'exploitation anglaise pour passer à la sujétion russe : c'était la Chine elle-même, la Chine tout entière qui se tournait vers le Japon, se donnait à lui, se mettait à son école et dans sa clientèle... Tous les consuls de l'Angleterre en Chine signalent depuis deux ans les progrès que l'influence et la marchandise japonaises font dans le gouvernement de Pékin et sur les marchés chinois. De ses propres mains, l'Angleterre a installé ce braconnier dans cette chasse qu'elle pensait réserver à ses gens de Manchester...

Indo-Chine aux Français, Chaldée et Chantoung aux Allemands, Corée et Chine aux Japonais, — qui sait encore? Mandchourie aux Américains, — voilà donc ce que peut rapporter à l'Angleterre cette politique traditionnelle qui, pour écarter le Russe de l'Asie anglaise, n'aboutit qu'à livrer cette Asie à d'autres! Voilà le terme et la récompense de tant d'opiniâtreté, de tant d'ingéniosité, de tant de bravoure, de tant de prudence. Non seulement les portes des monts et les plateaux sont tombés au pouvoir des Russes, mais de toutes parts l'*estate* britannique est entamé, usurpé par ceux-là mêmes que l'Angleterre pensait avoir à sa solde! Elle n'a travaillé, lutté, payé que pour eux. N'est-il pas visible au bout du compte que c'est là jeu de dupe, qu'il est temps, grand temps enfin de revenir à d'autres conceptions, de mieux voir quels sont les véritables adversaires? est-ce bien la Russie et les empiètements russes qui peuvent ruiner en Asie ou diminuer seulement la puissance et les bénéfices de l'Angleterre? la Russie militaire et conquérante est-elle, pour les véritables intérêts anglais, une rivale aussi redoutable que l'Allemagne ou le Japon ou même la France, avec leurs industries et leur commerce?

La Russie fut autrefois l'une des meilleures clientes de l'Angleterre : elle pourrait demain le redevenir. Seule, la

rivalité politique et l'antagonisme des gouvernements a fait chasser l'Anglais et ses produits du marché moscovite, juste au moment où ce marché se développait, s'étendait, débordait sur tout un continent, sur des terres neuves et mal explorées, sur des forêts, des mines, des mers et des humanités encore inexploitées... Et, par la même ironie du sort, cette brouille anglo-russe a profité aux véritables rivaux de l'Angleterre, aux Français, aux Allemands, aux Américains, aux Japonais eux-mêmes, qui, dans cette Russie soudainement transformée, ont récolté d'énormes bénéfices. Ouvrez les rapports des consuls anglais et voyez ce que peut coûter annuellement au commerce anglais la traditionnelle politique russophobe de son gouvernement.

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1904

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages.
SAINTE-BEUVE	Lettres à une Jeune Fille	1
V. BLASCO IBÁÑEZ	Fleur-de-Mai *(2e partie)*	12
LOUIS BATIFFOL	Une Journée de Marie de Médicis. — II	57
MARIUS-ARY LEBLOND	George Sand et la Démocratie	75
PAUL REBOUX	Mémoires d'une Poupée	103
JANE MICHAUX	L'Heureuse Suède	129
ANDRÉ RIVOIRE	Souvenirs et Retours	154
LOUIS HOURTICQ	L'Art académique. — II	165
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Les Accords Anglo-Français *(fin)*	189

LIVRAISON DU 15 JUILLET

ANDRÉ BEAUNIER	Picrate et Siméon *(1re partie)*	217
SÉBASTIEN CHARLÉTY	Une Conspiration à Lyon en 1817	268
PÉLADAN	Félicien Rops'. — L'Œuvre et l'Homme	303
V. BLASCO IBÁÑEZ	Fleur-de-Mai *(3e partie)*	334
GUSTAVE LANSON	L'Affaire des « Lettres philosophiques » de Voltaire	367
CHARLES LAURENT	A Tokio	387
PIERRE BONNIER	La Culture de la Voix	407
★★★	Le Bey de Tunis Sidi Mohammed	428

LIVRAISON DU 1er AOUT

Pages.

KAUNITZ . . . . . Mémoire sur la Cour de France (1752). — I. 441
ANDRÉ BEAUNIER . . . . . Picrate et Siméon (2e *partie*). 455
ERNEST DUPUY . . . . . Les Années de Jeunesse de Madame Roland. 509
COLONEL X. . . . . La Pénétration au Maroc. 541
V. BLASCO IBÁÑEZ . . . . . Fleur-de-Mai (*fin*) 552
HENRI POTEZ . . . . . W. B. Yeats et la Renaissance poétique en Irlande. — I. 597
HENRY BARGY . . . . . Collèges et Universités aux États-Unis. — I. 619
★★★ . . . . . A la Cour de Bangkok. 639

LIVRAISON DU 15 AOUT

CLAUDE FERVAL . . . . . Vie de Château (1re *partie*). 665
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE . Apologie 708
NOËL BERNARD . . . . . La Matière et la Vie. 729
ANDRÉ BEAUNIER . . . . . Picrate et Siméon (3e *partie*). 751
HENRY BARGY . . . . . Collèges et Universités aux États-Unis. — II. 806
KAUNITZ . . . . . Mémoire sur la Cour de France (1752). — II. 827
HENRI POTEZ . . . . . W. B. Yeats et la Renaissance poétique en Irlande. — II. 848
VICTOR BÉRARD . . . . . Questions extérieures. — Angleterre et Russie. . . . 867

LIVRES NOUVEAUX

LA COUR DE LUNÉVILLE, par **Gaston Maugras.**

De 1698 à 1749, Lunéville a connu trois souverains, les ducs Léopold et François et le roi Stanislas : dans ce XVIIIe siècle galant, s'il est une cour galante où les femmes et l'amour tiennent le premier rang, c'est à coup sûr cette petite cour de Lunéville. La passion de Léopold pour madame de Craon, puis les petits scandales de François, puis le règne de madame de Boufflers, puis l'arrivée de madame du Châtelet, et sa liaison avec Voltaire, et les querelles avec madame de Boufflers, et les couches malheureuses, et la mort de madame du Châtelet, — la plus compliquée et la plus mouvante des intrigues agite, brouille, raccommode, excite, réconcilie et brouille de nouveau tous ces personnages de l'histoire vraie, et cette fidèle peinture d'une cour minuscule devient le plus amusant des spectacles.

POUR L'ENFANT, par **Albert-Émile Sorel.**

« Petites destinées de petites gens malheureux ! » nous dit l'auteur à la fin de ce roman qui nous introduit dans les ménages besogneux et touchants des humbles employés de ministères. « Employés », même pas ; en réalité, ce sont surtout des garçons de bureau, anciens soldats retraités, que nous montre M. Albert-Émile Sorel, et ce titre d' « employé » est l'objet de toutes leurs ambitions : incapables de l'obtenir pour eux-mêmes et de quitter le plumeau pour la plume, ils veulent du moins que « l'enfant » soit un jour ce qu'ils n'ont pas pu être, « un monsieur ». Le ton du roman est délicieux : l'auteur, en racontant, a su être tour à tour et tout à la fois ironique et attendri. Il a su observer avec esprit et noter avec précision tout le comique de ses personnages, et, en même temps, il les plaint toujours de tout son cœur. Sa pitié, comme sa malice, est d'un homme bien né, qui sait la douceur d'un certain patrimoine immatériel et que les envieux même ne pourront jamais classer parmi les « mauvais riches ».

LES FRÈRES LE NAIN, par **Antony Valabrègue.**

Cette remarquable étude sur les frères Le Nain est un des derniers ouvrages d'un fin lettré, poète délicat, critique d'art minutieux et averti. La mort a brusquement emporté Antony Valabrègue, il y a quatre ans, avant qu'il se fût décidé à publier ce livre, soucieux qu'il était de le porter, de jour en jour, à un plus haut point de perfection. L'histoire des Le Nain a été longtemps mal connue et c'est seulement depuis quelques années qu'on est parvenu à recueillir sur eux des renseignements un peu précis. Antony Valabrègue a magistralement utilisé tous ces documents et nous laisse des frères Le Nain une biographie authentique et lumineuse qui assure à l'auteur des droits à la reconnaissance de tous les amis de l'art français.

MADAME DE FERNEUSE, par **Daniel Lesueur**

Madame de Ferneuse, c'est le second volet du diptyque ; nous connaissions le premier, qui est le *Marquis de Valcor*. On a fait à celui-ci un accueil chaleureux ; le succès va se confirmer par *Madame de Ferneuse*, où Daniel Lesueur a dépensé l'imagination la plus romanesque et la plus poétique. M. de Valcor nous était apparu comme un aventurier extrêmement curieux à suivre dans ses coups d'audace. Madame de Ferneuse, dont la vaillance et l'amour triomphent de mille obstacles, met toutes choses au point. C'est bien un roman romanesque dans le sens le plus élevé du mot. La plus rare fortune lui sourit, ce qui prouve pour le moins que le lecteur se plaît aux histoires très littérairement contées.

LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE, par **P.-G. La Chesnais.**

« Le présent travail n'est pas une étude théorique du principe de la représentation nationale, ni une étude générale des mécanismes de représentation : c'est simplement une étude critique des méthodes de votation, entre lesquelles le Parlement français aura à choisir d'ici quelques années. » Scrutin uninominal ; scrutin de liste ; représentation proportionnelle ; système de Hondt ; système Vazeille, — les différents modes d'élection sont passés en revue. Excellente exposition à à laquelle les prochaines discussions parlementaires donneront un regain d'actualité.

LES ROSES DE LA VIE, par **Paul Plan.**

C'est un recueil de vers, et l'excellent comédien Paul Plan n'a pas eu tort de les publier. Il s'y trouve des poèmes à louer surtout, il est vrai, pour les bons sentiments dont ils témoignent ; mais d'autres poésies méritent d'autres éloges. Certains sonnets ont été voluptueusement caressés, ciselés, par une main délicate et patiente. Que M. Paul Plan se défie de l'enthousiasme patriotique et humanitaire : rien qui trompe plus facilement un poète sur la valeur de son œuvre. Et que, de plus en plus, il soit l'artiste scrupuleux et charmant d'une dizaine de ces « Roses ».

L'ÉTERNELLE REVANCHE, par **Henry Maisonneuve.**

L'éternelle revanche, c'est celle que l'amoureux fidèle et dévoué finit toujours par prendre sur l'amant indigne qu'on lui préfère parfois, aux minutes de vertige : avec du courage et de la patience, tôt ou tard, l'heure du bonheur vient enfin, plus lumineuse encore d'avoir été longuement attendue. De moins en moins, les romanciers contemporains admettent qu'il y ait pour une femme une chute irréparable. Ce joli roman vaut par le charme des détails et la précision minutieuse du récit.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13968-7-04. — (Encre Lorilleux).